

LES JALOUX

PAR A. DE GONDRECOURT.

TROISIÈME SÉRIE

MADEMOISELLE PARMENTIER.

I

Dès les premiers jours du départ du capitaine, la baronne de la Perche et les gens du château remarquèrent un notable changement dans les habitudes de la comtesse Sydonie. Elle se levait de très-bonne heure, quoique sa mère lui recommandât de ne pas se fatiguer inutilement au début de sa grossesse; elle descendait du côté du village, disparaissait, et prolongeait, souvent assez tard, ses absences; elle était préoccupée, soucieuse, quoique paraissant se faire violence pour rester telle qu'on la connaissait, communicative et enjouée.

En un mot, il se passait en elle quelque chose de singulier que madame de la Perche ne s'expliquait pas.

— Qu'a donc ma cousine? demanda un soir Cornélie Rosier à la baronne; elle ne cause plus, elle ne rit plus. Elle était moins triste que ça, ajouta-t-elle sournoisement, lorque le général nous a quittés. Est-ce que le cousin serait malade?

— Il se porte comme le pont Neuf, répondit madame de la Perche. Ce n'est pas de son côté que nous vient la tristesse, mais de ce pays, où il est peu gai de vivre dans l'isolement. Quand le marquis de Chalouze nous tenait compagnie, la vie était encore supportable, car son esprit nous divertissait. Nous nous ennuyons, madame Rosier, et je vous admire de ne le pouvoir pas comprendre.

Cornélie jeta, du coin de l'œil, un regard à sa fille, et il fut bien convenu, entre ces deux bonnes âmes, que l'absence du capitaine était la véritable cause du chagrin de la comtesse.

Le lendemain de ce jour, madame Chardin s'arma de courage, car elle fit une visite qui répugnait à son amour-propre. Elle alla voir les Bernard. Nous la précéderons dans cette maison où les dames Rosier venaient d'entrer. Il y avait cercle autour d'un feu pétillant.

Aglaé et Cornélie causaient en vraies commères, les deux parlant fréquemment à la fois; Lucrèce écoutait et avait cet air sombre qui caractérisait les lignes sévères de ses traits énergiques; Saturnin Bernard lisait une brochure tirée de

la bibliothèque de son fils. Jules Bernard était attendu d'un moment à l'autre.

— Qu'est-ce donc que tu lis de si amusant? demanda madame Bernard à son mari. Ne peux-tu pas causer avec nous quand il s'agit de nos chers enfants?

— Je lis l'histoire du grand homme, répondit Bernard, et j'y vois de vilaines choses. J'y vois que la jalousie régnait parmi les maréchaux et les généraux, et que, en plusieurs circonstances, il y a eu des chefs assez ennemis de la patrie pour se faire battre plutôt que de porter secours à leurs camarades. Ainsi, en Espagne, à la bataille de Salamanque, je trouve qu'un général de division appelé X... — on n'a pas voulu écrire le nom, — a mis dans l'embarras le maréchal duc de Raguse. Tenez, mesdames, permettez-moi de vous lire la chose.

— Laisse-nous donc tranquilles avec ton X... et ton Raguse, s'écria Aglaé, il s'agit bien d'histoire ancienne.

— Ah! c'est que, voyez-vous, j'ai une idée. Chardin parle à qui veut l'entendre de ses exploits à Salamanque. Il m'en a dix fois cassé les oreilles, et, d'après ses propres racontages, je m'aperçois que c'est lui le général X... Oui, mesdames, c'est lui ce mauvais Français qui a fait perdre la bataille de Salamanque... n'est-ce pas, Jules? cria Bernard à son fils qui s'était arrêté sur le seuil pour écouter.

— Peut-être bien, répondit le savant Jules; et, après avoir salué Lucrèce, il prit place au foyer.

Les joues de mademoiselle Rosier s'empourprèrent.

— Voyons, Jules, commença brusquement Cornélie, faut que toutes nos histoires finissent. A quand les noces?

— Mais, ma cousine, dit Jules sans la moindre hésitation, il me semble que c'est à Lucrèce de répondre.

Le regard de la jeune fille brilla d'un éclat sauvage.

— Pourquoi? demanda-t-elle avec impétuosité.

— Parce que, ma chère, si j'en crois ce que l'on raconte et un peu ce que j'ai vu, vous n'avez plus pour moi qu'un sentiment fort modéré. Je ne suis pas assez vaniteux pour nier mes défaites, mais je suis assez jaloux pour en être blessé, mortifié, malheureux.

— Nous ne comprenons pas, dit Cornélie.

Aglaé regarda Lucrèce en dessous, et Lucrèce se rappelant la tactique enseignée par sa cousine, s'applaudit de ce qu'elle venait d'entendre, et résolut d'attiser ce feu de jalousie que son fiancé faisait faussement briller.

— Vous devriez vous expliquer, dit-elle.

— Oh! je ne pèche pas d'habitude par la dissimulation, riposta Jules; M. le marquis de Chalouze vous trouve belle, je ne sais pas s'il vous l'a dit, mais il m'est à peu près prouvé que vous le savez.

— Quand je le saurais?

— Ça ne serait pas régalant pour nous, observa Aglaé.

— Jolis cancans que vous faites là, observa Cornélie.

— Le galant de la comtesse! s'écria Saturnin en fermant son livre avec colère.

— Je peux bien trouver M. de Chalouze de mon goût, ajouta Lucrèce, lorsque la comtesse Chardin est adorée de M. Jules.

— Moi!

— Oui, vous l'aimez; osez dire le contraire; osez dire que cette femme n'a pas, à la honte de votre amour-propre, un caprice pour vous!

— Je le voudrais, ma cousine, répondit Jules avec un faiut embarras, ne fût-ce que pour vous punir de vos coquetteries. Cela me vengerait du capitaine.

— Je n'y suis plus, murmura Cornélie en se tournant vers Aglaé.

— Querelle d'amoureux, répondit tout bas madame Bernard, ça finira par la bénédiction nuptiale.

— Vous le voudriez! reprit Lucrèce s'animant de plus en plus. Faites donc semblant d'ignorer ce que je sais, moi. Voulez-vous que je vous dise où elle est dans ce moment, votre comtesse? Elle est dans la maison en face de vos fenêtres; elle y est cachée. Elle y est entrée aujourd'hui, comme avant-hier, au moment où elle croyait la rue déserte. Avant-hier, elle y est restée deux heures, aujourd'hui, elle y est depuis le grand matin... Vous vous faites des signes, n'est-ce pas?... Tenez, monsieur, c'est odieux, c'est misérable... Ah! ne croyez pas que j'en souffre... je saurai me consoler, je saurai vous oublier.

Jules triomphait. Son but était atteint. Il désirait une rupture ou tout au moins des prétextes de rupture, et la comtesse, en venant s'établir dans la petite maison du marquis pour le surveiller, avait admirablement favorisé ses espérances. Aglaé et Saturnin savaient que le capitaine avait acheté la petite maison pour y installer un atelier; ils y avaient vu la comtesse, mais sans se douter du projet qui l'y conduisait. Jules Bernard, seul, s'inquiétait de ce voisinage à demi mystérieux, car le mauvais état de sa conscience troublait son imagination et lui faisait craindre que Marinette, amenée à se défendre, eût trouvé des alliances au château.

L'inattendu départ du capitaine ne lui donnait pas moins à réfléchir. Il avait, en un mot, ce pressentiment du danger qui, fort heureusement, se loge dans l'âme des coquins et les conduit au châtiment. Aussi s'était-il résolu à brusquer son aventure avec mademoiselle Parmentier, à donner vingt-quatre heures à sa victime, soit pour accepter sa main, soit pour se résigner aux révélations qui devaient infailliblement tuer son père. Il avait bon espoir du succès, car ayant plusieurs fois rencontré Cazille depuis quelques jours, la nourrice, qui obéissait en cela aux recommandations et aux instructions de sa maîtresse, ne lui avait pas fait l'accueil farouche auquel il aurait dû s'attendre, si ses menaces n'avaient pas porté fruit. Il désirait une seconde entrevue avec mademoiselle Parmentier, comptant bien tout décider, tout terminer ce jour-là. Mais cette entrevue n'était pas aisée. Le docteur s'absentait peu et Cazille ne s'éloignait jamais. Ecrire était dangereux. Enfin, le fertile cerveau de ce mauvais homme était en travail, et ses ressources faisaient si rarement défaut qu'il devait, assuré-

ment, en venir à ses fins. Il ne s'agissait que d'un peu de calme et de patience. Or, une rupture avec Lucrèce, c'était déjà beaucoup; c'était le calme nécessaire à la méditation.

Quant à Cornélie Rosier, qui n'avait pas reçu les confidences de sa fille, et encore moins celles d'Aglée Bernard, elle venait d'apprendre, pour la première fois, le prétendu manége de la comtesse, et comme elle avait de sa cousine Chardin l'opinion que nous savons, elle se hâta de ramasser la boue que lui jetaient et la colère de Lucrèce, et le silence imposteur de Jules :

— Aussi, s'écria-t-elle : Cette femme fait honte aux femmes! Viens, ma fille, viens; laissons M. Bernard aux soins de son héritage. Il n'a pas de temps à perdre, car le capitaine peut revenir d'un jour à l'autre.

Lucrèce se levait à regret pour obéir à sa mère, car elle aurait désiré continuer cette lutte de paroles violentes où, par calcul, son cousin lui laissait l'avantage. Elle aimait l'infidèle avec cette rage du désespoir qui met les cœurs en cendres et leur fait savourer, en quelque sorte, les dernières tortures de leur dernier supplice. Elle jouissait de son affaissement, de son intimidation et tenait à l'écraser, sans se douter de l'art infernal du grand comédien qui se jouait de son amer triomphe.

Tout à coup et sans s'être annoncée, sans avoir même frappé à la porte de la pièce où se tenait l'assemblée des Bernard et des Rosier, la comtesse Sydonie apparut. Son frais et charmant visage se montra souriant dans ce cercle où les visages étaient profondément troublés, les lèvres contractées, les maintiens hors d'aplomb.

L'ange de la lumière, dirait un conteur arabe, venait de surprendre les habitants de la nuit.

Cornélie et Lucrèce, qui étaient debout, retombèrent sur leurs chaises.

Jules Bernard salua jusqu'à terre sans s'inquiéter du ravage que cet excès d'urbanité faisait dans l'âme de Lucrèce.

Saturnin et sa femme, à cheval sur leur dignité outragée par le général, demeurèrent assis.

— Bonjour, cousines, bonjour, mes cousins, dit bravement la comtesse; il faut donc venir vous chercher pour vous voir, monsieur Jules?

— Le général m'a donné congé, madame, répondit l'hypocrite, et je ne sais pas forcer la porte des gens.

— Eh bien, moi, je la force. Le général est vif, je veux n'être que bonne. Les brouilles entre parents sont toujours désastreuses. Or, je crois que nous sommes brouillés faute de nous être entendus, et je profite de l'absence de mon mari pour tout rapatrier. Voyons un peu si vous m'aiderez.

— Quelle audace! coula bien bas et à l'oreille de Lucrèce madame Bernard : c'est de l'absence du capitaine qu'elle profite.

— Non! non... je rêve! pensa Lucrèce, et aux battements de son cœur son sein se souleva par trois fois, comme une vague irritée.

II

— Le général a eu des torts envers nous, commença Saturnin, des torts impardonnables. Il a méconnu les liens du sang, nous a traités comme des rien-du-tout; s'il regrette ses emportements, qu'il vienne le dire et nous verrons.

— Je viens vous dire, moi, reprit la comtesse, que tout peut s'arranger; mais ce n'est pas avec vous, cousin Bernard, que je ferai la paix du général; vous me semblez trop furieusement grimpé...

— C'est peut-être avec moi? interrompit dédaigneusement Aglaé.

— J'en doute, ma cousine, vous me regardez de travers et vous m'intimidez; mais si votre fils veut m'écouter...

— J'y suis tout disposé, madame, veuillez parler.

— Ici! non, je n'ai pas assez d'aplomb pour plaider en public.

Lucrèce réprima un mouvement de colère. Ses lèvres pâlirent, un sinistre éclair jaillit de chacun de ses yeux.

— Vous oubliez, madame, dit Jules, que je ne peux pas me présenter au château sans m'exposer à m'en faire expulser par vos laquais qui ont sans doute reçu des ordres.

— On ne vous ferait pas cette insulte, mais j'avoue qu'il sera sage de ne pas vous montrer avant le retour du général, et, pour ne pas perdre de temps, je viens vous demander quelques minutes d'entretien, ici, chez vous, en tête-à-tête.

— A vos ordres, répondit Jules en se levant : c'est grand honneur que vous allez faire à mon humble logis.

Saturnin, sa femme, Cornélie et Lucrèce étaient dans une complète stupéfaction. Révoltés par tant de cynisme, ils ne pouvaient en croire ni leurs yeux ni leurs oreilles. Toutefois, Cornélie Rosier rompit la glace. Elle crut assassiner l'impure comtesse par une brusque apostrophe et lui cria, au moment où elle allait quitter le salon :

— Vous ne nous avez pas donné de nouvelles de M. de Chalouze, ma cousine; est-ce qu'il va rester longtemps en voyage?

Madame Chardin ne comprit pas le sens malicieux de cette question, et elle y répondit avec un naturel qui mit le comble à l'indignation :

— Le bon capitaine se porte à merveille. Je vous remercie pour lui. J'ai reçu de ses nouvelles ce matin même. Il sera de retour d'ici à huitaine, je l'espère, et il lui tarde bien de reprendre ses crayons dans la petite maison qu'il a achetée dans cette rue. Venez, mon cousin, venez, je suis un peu pressée.

— Je crois bien qu'elle est pressée! murmura madame Bernard, quand la comtesse et Jules eurent disparu. En voilà une, bonté divine! qui sait employer son temps.

— C'est-à-dire, ajouta Saturnin, qu'on n'a jamais vu un toupet pareil. Elle va m'ensorceler mon pauvre Jules...

— Faites donc attention à ce que vous dites, vilain ba-

vard, s'écria Cornélie... voyez dans quel état vous mettez ma fille...

Lucrèce était renversée sur le dossier de sa chaise, les bras pendants, la tête inclinée sur la poitrine.

La commotion avait été trop rude. Elle venait de s'évanouir. On s'empressa autour d'elle, Saturnin lui jeta de l'eau au visage pendant qu'Aglaé lui frappait dans les mains et que Cornélie lui prodiguait, en pleurant, les caresses mignardes de l'enfance. Elle se redressa tout à coup, promena des regards effarés sur les quatre murs et dit :

— Ils sont toujours à causer là-bas... est-ce vrai?

— Oui, mais calme-toi, chère petite.

— Eh bien, madame Bernard, j'en sais presque assez... je ne peux pas rester ici plus longtemps... j'étoufferais, oui, j'étoufferais!

Et elle se précipita hors du salon, suivie de sa mère qui fut obligée de courir pour la rejoindre dans la rue.

En entrant dans la chambre qui servait de bibliothèque à Jules Bernard, la comtesse Sydonie s'appliqua, sans le laisser paraître, à un minutieux examen de l'état des lieux.

— Ah! dit-elle en s'asseyant, vous avez là un charmant meuble, mon cousin.

— Lequel?

— Ce secrétaire en bois de chêne. J'en cherche un de ce genre et le fais chercher sans succès, ce qui me dépite, car j'ai la manie des vieux bahuts.

— Celui-ci n'a pas grand mérite, il est antique, mais sans cachet.

— Pardonnez-moi, je le trouve très-beau. Dieu! que de tiroirs et de cachettes! si vous n'y tenez pas trop, cédez-le-moi.

— Très-volontiers.

— Vous êtes bien aimable et nous allons nous entendre sur un chapitre plus sérieux. Allons, mon cousin, confessez-vous. Dites-moi pourquoi vous avez fait payer cent mille francs cette pauvre métairie de Perron qui en vaut vingt mille? Pourquoi vous êtes-vous mis à dos non-seulement le général, mais encore les honnêtes gens de Rouillac? Savez-vous bien que vous avez ruiné ce pauvre Parmentier, et que...

— Mademoiselle Parmentier peut, d'un mot, rétablir sa fortune, interrompit Bernard, car, elle le sait, je ne l'ai ruinée qu'à condition. « O Providence, pensa l'hypocrite, tu viens enfin à mon secours, je suis sûr maintenant de pouvoir parler à Marinette, car voici ma messagère. »

— Vous ne l'avez ruinée qu'à condition? reprit la comtesse; je ne comprends pas, ou pour parler franc, je crains de trop bien comprendre. C'est la faute de mon sexe, les femmes mêlent l'amour à tous les drames de la vie. Est-ce que je ne me serais pas trompée, mon cousin, lorsque le jour même de l'arrivée du général à Rouillac j'ai cru deviner que vous aimiez Marinette?

— Vous avez parfaitement deviné, répondit Jules d'une voix qu'il réussit à rendre sympathique et légèrement troublée.

— Mais, malheureux! on dit qu'elle aime Landry.

— Je le sais... je hais Landry, moi... je le jalouse. Son bonheur me tue à petit feu.

— Voilà donc ce grand, ce fameux secret! Vous avez voulu ruiner les Parmentier dans l'espoir que Landry renoncerait à Marinette, et vous, vous persistez... Pauvre garçon! c'est mal et fort mal, ce que vous avez fait, mais enfin la passion excuse bien des folies. Cependant, il y a terme aux plus grandes extravagances. Si Landry et mademoiselle Parmentier se gardent la foi jurée, il vous faudra bien faire contre fortune bon cœur, et restituer un argent que vous reconnaissez ne pas vous appartenir.

— Les femmes ont-elles donc un cœur de marbre, que rien ne peut émouvoir, ma cousine?

— Les femmes n'ont qu'un cœur trop sensible et trop faible, mon cousin. Pourquoi en douteriez-vous?

— Parce que si mademoiselle Parmentier, instruite de ce que j'ai fait pour la toucher, pour la mériter, persiste à me préférer Landry, je serai en droit de la croire insensible.

— Eh! miséricorde! jusqu'ici qu'avez-vous donc fait pour elle? Vous l'avez mise sur la paille, vous avez désolé son rêve...

— Je me suis voué au mépris de mes concitoyens, madame, je me suis livré à l'indignation de votre mari, mon bienfaiteur. Je me suis résolûment mis au ban des honnêtes gens qui m'accusent d'avidité, de vol, de tyrannie : n'est-ce donc pas quelque chose tout cela! Risquer sa vie, donner sa fortune, c'est peu, selon moi; donner sa réputation, jeter son honneur aux pieds d'une femme... ah! comtesse, voilà le dernier mot, le dernier cri, le dernier sacrifice du dévouement.

— Mais encore, répondit madame Chardin après une pause qu'elle employa à se remettre de la terreur que lui causait ce prodige d'astuce, mais encore faudrait-il que la pauvre fille connût vos intentions. Voulez-vous que je lui parle?...

— Non, non... si éloquente que vous puissiez être, vous échoueriez... J'ai une grande bataille à livrer. Victoire enivrante, défaite mortelle, je veux courir vos hasards! Il n'y a que moi, cousine, pour dire tout ce qui bouillonne au fond de mon cœur. Mais comment obtenir un moment d'entretien? La servante, elle-même, de cette maison où je suis si injustement maudit, se croit en droit de m'écraser de ses dédains. Dès lors, comment parvenir à me faire entendre, comprendre, pardonner à coup sûr, aimer peut-être... qui sait, mon Dieu! les merveilles, les miracles que peuvent enfanter les vrais accents du cœur murmurés par des lèvres où l'amour le plus chaste a des secrets de mélodie! Ah! ma cousine, si vous pouviez, d'ici à quelques jours, obtenir de mademoiselle Parmentier...

— Je vous comprends... vous désirez une entrevue. Ce sera facile. Vous viendrez au château.

— Non. Je ne remettrai les pieds au château que réhabilité aux yeux du général.

— Attendez! s'écria la comtesse qui, par inspiration,

venait de prendre une détermination subite. — Oui, c'est cela. Je vous promets de vous seconder avec succès, et l'entrevue que vous désirez, vous l'aurez chez le docteur.

— En tête-à-tête avec mademoiselle Parmentier?

— Assurément. Je n'exige que votre parole d'honneur de vous conduire en galant homme, de vous borner à demander grâce en expliquant les orages de votre cœur.

— J'en fais serment.

— Comptez donc sur moi. Eh bien, que disais-je tout à l'heure à mes cousines et à votre père? Ne voilà-t-il pas que nous sommes réconciliés! Mon Dieu! que votre bahut est donc charmant. Quand me l'enverrez-vous?

— Dès ce soir.

— Très-bien. Montrez-moi l'intérieur, et s'il y a des secrets, enseignez-les-moi.

Jules Bernard, heureux de son succès, ravi de songer que bientôt il allait pouvoir arracher, violemment il est vrai, le consentement de Marinette, se mit en devoir de satisfaire le caprice de la comtesse. Cet homme rusé, défiant, toujours occupé de quelque machination perverse, eut un moment d'oubli ou de distraction. Il ne pensa pas qu'en ouvrant son secrétaire, il allait montrer la cassette de fer dérobée à la cachette de Lataste, et, dans sa précipitation, il poussa un bouton qui, découvrant une plaque de cuivre, mit à découvert le coffret du marquis de Verniac. Un frisson courut aussitôt dans ses veines. Il fit le rapide mouvement d'un poltron saisi de panique, mais il était trop tard, et il crut se rattraper en payant d'indifférence. La comtesse avait saisi son hésitation. Elle demeura calme et ne laissa rien voir de son propre saisissement à la vue du petit meuble dont parlait le codicille du bonhomme Wolf.

— Tiens, dit-elle, vous avez là un bijou de vieille ferraille. Me le cédez-vous avec le bahut, cousin?

— Non, il ne m'appartient pas, répondit impudemment Bernard.

— A qui donc?... Oh! pardon, je suis indiscrète et fort sotte.

— Tous les tiroirs sont à simple coulisse, ma cousine. Le meuble n'a pas d'autres cachettes que celle-là.

— Merci mille fois. J'enverrai chercher mon beau meuble ce soir, et vous me permettrez de régler notre compte avec un souvenir.

— Votre intervention près de mademoiselle Parmentier me paiera bien au-delà, ma cousine.

— Allons, cousins, dit la comtesse en rentrant au salon, la paix est signée. M. Jules est un charmant homme, un brave garçon, et nous sommes les meilleurs amis du monde, en attendant le général. Adieu et au revoir. Mesdames Rosier sont donc parties?

— Oui, elles m'ont chargée de leurs amitiés pour vous, répondit Aglaé, surtout Lucrèce, cher bel agneau qui vous aime de tout son cœur.

— Moi de même, dit la comtesse en souriant à Jules, et elle sortit.

Ce mot de même, accompagné d'un sourire qui parut de suprême effronterie à Saturnin Bernard, fut sur-le-champ ramassé par Aglaé, qui mit ses jambes à son cou pour courir chez les Rosier, tout raconter à la malheureuse Lucrèce.

— Après ce que tu as vu et entendu, après ce que je te dis là, après ce mot insolent et ce plus insolent sourire, je comprends, chère petite, dit-elle en pleurant à mademoiselle Rosier, je comprends que tu doives renoncer à Jules. Il est indigne de toi, et c'est cependant cette malheureuse femme qui a détourné mon pauvre enfant de ses devoirs! la seule coupable, c'est elle...

— Aussi ma vengeance ne s'égarera pas, rassurez-vous.

— Oh! je sais bien que tu ne feras pas arriver malheur à Jules... Il te reviendra, va. Le vice n'a que des triomphes d'un jour.

— Votre fils n'a rien à craindre, ma cousine, répondit Lucrèce d'une voix altérée. Il n'aura qu'à regarder le spectacle que je prépare; et, je vous le promets, s'il est curieux, il prendra intérêt à la scène... vous et moi nous nous divertirons.

Disant cela, Lucrèce tourna le dos à Aglaé, qui se retira en se demandant si la petite cousine n'était pas moins naïve et moins simple au fond qu'en apparence, si elle disait vrai en menaçant de sa colère la comtesse et non pas l'adoré Jules, espoir ambitieux de la maison Bernard.

Quant à Jules, il était devenu pensif depuis le départ de la comtesse. La réflexion ne tardait pas, d'habitude, à s'emparer de ce cerveau malade d'envie, d'orgueil et de méchanceté. Madame Chardin avait vu le coffret. Certes, ce n'était pas là sujet à l'effrayer tout d'abord, car la comtesse devait ignorer le secret renfermé dans cette cassette de fer; mais, en rapprochant et groupant divers incidents, Jules Bernard ne put s'empêcher de tressaillir, comme ces malfaiteurs à l'œuvre, que le moindre bruit épouvante. La comtesse avait été vue revenant, seule avec le capitaine, de la métairie de Perron. Peu de jours après, le capitaine avait acheté et transformé en atelier, disait-on, une maison dont les fenêtres plongeaient sur les appartements des Bernard, et, chose assez singulière, Jules avait aperçu deux ou trois fois madame Chardin regardant, comme par hasard, les allées et venues de son logis.

Evidemment elle espionnait. N'aurait-elle pas, d'une part, découvert la cachette de Lataste à Perron? D'autre part, n'aurait-elle pas remarqué cette cassette que, maintes fois, il avait, lui Jules, ouverte sans défiance des curieux du dehors. En y songeant bien, il se demanda ce que sa cousine avait pu désirer en faisant visite à sa famille et en le prenant en particulier. Elle s'était ainsi exposée au blâme sévère du général. Dans quel but? Une réconciliation? C'était d'une bonne âme, mais toutes les bonnes âmes de Rouillac étaient indignées de la spoliation des Parmentier par les Bernard. Il y avait là du louche, assurément. Puis, la comtesse s'était écriée en voyant le meuble où le coffret était enfermé:

« J'ai la manie des vieux bahuts! »

Or, le château de Rouillac était, du haut en bas, meublé

à la moderne, et rien n'y parlait de ce goût prononcé pour les antiquailles. La comtesse n'avait-elle pas voulu voir, de près, cette boîte qu'elle avait remarquée de loin?

Jules Bernard se frappa le front, et, après avoir longtemps secoué dans sa tête les pensées qui l'occupaient, il s'écria :

— Que je me trompe ou non, le temps presse... Il faut agir et livrer ma grande bataille.

Etrange sécurité, étrange distraction! Cet homme si roué, si méthodique dans l'exécution de ses desseins calculés, ne s'avisa pas plus dans ce moment que les jours précédents de ce qu'était devenu le petit manuscrit dont la comtesse Chardin et le capitaine de Chalouze avaient ramassé les feuillets dispersés dans le parc de Rouillac. Il croyait l'avoir joint aux paperasses enfermées dans le coffret, et, comme il n'en avait eu nul besoin, il ne s'en était plus occupé.

Des gens du château vinrent chercher le meuble tant désiré de la comtesse Sydonie, et comme Saturnin demandait à son fils pourquoi il faisait cette générosité, celui-ci lui répondit :

— Vous le saurez.

Puis, le prenant à part, il ajouta :

— Vous êtes un peu serrurier, n'est-il pas vrai?

— Oui, j'ai fait le métier dans mon jeune temps.

— Alors, vous sauriez crocheter une porte?

— Ça n'est pas malin, avec un rossignol.

— Avez-vous cet outil?

— Je crois que oui, dans mes vieilles ferrailles, au grenier.

— Cherchez, et ce soir nous nous en servirons.

— Tiens! est-ce que tu voudrais faire un mauvais coup?

Jules arrêta le gros rire hébété de son cher père en lui disant sèchement :

— Que je sache, je ne suis pas plus que vous voleur?

Saturnin Bernard baissa les yeux en silence, ce qui voulait dire assurément :

— Eh! moi de même, je ne sais pas au juste quel est le plus voleur de nous deux.

III

La nuit venue, la rue étant déserte, Jules et son père s'approchèrent de la porte de la petite maison du capitaine.

— C'est une serrure simple, dit Saturnin, un enfant l'ouvrirait.

Puis il ajouta peu après :

— Voilà, tu peux entrer. Dois-je te suivre?

— Non, faites le guet.

Jules entra dans la maison, et revenant aussitôt sur ses pas :

— Venez, dit-il à son père, il y a une seconde porte à ouvrir.

C'était la porte de la chambre donnant sur la rue et sur le vallon, la chambre qui devait servir d'atelier. Lorsqu'elle fut ouverte, Jules alluma une lanterne, et fit une visite minutieuse de l'état des lieux.

— Que cherches-tu donc? lui demanda son père, il n'y a rien que deux chaises et une table dans cette baraque.

— C'est ce que je voulais savoir. Refermons tout et allons-nous-en. Notre cousine est une menteuse, car, pas plus que son beau capitaine, elle n'a jamais dessiné dans ce taudis.

— Parbleu! s'écria Saturnin en ricanant, c'est le taudis des amourettes... Ah! la vilaine femme! Amuse-toi, mon garçon, mais prends garde au vieux Chardin, il a une fameuse poigne!

Revenu chez lui, Jules aborda sa mère la tristesse au front.

— Qu'as-tu? demanda Aglaé : je n'aime pas te voir cet air sombre.

— Je suis en danger, j'ai absolument besoin de votre secours.

— En danger! s'écria madame Bernard éperdue, parle vite... Tu sais bien que je vendrais mon âme pour toi.

— La comtesse et le capitaine sont en travers de ma route, il faut que vous m'en débarrassiez. Ce sont, pour moi, deux ennemis mortels.

— Es-tu sûr de ce que tu dis là?

— Je le soupçonne et fortement. C'est donc assez pour que je prévienne le malheur dont je suis menacé. Si je me suis trompé, il n'y aura pas grand mal... tout s'arrangera; ce que vous aurez fait pour détourner un danger chimérique n'aura pas de conséquence fâcheuse.

— Allons, explique-toi. Je suis prête à tout.

— Lucrèce attend une preuve de mon accord avec la comtesse, n'est-il pas vrai?

— Oui. Elle m'a dit et répété souvent que, dès qu'elle aurait cette preuve, elle se vengerait cruellement, dût-elle en mourir.

— Avez-vous quelque idée de la vengeance qu'elle médite?

— Sans doute. Crois-tu que je l'exciterais si je ne savais pas que, voulant te ménager, c'est sur la comtesse et le capitaine que portera sa colère.

— Très-bien! Allez donc la trouver sur-le-champ, et dites-lui que, si elle veut se convaincre de ma trahison, elle n'a qu'à venir m'attendre sous le mur du parc de Rouillac, cette nuit même, vers deux heures. Elle me verra en bonne fortune.

— Et c'est vrai? s'écria la méchante femme avec une expression que se partageaient le vaniteux orgueil et la frayeur.

— C'est vrai, répondit Jules Bernard; ne m'en demandez pas plus long pour aujourd'hui. Vers deux heures, à l'endroit où le mur fait un coude près des grands ormeaux... qu'elle n'y manque pas!...

A l'approche de minuit, une ombre se glissa silencieusement dans les broussailles qui bordaient, à petite distance,

le mur du parc près des grands ormeaux; et, au bout de quelques instants, le pas d'un homme résonna dans le sentier voisin. L'homme s'arrêta, regarda, écouta autour de lui avec soin, puis il lança par-dessus le mur une corde nouée que terminait un crampon d'acier.

Le crampon se fixa à la crête de la muraille, et l'homme se hissant à la force du poignet disparut. Au moment où il descendait dans le parc, l'ombre embusquée dans la broussaille se leva. C'était Lucrèce Rosier.

On n'aurait pu voir sans effroi l'horrible pâleur de son visage. Ses dents s'entrechoquaient comme si son corps eût frissonné sous l'étreinte d'un froid de glace, et cependant, elle avait le feu dans le cœur.

— Misérable! murmura-t-elle, voilà ce que tu lui as promis lorsqu'elle est venue te chercher jusque chez toi... Oh! ma vengeance! ma vengeance!

Et elle retomba sur la terre où elle s'était agenouillée pour mieux voir.

— J'attendrai, ajouta-t-elle avec un sourire convulsif: j'attendrai, car je veux tout savoir et tout prouver.

Elle attendit deux heures, avec la fièvre dans le sang, la rage dans l'âme, roulant dans son cerveau projets sur projets, ne s'arrêtant à une idée que pour mieux sauter à une autre, et vouant la redoutable malédiction de son cœur outragé plutôt à sa rivale qu'à son lâche infidèle.

Deux heures venaient de sonner à l'horloge du village, lorsqu'un léger bruit se fit entendre à l'endroit où Jules Bernard avait franchi la muraille. Lucrèce se blottit, repliée sur elle-même, comme une lionne prête à s'élancer sur sa proie.

Jules parut au couronnement du mur. Après un moment donné à l'examen des abords du sentier, il sauta d'un pied leste sur le sol, retira sa corde et reprit la direction du village. Lorsqu'il eut fait quelques pas, Lucrèce se dressa de toute sa hauteur, et son premier mouvement fut de le poursuivre, de l'atteindre, de l'accabler de sa colère, mais elle se ravisa.

— La preuve n'est que pour moi, se dit-elle. Il rirait de ma douleur, il oserait nier son crime... non, non... Donnez-moi la patience, mon Dieu! puisque vous avez permis l'injure.

Lucrèce rentra chez elle à petit bruit. Elle était sortie à l'insu de sa mère, et elle se jeta tout habillée sur son lit. Le jour trouva ses yeux ouverts et rouges de larmes.

— Est-ce que tu aurais passé une mauvaise nuit? lui demanda madame Rosier en l'embrassant.

— J'ai fait un vilain rêve, répondit-elle.

— Et ce rêve?

— Je ne m'en souviens plus, quoi que je fasse pour me le rappeler.

— C'est toujours comme ça, ma fille. Songe, mensonge, il n'y a que le vrai qui reste. Viens déjeuner, j'ai une faim de loup depuis que je mange quelquefois au château. Cette cuisine de grand seigneur creuse l'estomac, qu'on en périrait, parole d'honneur!

De son côté, et à la même heure, Jules Bernard disait à sa mère:

— Eh bien! vous n'avez pas pu faire ma commission hier?

— Allons donc! je t'ai cherché partout pour te dire que j'avais vu et relancé la petite.

— Alors, elle n'aura pas pu sortir.

— Ah! ouiche. Avec ça qu'on peut l'arrêter, celle-là, quand elle a martel en tête. Cent canons ne l'auraient pas fait reculer d'une semelle: « Je n'y serai pas à deux heures seulement, m'a-t-elle répondu, mais dès minuit, et il sera bien rusé, bien heureux s'il m'échappe. « Je te réponds qu'elle a tenu parole. Ah! j'avais si bien emmanché la chose! « Sais-tu ce que la belle cousine est venue faire à la maison? lui ai-je dit. Elle est venue demander un rendez-vous. Si tu as du cœur, si tu es une bonne parente, si tu aimes mon fils, si, enfin, tu veux me payer de la tendresse que je te témoigne, tu nous sauveras tous, toi la première, en mettant terme à ce scandale. Tu surprendras Jules à la sortie du château, tu lui feras honte, tu le menaceras de tout dévoiler et de livrer à la fureur du général son indigne épouse.

Lucrèce, alors, m'a arrêtée d'un geste qui m'a fait peur pour sa raison, tant il était passionné.

— Comment savez-vous cela? m'a-t-elle demandé. Qui donc vous a vendu leur secret?

La question m'a bien un peu ébouriffée, mais je me suis remise de suite.

— Est-ce que mon fils a des secrets pour sa mère? ai-je répondu. Jules est ivre de gloriole. Il se voit adoré d'une comtesse qui se jette à sa tête, et, pour le moment il est toqué d'un caprice. Ce ne sera qu'un caprice, je le sais, mais enfin il est bon d'y couper court. Bref, il m'a naïvement raconté son bonheur. Je lui ai promis le silence, et tu vois, mignonne, si je sais te rien cacher.

— J'irai, m'a-t-elle dit de cette voix qui nous étrangle, nous autres femmes, quand c'est la jalousie qui parle aux fins fonds de nos entrailles: J'irai... merci!

— Bien entendu, chère belle, ai-je ajouté, que mon pauvre Jules n'a rien à craindre de ton chagrin. C'est un agneau, vois-tu, il est sans malice. La sirène l'appelle et il répond sans trop savoir...

— Votre fils ne m'est plus rien, m'a-t-elle dit d'un ton superbe. Et je n'ai plus affaire à lui. Soyez en paix.

— Dieu l'entende! s'écria Jules. Continuez d'aller aux informations. Sachez ce que pense Lucrèce et surtout ce qu'elle compte faire.

— Mon cher enfant, hasarda timidement madame Bernard, si tu avais confiance en ta bonne mère, tu ne lui ferais cachette de rien. Je tremble pour toi dans tout ce tripotage. Est-ce que vraiment tu es aimé de la Chardin?

— Il faut que Lucrèce le croie, répondit Jules avec un effrayant cynisme; mais j'ai bien autre chose en tête. J'ai fait semblant d'aller au château cette nuit, voilà tout. Que voulez-vous! on se bat comme on peut...

— Ah! mauvais sujet, répondit Aglaé transportée d'ad-



miration. Les plus malins ne te vont pas à la cheville... Embrasse-moi.

Jules Bernard se promenait le même jour, et dans l'après-midi, aux environs de la maison Parmentier qu'il couvait du regard, espérant toujours s'en faire ouvrir les portes, et entretenu dans cet espoir par les saluts polis que lui adressait Cazille, lorsque le hasard la mettait sur son passage. Il se tenait, les bras croisés, à l'extrémité de la promenade vers le château, lorsqu'il vit venir à lui le concierge Nicolas.

— Monsieur, lui dit le vieux soldat en l'abordant sans se découvrir, car il le détestait par instinct, voici ce que madame la comtesse m'a chargé de vous remettre.

— Y a-t-il réponse à faire?

— Peut-être bien, mais je n'ai pas d'ordre, et je vous offre mes civilités.

— Rustre comme son maître, pensa Jules en regardant le manchot s'éloigner.

Puis il décacheta la lettre de madame Chardin et la lut avec une joie qui brilla dans ses yeux, rayonna sur son visage.

« Mon cher cousin, disait la comtesse, je vous tiens parole. Trouvez-vous demain, à midi, au lieu indiqué. Sécurité complète... je compte sur votre parole, sur votre loyauté. »

Dans son ravissement, Jules porta ce billet à ses lèvres.

— Jamais billet d'amour n'a eu pareil parfum! s'écria-t-il. Puis il ajouta : Que la comtesse soit ou ne soit pas contre moi, qu'elle me serve ou conspire, ce rendez-vous assure ma victoire, car je vais parler en maître.

Jules Bernard courut se renfermer chez lui. Tout entier à son bonheur, il ne vit pas sa cousine Lucrèce qui, de sa fenêtre donnant sur la promenade, avait aperçu le concierge Nicolas, lorsqu'il s'était acquitté de sa commission. Aussi, Jules était à peine rentré au logis, que Lucrèce marchant, pour ainsi dire, sur ses talons, se présentait devant Aglaé.

— Votre fils, lui dit-elle sans préambule, vient de recevoir une lettre du château. Cette lettre ne peut être que de la comtesse, il me la faut. Songez que je ne prie pas; je demande, parce que j'ai le droit d'exiger.

— Comment sais-tu cela, mignonne?

— J'ai vu.

— Calme-toi... Je tâcherai de me procurer ce chiffon... Mais tu veux donc le perdre ce pauvre cher enfant... Qu'as-tu besoin de le compromettre?

— Je vous ai déjà dit que votre fils n'a rien à craindre; mais je veux la lettre.

— Tu l'auras... faudra cependant que je m'ingénie... Miséricorde! que de tracas pour cette aventurière; que de soucis pour une *pas grand'chose!*

Quand madame Bernard rendit compte à son fils de l'exigence de Lucrèce, le prudent Jules répondit :

— La comtesse m'a écrit, c'est vrai. Demain je saurai ce que je dois faire de sa lettre. Il y a peut-être du bon dans le caprice de Lucrèce. A demain donc, ma chère mère; à demain la paix ou la guerre à mort.



IV

Nous devons expliquer quelques-uns des faits racontés aux chapitres précédents, et, pour cela, revenir quelque peu sur nos pas.

Avant de faire visite aux Bernard, la comtesse avait reçu du marquis de Chalouze la lettre qu'on va lire. Cette lettre, fort courte et datée de Bordeaux quoiqu'elle fût arrivée de Limoges, n'était pas signée.

« Mon absence ne sera pas de longue durée, car l'impatience précipite mes pas. Je me suis arrêté ici pour rendre des devoirs à une tombe qui m'est sacrée. J'ai visité ce lieu funèbre où gît la dépouille de la meilleure des femmes, et j'y ai trouvé son nom moins profondément gravé sur la pierre que dans les cœurs. Je repars pour Paris où je dois, absolument, voir le ministre relativement à mon avenir. Tout dépend de lui... Confiance, courage! Un mot sur le cher enfant. Il faut, de toute nécessité, ne pas abandonner ma petite maison; ce serait de l'ingratitude envers le destin qui nous protége. La nature est si riche dans le vallon, que tout y parle aux yeux et à l'imagination. — A Paris, rue Royale, 47. »

Madame Chardin devait saisir, aisément, le sens assez obscur de ce message.

La tombe de la *meilleure des femmes* renfermait bien la dépouille du marquis de Verniac dont le nom gravé dans les cœurs, mieux encore que sur la pierre, attestait la sincérité du codicille révélé par Jules Bernard à mademoiselle Parmentier. Le *ministre* qu'il était urgent de consulter pour l'avenir, car tout dépendait de lui, c'était Marinette; enfin le vallon où tout parlait aux yeux et à l'imagination, n'était que la maison Bernard recommandée à une vive surveillance.

La comtesse se promit d'imiter le capitaine dans ses détours épistolaires, lorsqu'elle aurait quelque chose d'intéressant à lui annoncer. Elle s'en fit même, et d'avance, plaisir d'espiègle. Quoique soucieuse et absorbée, elle était joyeuse au fond, car dans sa dernière embuscade, derrière un rideau de la petite maison, elle avait surpris Jules Bernard fouillant dans une cassette qui devait être celle du marquis de Verniac, et elle s'était promis de voir ce meuble de plus près.

Nous savons comment elle fit pour en arriver à ses fins. A dater de ce moment, elle n'eut plus d'incertitude. Le voleur s'était trahi. Bien mieux, il s'était livré en implorant l'assistance de la comtesse pour obtenir un entretien avec Marinette; car il lui avait fourni, par cette prière imprudente, l'inspiration d'un plan de campagne qu'elle se hâta de mettre à exécution, et voici ce qu'elle imagina. Elle fit prier M. Parmentier de vouloir bien monter au château, et le bon docteur s'empressa d'accourir.

— J'arrive légèrement essoufflé, madame, dit-il en s'asseyant entre la baronne et Jupiter qui ne semblaient de bonne humeur ni l'un ni l'autre, j'espère que votre santé...

— Parfaite, heureusement! interrompit madame de la Perche, et c'est bien le moins à Rouillac.

— Oui, reprit le docteur, l'air est l'hippocrate de ce canton. Grâce à lui, la médecine fait un méchant métier par ici.

— Il faut apprendre à guérir de l'ennui, monsieur, riposta la baronne, et la besogne ne vous manquera pas. Quant à moi, je crois à la pluralité des mondes depuis que j'habite votre Armagnac, car, en vérité, ceux qui meurent dans ce trou doivent ressusciter ailleurs; on leur est dû... Comment diantre avez-vous pu vous fixer ici, quand vous aviez à choisir dans la France entière?

— J'avais entendu vanter Rouillac et ses environs.

— C'était donc au temps où les bêtes parlaient?

— Depuis ce temps-là, madame, les bêtes n'ont jamais su se taire.

— A Rouillac? répondit en riant la baronne.

— Et dans mille autres lieux, ajouta du même ton le docteur. Mais ne nous chamaillons pas. Quand vous connaîtrez mieux le pays, vous lui pardonnerez votre captivité.

— Jamais! Je suis trop fière du sang breton des marquis de Revel, et je suis Picarde par mon père, grâce au ciel!

— Permettez que je vous interrompe, dit la comtesse qui avait employé le temps de cette escarmouche à mûrir le plan de sa grande bataille. Si tout le monde se porte bien à Rouillac, il n'en est pas de même à Agen, où une personne qui me plaît fort a besoin de vos soins, docteur. J'ai reçu, il y a de cela quelques jours, une lettre de madame de Gerson, cette charmante femme que le général nous a présentée à Paris... ma mère... vous vous la rappelez?

—Oui... Est-elle malade?

— Elle revenoit d'Italie, et s'est arrêtée à Agen, prise de je ne sais quelles douleurs qui l'inquiètent. Je lui ai écrit ce matin, et comme par inspiration, que je vous confiais le soin de la guérir. Votre consultation est annoncée. J'ai dit de vous tout le bien que j'en pense, et comme la confiance est le premier des baumes pour un malade, je ne suppose pas que vous refusiez de vous mettre en route.

— Vous êtes mille fois trop bonne, répondit M. Parmentier; mais en exagérant mon petit mérite, vous m'avez exposé à un grand affront. Mes confrères de la ville d'Agen sont habiles et renommés... et puis, je vous l'avoue, je n'ose guère quitter ma fille.

— Vous partirez demain, après votre déjeuner, dans ma berline, et j'irai, moi, passer la journée avec votre chère enfant, si elle ne préfère pas venir ici, où nous en aurons soin jusqu'à votre retour. Le voyage n'est pas long; vous serez revenu pour l'heure de votre souper. Songez, docteur, que dans votre profession l'homme ne s'appartient plus.

— J'obéirai, madame.

Dès que M. Parmentier eut quitté le château, la comtesse, se dérobant aux sarcasmes que madame de la Perche voulait lui décocher pour la punir de cette étrange fantaisie qu'elle avait d'envoyer un barbier de village à une personne de qualité, alla s'enfermer dans sa chambre, où elle fit appeler le concierge Nicolas.

— Vous aimez beaucoup le général, n'est-il pas vrai, mon ami? dit-elle au vieux soldat.

— Il est mon bienfaiteur et mon père; je serais, moi, le dernier des hommes si je ne le chérissais pas.

— Je dois croire alors que vous me faites une part dans ce dévouement?

— Et une bonne, n'en doutez pas, madame la comtesse. Je donnerais pour vous servir le bras qui me reste.

— C'est de ce bras que j'aurai peut-être besoin, ainsi ne songez pas à vous en séparer. Plût au ciel que vous en eussiez deux.

— Ah! quant à ça, commandez; il est solide comme quatre.

— Depuis le peu de temps que nous nous connaissons, je crois vous avoir bien étudié. Vous êtes discret, et votre parole d'honneur vous est sacrée.

— Comme de juste, madame la comtesse.

— Vous devez, de votre côté, avoir pleine confiance en moi?

— Autant qu'en mon patron, qui est un salut du paradis.

— Si donc je vous demandais de m'aider à une bonne action, il ne vous viendrait pas à l'idée de soupçonner mes intentions, quand même elles ne vous paraîtraient pas claires?

— Pardienne!

— Eh bien! mon ami, je poursuis dans ce moment l'exécution d'un projet que, dans son plus grand intérêt, le général doit ignorer. Et, comme j'ai besoin de votre aide, je compte que vous me servirez bouche close.

— Sur l'honneur, madame.

— Ainsi, pas un mot sur quoi que ce soit... à personne, entendez-vous?

— A personne, j'en réponds.

— Je vous ai fait porter une lettre à M. Bernard. Le général ne doit pas le savoir.

— Ce n'est pas moi qui le lui dirai.

— Allez donc trouver tout de suite la nourrice de mademoiselle Parmentier.

— Cazille?

— Oui, vous lui direz que j'ai à lui parler ce soir même, pas au château, mais dans votre pavillon. Vous lui demanderez son heure, et vous ajouterez de ma part que, si elle aime véritablement ses maîtres, elle leur taira le rendez-vous que je lui propose. Il serait bon qu'on ne vous vit pas entrer chez le docteur; cependant, ne paraissez pas craindre de vous montrer.

— Suffit, je sais mon affaire.

La nuit venue, vers sept heures, Cazille arriva au pavillon du concierge.

— Cédez-nous votre chambre pour un moment, dit la comtesse à Nicolas. Asseyez-vous, ajouta-t-elle en montrant à Cazille une chaise près du feu; je ne vous retiendrai pas

longtemps, si, comme je l'espère, vous avez pour mademoiselle Marinette autant d'attachement que moi.

— Ça serait joli si vous en aviez plus que moi, répondit en souriant la brave nourrice.

Et elle essuya la sueur qui perlait sur son visage, tant elle avait marché vite du village au château.

— Nous allons nous dire les choses avec le sans-façon de la franchise, n'est-ce pas, nourrice? Je ne sais pas ruser; je ne veux pas vous faire parler malgré vous; je veux simplement vous apprendre que j'ai résolu, fermement résolu, entendez-vous, de secourir mademoiselle Parmentier...

— Eh! mon Dieu! interrompit Cazille avec étonnement, mademoiselle est donc menacée?

— Voilà que vous commencez à feindre, reprit la comtesse; nous ne nous entendrons pas, si vous persistez dans ce jeu. Tenez, nourrice, ajouta la jeune femme avec entraînement, jurez-moi sur ce Christ que vous ne savez rien des tourments de votre maîtresse, ni des fouilles faites à Perron par le misérable Bernard.

Disant cela, madame Chardin montrait du doigt un crucifix placé à la tête du lit du manchot Nicolas.

Cazille se troubla, rougit et répondit en balbutiant :

— Si je sais quelque chose, ce n'est pas une raison pour que j'en parle.

— Très-bien! vous ne pouvez pas mentir, et je n'en doutais pas. Ecoutez-moi donc. Jules Bernard a juré d'épouser mademoiselle Parmentier ou de la perdre. Il peut la perdre, c'est-à-dire qu'il peut la tuer et tuer son père en se servant des objets par lui dérobés à Perron. Moi, je veux la sauver, cette pauvre enfant, et la sauver malgré elle, car en ne se fiant qu'à ses propres forces, elle court à une catastrophe. Si elle a compté sur un secours du ciel, je suis pour elle l'envoyée de la Providence, et vous seriez responsable du malheur que je vois venir si vous refusiez de m'assister dans l'œuvre de salut que je médite.

Cazille tremblotait de tout son corps, comme si elle eût été secouée par la fièvre. Elle écoutait en silence, croyant rêver.

La comtesse reprit :

— Ce qui était à Perron dans la cachette de Lataste, dans ce trou que Marinette a sans doute visité et que j'ai sondé, moi aussi, je n'en sais rien. Mais je sais que les Bernard ont les mains pleines d'armes terribles. Eh bien! je ne m'en effraie pas. Non, si vous m'aidez, le méchant ne retirera que honte et confusion de son détestable complot. N'hésitez pas, ce que j'ai à vous demander ne coûtera rien à votre conscience.

— Parlez donc d'abord, murmura Cazille.

— Jules Bernard est pressé d'en finir, comme le sont tous les malfaiteurs. Il sait que mademoiselle Parmentier aime mon neveu Landry et en est aimée. Il veut donc brusquer la volonté de cette jeune fille et lui arracher, par la terreur, un consentement qu'il n'obtiendrait jamais par la prière. La maison du docteur lui est fermée. Dans son impatience et sa colère, il allait se porter à quelques violences, lorsque je suis parvenue à le calmer. Je lui ai promis, m'ingéniant à mentir comme lui, je lui ai promis de lui faire obtenir un entretien en tête-à-tête avec sa victime. Je lui ai écrit ce matin que mademoiselle Parmentier consentirait à le recevoir demain à midi, et, pour favoriser ce projet, j'ai décidé le docteur à aller demain passer la journée près d'un malade à Agen. Demain donc, un peu avant midi, vous quitterez ostensiblement la maison.

— Moi, laisser mademoiselle seule avec ce brigand! s'écria Cazille; jamais!

— Vous ne la laisserez pas seule, car je vous remplacerai près d'elle, et, derrière la maison, sous la fenêtre de votre chambre, un ami, brave entre tous, se tiendra à portée de mon premier appel; cet ami, vous le connaissez; nous sommes chez lui.

— Mais alors, le Bernard vous trouvant là n'osera rien dire, ni prière, ni menace. Que gagnerons-nous à ce trafic?

— Votre chambre n'est-elle pas séparée de celle de Marinette par un simple rideau?

— Oui.

— C'est là que je me tiendrai. Me sachant si près d'elle, mademoiselle Parmentier se sentira forte et courageuse. D'après ce que lui aura dit ce méchant homme, nous agirons de concert.

— Mais s'il dit des choses que vous ne deviez pas entendre, des choses que mademoiselle désire taire à tout le monde?

— Il ne dira rien que je ne sache, car, à mon tour, je fais serment sur le Christ que j'ai pénétré les projets de Jules Bernard, que je tiens son horrible secret, et que votre maîtresse est perdue si vous doutez de mon dévouement, si vous repoussez ma proposition.

— Je me rends, bonté du ciel! je me rends, répondit Cazille en faisant le signe de la croix : car, je le vois bien, vous en savez plus long que moi.

— Merci, pour cette chère enfant, et pour son malheureux père. Nous voilà d'accord, je ne vous retiens plus... Adieu, ma bonne Cazille, vous êtes bien la brave femme que l'on vante. Votre maîtresse doit ignorer que nous nous sommes vues.

Quand la nourrice fut partie, la comtesse appela Nicolas.

— Vous irez demain de bonne heure, lui dit-elle, trouver M. Jules Bernard.

— Encore ce vilain homme! interrompit le vieux brave.

— Et vous lui apprendrez de ma part, en secret, qu'à dix heures précises, je dois aller moi-même prendre dans ma voiture le docteur Parmentier et le mener au château, où des chevaux de poste l'attendront pour le conduire à Agen; que, par conséquent, la maison sera libre à midi, et ouverte pour le recevoir. Vous m'avez bien comprise?

Nicolas répéta la phrase mot pour mot.

En revenant au château, la comtesse Sydonie se dit tout bas :

— Il me semble que j'ai tout prévu; maintenant, à demain, et à la grâce de Dieu!

V

Le grand jour était arrivé pour la châtelaine de Ronillac. C'était pour la première fois de sa vie que la noble femme s'aventurait dans les complications d'une intrigue quelconque; mais, ici, le but était non-seulement louable, il paraissait commandé par la Providence; et si les anges que la poésie sacrée fait voyager du ciel à la terre ont des sœurs parmi nous, ils devaient se reconnaître dans le doux visage de la belle comtesse s'apprêtant à servir comme eux les volontés d'en haut. Elle se leva de grand matin, fit ses prières avec plus de ferveur encore que de coutume, demanda au Seigneur le courage et la présence d'esprit nécessaires, donna des ordres pour le voyage du docteur, alla rendre ses devoirs à sa mère, et, comme si elle eût voulu, selon les superstitions antiques, se rendre tout propice, gens, bêtes et choses, elle caressa le majestueux Jupiter qui lui fit un clin d'œil de bon augure.

A dix heures précises, la comtesse Sydonie descendait de voiture à la grille de la maison Parmentier. Le docteur et sa fille étaient venus la recevoir.

— Je suis de parole, comme vous le voyez, dit-elle, car je viens passer la journée avec mademoiselle Antoinette... Oh! ne me faites pas les honneurs du salon. J'ai apporté mon ouvrage... Si vous le permettez, chère enfant, nous nous confinerons dans votre chambre?

— Volontiers vous me rendez tout heureuse.

— Eh bien! monsieur, reprit la jeune femme en souriant au docteur, allez-vous douter maintenant qu'on peut se passer de son papa dix heures durant?

— C'est là le péril du voyageur, madame, et vous avouerez, à votre tour, que j'avais raison de vouloir rester chez moi.

— Alors, partez en brave, et partez vite pour être plus tôt revenu. Ma pauvre amie souffre et vous réclame.

Dix minutes après son arrivée, la comtesse était en tête-à-tête avec Marinette, toutes deux plongées dans de larges fauteuils et devant un feu pétillant.

— Qu'allons-nous bien faire pour nous amuser? dit madame Chardin.

— Ordonnez, répondit la jeune fille, que cette aimable compagnie réjouissait.

La voiture roula sourdement sur le sable de la promenade.

— Pauvre père! dit Marinette, le voilà parti... Il y a bien dix ans qu'il ne m'a quittée pour aller si loin.

— Mademoiselle aura-t-elle besoin de moi d'ici à quelque temps, demanda Cazille, montrant par la porte entre-ouverte sa brave figure rouge d'émotion; j'ai besoin d'aller à Perrou.

— Allez, répondit Marinette, mais ne restez pas trop longtemps.

—Eh bien! mon enfant, reprit gaiement la comtesse, voilà mon aiguille, ma broderie, mon dé... Nous allons bavarder, prenez votre tapisserie que je vois là-bas.

— Et bavarder sur quoi? dit Marinette se levant pour obéir : lorsqu'on se promet trop un plaisir, on le manque. Si nous allions rester muettes?

— Croyez-vous?... J'ai reçu avant-hier, par le général, des nouvelles de mon beau neveu Landry; voilà un brave garçon!

Cela fut dit avec une fine inflexion de voix qui pénétra, comme une lame d'acier, dans le cœur malade de mademoiselle Parmentier. Elle rougit, selon l'expression populaire, jusqu'au blanc des yeux, et s'y prit à deux fois pour répondre avec quelque naturel, mais aussi avec une feinte indifférence :

— Est-il en bonne santé?

La comtesse leva la tête, regarda le trouble de sa compagne; puis souriant :

— Il se porte à charme, dit-elle, et travaille dix heures par jour. MM. Bazin, riches patrons de la fabrique où il est employé, en font le plus grand éloge. Ils n'ont jamais vu, disent-ils, un jeune homme aussi sage et laborieux, modeste et charmant. Ils ne lui reprochent qu'un certain penchant à la mélancolie, voire à la tristesse.

— Je regarde et j'admire le charmant petit bonnet que vous faites là, interrompit Marinette qui, l'œil humide et la lèvre ardente, buvait les paroles embaumées de la comtesse, comme l'oiseau des champs boit les gouttes de rosée que lui versent les fleurs.

— N'est-ce pas qu'il sera gentil, mon petit bonnet? répondit la jeune femme souriant intérieurement à son futur orgueil. Eh bien! ma belle enfant, ajouta-t-elle en regardant profondément Marinette, je m'engage sur parole à en faire un pareil pour ma nièce ou mon neveu... Je serai très-fière d'être appelée ma tante par madame Landry d'abord, puis...

— M. Landry se marie?

— Ne jouons pas aux barres, chère amie, il m'est défendu de courir. Landry ne m'a pas écrit, il paraît qu'il n'en trouve pas le temps; mais le rose vif de vos joues me prouve que votre excellent père est plus favorisé que moi.

— Mon père, je vous l'ai déjà dit, n'a pas reçu signe de vie de M. Landry depuis son départ.

— Vraiment! répondit la comtesse avec une caressante incrédulité.

— Je vous l'affirme.

— Mon enfant, il faut chercher dans ce silence la preuve d'une vertu peut-être exagérée, mais non pas le mystère d'une trahison. J'ai eu les confidences de mon neveu; il vous aime de toute son âme; s'il ne vous a pas donné signe de vie depuis son départ, c'est que, incertain du succès de sa vaillante entreprise, il tient à honneur de ne pas promettre plus qu'il craint de ne pouvoir donner. Il s'est ruiné pour vous, c'est pour vous qu'il travaille... Vous pleurez, ma chère Antoinette... auriez-vous donc douté un seul ins-

tant de la loyale tendresse de ce noble cœur? Confiez-moi vos alarmes... ne voyez en moi qu'une bonne sœur.

— J'ai bien souffert, murmura Marinette, et depuis trois semaines, voilà le premier baume répandu sur ma blessure. Mon malheureux père a dévoré, lui aussi, l'humiliation de ce froid dédain. Pas une lettre, pas une ligne, pas un mot... Ah! je l'aimais bien cependant!

— Mais, chère folle que vous êtes, je m'étais plainte au général du silence de Landry. Le général lui en a fait reproche, et il s'est justifié par la raison que je vous ai donnée. Je vous montrerai la lettre de mon mari; elle détruit vos injustes soupçons. Vous êtes adorée.

Le visage de mademoiselle Parmentier s'illumina, et le suave rayon du bonheur jaillit de son regard ébloui.

La comtesse reprit aussitôt :

— Ce n'est pas Landry que vous devez craindre, car il sera toujours votre ami le plus cher. Vous avez un ennemi réel, redoutable.

— Je ne le connais pas, interrompit Marinette.

— Vous n'en avez qu'un, mais il est cruel, acharné; je le connais, moi, je le surveille : c'est Jules Bernard. Vous frissonnez! vous avez raison, car j'ai bien des fois frissonné pour vous depuis quelques jours.

— M. Bernard ne nous a fait d'autre mal que de nous vendre trop cher...

— Je vous le répète, mon amie, ne jouons pas aux barres; vous en savez long sur le compte de ce méchant homme, et j'en sais aussi long que vous.

Marinette ne put pas se garantir d'un nouveau frémissement.

Elle regarda la comtesse avec douleur, et répondit, mais sans fermeté :

— Moi, je ne sais rien.

— Soit, reprit madame Chardin : il y a quelquefois vertu à savoir mentir, et vous mentez, chère belle, avec une bravoure qui fait votre éloge. Si nous avions plus de temps devant nous, j'entrerais sur-le-champ en explications, mais votre pendule marque déjà midi, et...

— Ne me donnez-vous pas toute cette journée?

— Pas à vous seule, car j'attends quelqu'un ici même.

— Ici?

— Oui, M. Jules...

— Cette maison lui est interdite! s'écria Marinette avec frayeur.

— Il va venir, cependant, et sur mon invitation. Il faut en finir avec ce misérable. Recevez-le comme si vous cédiez à l'intimidation de ses menaces. Laissez-le s'expliquer, puisqu'il demande à le faire; laissez libre cours à ses impostures. Il dit vous aimer, il vous hait; il veut vous épouser, ne le découragez pas... Gagnons huit jours, rien que huit jours, et je vous sauve...

— Vous me sauvez, mais de quel danger?

— Du danger qui menace la tête du docteur Parmentier plus encore que la vôtre.... vous feignez de ne pas me comprendre... pauvre victime! Mais on ouvre la grille... on marche dans le jardin... c'est lui... je vais me cacher dans la chambre de votre nourrice, songez que si vous trahissez ma présence, vous êtes perdus, votre père et vous.

— Jamais! Je ne peux recevoir cet homme, s'écria d'une voix étouffée Marinette.

Et elle s'efforça de retenir madame Chardin qui, entr'ouvrant le rideau de Cazille, saisit à deux mains la tête de la jeune fille, la baisa tendrement, et dit tout bas :

— Courage! courage! Marie-Antoinette de Rouillac... je sais tout!

La comtesse Sydonie disparut, ouvrit la fenêtre qui donnait sur un coin désert de la promenade, et vit le fidèle Nicolas au poste qu'elle lui avait assigné. Alors, elle se blottit dans l'alcôve de Cazille et mit une main sur son cœur pour en comprimer l'agitation.

Marinette avait été comme foudroyée par les derniers mots de la comtesse. Aussi, n'entendit-elle pas les deux coups frappés à sa porte. Elle vint, presque en trébuchant, s'appuyer au marbre de la cheminée, et là elle se sentit défaillir, car la porte tourna lentement sur ses gonds. Jules Bernard, le front couvert d'un nuage, la lèvre contractée par un faux sourire, se tint sur le seuil incliné dans le salut d'un respect étudié.

— Vous ici, monsieur!... sans vous être annoncé, dit mademoiselle Parmentier, qu'une réaction salutaire fortifia tout à coup.

— J'ai frappé, mademoiselle; j'ai cru recevoir l'autorisation d'entrer... N'étais-je pas, d'ailleurs, annoncé par ma cousine, la comtesse Chardin?

— Eh bien, monsieur, que me voulez-vous?

Jules Bernard entra, referma la porte, et mademoiselle Parmentier étant tombée de lassitude dans son fauteuil, il prit une chaise et s'assit à distance convenable.

— Vous ne m'encouragez guère, mademoiselle, commença-t-il, à exposer ma requête. Je m'attendais à plus favorable accueil; j'espérais que la noble fille du comte Albert de Rouillac aurait mûrement réfléchi à sa situation, à la mienne, et que, pesant avec sagesse chacune des considérations que je lui ai fait valoir, elle n'hésiterait plus à combler mes vœux, à assurer son propre bonheur.

— Je vous ai déjà dit, monsieur, répondit Marinette en élevant la voix, que je ne suis pas dupe de vos inventions, si formidables ou si puissantes qu'elles soient. Votre comte de Rouillac est un fantôme dont je n'ai pas la moindre peur, et le million que vous lui prêtez ne me tente en aucune façon. Votre imagination s'est épuisée en pure perte.

— Mille pardons si je vous interromps, mademoiselle; mais, à l'heure où nous voilà, ce n'est pas une discussion que je suis venu chercher. Il y a deux êtres en moi : l'amant passionné, l'homme qui a juré, si vous repoussiez son amour, d'ensevelir sa défaite sous des ruines. Quelles ruines? Vous allez en juger. Si, aujourd'hui même, vous ne consentez pas à m'accorder votre main, je sortirai d'ici pour monter au château, et je raconterai à madame de la Perche

votre sœur, à la comtesse Chardin votre nièce, l'histoire entière du comte de Rouillac votre père...

— Plus bas, monsieur, plus bas, interrompit la jeune fille épouvantée, ne craignez-vous pas de voir ces murailles s'écrouler sous le poids de pareilles impostures?

— Nous sommes seuls, reprit Bernard, et si ces murailles pouvaient crouler sous le poids de l'imposture, il y a longtemps qu'elles n'abriteraient plus l'assassin de la reine Antoinette. Je suis donc venu vous déclarer qu'aujourd'hui même j'aurai votre parole ou que je révélerai à la baronne de la Perche le secret de sa naissance, et nous verrons si la fille de la malheureuse comtesse de Rouillac, qui se croit fille de la marquise de Revel, s'habituera, comme vous, à voir et à chérir dans le docteur Parmentier, qu'elle tient pour un barbier de village, le honteux auteur de ses jours. Ah! vous voilà toute tremblante... vous ne niez plus... vos dédains railleurs sont vaincus! J'attends votre décision, mademoiselle.

Disant cela, Jules Bernard se leva; un éclair sinistre enflamma son regard; la méchanceté la plus noire couvrit son visage de son masque le plus horrible.

Marinette vit qu'elle était perdue; elle voulut se soulever sur les bras de son fauteuil, n'en put venir à bout, et ce fut en s'y prenant à deux fois qu'elle eut la force de dire:

— Je cède, monsieur, et je ne vous demande plus que huit jours de réflexion.

— Huit jours sont, pour moi, huit siècles, répondit Bernard avec une joie mal déguisée. Notre heure est venue à tous deux.

— Eh bien, soit! vous aurez ma réponse ce soir.

— Je l'attendrai donc jusqu'à huit heures. Comptez, mademoiselle, que, si cette réponse m'est favorable, je saurai me faire pardonner, par les soins les plus tendres, l'apparente violence d'une passion que vous serez fière et heureuse un jour de m'avoir inspirée.

Mademoiselle Parmentier n'entendit pas ces paroles hypocrites de l'adieu de son bourreau; et Jules Bernard était parti, depuis quelque temps déjà, que la malheureuse jeune fille, pleurant à chaudes larmes, la tête courbée sur les genoux, paraissait frappée d'immobilité.

Tout à coup, sentant une main se poser sur son épaule, elle se retourna effrayée.

— Moi aussi, je pleure, lui dit de sa voix mélodieuse la comtesse Sydonie.

Et elle la regarda si tendrement, que sa belle âme sembla flotter dans le fluide lumineux de son regard.

— Il a menti! il a menti! s'écria Marinette en se jetant dans les bras de madame Chardin.

— Il a dit vrai, répondit la comtesse en couvrant de baisers les joues pâlies de mademoiselle de Rouillac. Es-tu donc fâchée, chère Antoinette, ajouta-t-elle avec un doux sourire, d'être la tante de Sydonie?

Marinette, à son tour, leva sur sa nièce des yeux pleins de reconnaissance et de bonheur; sa voix expira sur ses lèvres, mais elle pressa la comtesse sur son cœur, et ces deux femmes, portraits des anges, se tinrent longtemps et silencieusement embrassées.

— Maintenant, dit madame Chardin, songeons à notre pauvre cher père...

— Vous lui pardonnez? demanda timidement Marinette.

— N'es-tu pas sa fille, et n'a-t-il pas trop souffert? Tiens, ma tante, j'envie ton bonheur.

— Mon bonheur! Hélas!...

— Sans doute. Ne pourras-tu pas l'embrasser à toute heure, quand moi, sa petite-fille, je vais être obligée de lui cacher ma tendresse!... Mais laissons cela; il faut nous occuper du misérable Bernard. Parlons-en... dressons notre piége.

VI

Madame Chardin raconta bien vite à Marinette comment elle avait été initiée, en partie, au mystère dont Jules Bernard se faisait une arme si terrible. De son côté, mademoiselle Parmentier déclara qu'en effet son ennemi s'était servi, pour aider sa mémoire dans le récit du long drame du comte Albert, de ces feuillets providentiellement trouvés dans le parc de Rouillac.

— Ce que je ne m'explique pas, dit la comtesse, c'est le hasard de cette trouvaille. Les Bernard ne mettent plus les pieds au château, et, si incroyable que soit la chose, il faut bien supposer que la violence du vent qui a régné pendant l'une de ces dernières nuits, aura soulevé, roulé, chassé jusque dans nos arbres, et par-dessus le mur d'enceinte, ces papiers révélateurs.

— Il faut voir en tout le doigt de la providence, répondit Marinette; profitons du secours sans chercher d'où il vient.

— Vous avez... tu as raison, ma chère tante, dit la comtesse en se reprenant. Puis, elle ajouta:

— Laisse-moi parler ainsi, car c'est mon droit.

— Hélas! fit Marinette.

— Pourquoi cet hélas! Ecoute bien; je vais être franche. Je te savais fille du comte de Rouillac, car notre ami le capitaine de Chalonze m'a déjà confirmé la sincérité du récit de Bernard; mais j'étais loin d'imaginer que M. Parmentier fût mon grand-père. Quand je l'ai appris, mon cœur a bondi d'effroi... tu vois que je ne prends pas de détours; puis je t'ai vue à travers les larmes qui menaçaient de m'aveugler. Mon âme t'a parlé par la voix du sang, et sur-le-champ, je me suis liée à ton destin, je t'ai tendrement aimée, je me suis presque réjouie de cette alliance qui ne me donne plus seulement le droit, mais m'impose le devoir de te protéger.

— Et votre mère?

— Ah! ma mère, répondit la comtesse avec hésitation, c'est une autre question. Elle est excellente femme au fond, mais si elle apprenait tout cela, grand Dieu! qu'elle serait bouleversée! Ses principes, l'aversion qu'elle a pour ce pays... je frémis rien que d'y songer... nous allons travailler à lui tout cacher.

— Tout est trop vrai, cependant! Le métayer Lataste

m'a fait, à son lit de mort, ces affreuses révélations, et j'en ai failli mourir.

Marinette raconta le dernier entretien de Lataste, et elle compléta même, sur plusieurs points, le récit de Jules Bernard.

Le temps s'écoula vite. Il était quatre heures déjà, lorsque le retour de Cazille vint rappeler aux deux amies qu'il fallait ne plus s'occuper du passé, mais de l'avenir.

— Allons, dit la comtesse, mettons-nous à l'œuvre : prends une plume et écris bravement sous ma dictée.

— À qui écrire?

— À Bernard. N'attend-il pas ta réponse?

— Une lettre à ce monstre?

— Sans doute; il faut lui donner toute sécurité... Dépêche-toi.

Marinette se prêta avec dégoût au désir de la comtesse qui dicta :

« Monsieur Bernard, je devance l'heure que vous m'avez fixée. Vous êtes maître de mon sort. Je renonce à la lutte. Je veux croire aux sentiments que vous avez fait valoir pour justifier la contrainte à laquelle je cède enfin. Mais, vous comprendrez que si je consens à vous épouser, je ne peux pas vous affirmer, dès aujourd'hui, que mon père ratifiera ce consentement. Il faut que je le prépare à cette détermination. Son âge et l'opinion qu'il a de vous exigent des ménagements. Je vais donc faire mon possible pour arriver, sans violence, au succès. Que j'y réussisse ou non, dans huit jours, à dater de ce soir, présentez-vous hardiment, cette lettre à la main, pour réclamer l'exécution de ma parole. Vous me trouverez résignée. D'ici là, gardez le silence dans votre intérêt plus encore que pour moi.

« Mardi, 15 novembre 1830. »

— Et, maintenant, signe ce petit chef-d'œuvre... « Marie-Antoinette Parmentier. » Voyons. C'est cela... Voilà une écriture naturellement éplorée... Dieu! quelles pattes de mouche! comme tu as tremblé!

— Je n'y voyais pas... mes yeux ont un voile.

— Que tu es poltronne! Mets l'adresse; je vais appeler Cazille que nous transformons en Mercure galant.

Cazille se présenta, et les bras lui tombèrent, comme on dit, lorsque la comtesse lui commanda d'aller porter, au nom de sa maîtresse et sans aucune explication, la lettre adressée à Jules Bernard.

— Pas possible! cria-t-elle en regardant Marinette avec des yeux qui paraissaient vouloir sortir de leurs orbites.

Mademoiselle Parmentier fit, de la tête, un signe affirmatif et silencieux.

— Jésus Dieu! que se passe-t-il donc chez nous? demanda Cazille.

— Le bonheur s'était en allé de cette maison, répondit la comtesse, et il y revient, voilà tout ce que nous pouvons vous dire pour le moment.

— Oui, nourrice, ajouta Marinette, tu seras heureuse aussi, toi, je te le promets. Va faire ma commission.

— J'y vais, et elle sera faite si je ne tombe pas du haut mal en route. Ah! mon Dieu! mon Dieu! qui aurait dit ça?

— Et maintenant, demanda la jeune fille quand la nourrice fut partie, comment sortirons-nous de l'embarras où me voilà plus que jamais plongée?

— C'est mon affaire. Tu connais l'histoire de Barbe-Bleue?

— Oui.

— Eh bien, la femme de Barbe-Bleue avait des frères qu'elle attendait. Les frères sont arrivés à temps, juste à temps. Les nôtres arriveront de même, et tu seras sauvée, chère amie; j'en répondrais sur ma tête. Allons, embrasse-moi, petite tante, la nuit approche et il fait assez noir déjà pour que je sorte sans me montrer. Il faudra rester deux ou trois jours sans nous voir, afin de ne pas éveiller les soupçons du monstre. Adieu! adieu!

La comtesse Sydonie se détacha, non sans peine, des bras de Marinette, sortit prudemment du jardin, et trouva au pied de la côte le manchot Nicolas qui, fidèle à sa consigne, s'était posté pour attendre et accompagner sa maîtresse. Elle avait certes grand besoin d'un soutien pour arriver au château. Ses forces s'étaient épuisées dans cette pénible journée où elle avait fait appel à son énergie. S'il était vrai que son affection pour la pauvre fille du docteur se fût doublée de la tendresse qu'elle devait à la sœur de sa mère, il était également vrai qu'elle s'était sentie frappée au cœur, et cruellement, par la terrible révélation de sa véritable origine. Aussi, redoutant de se trouver en tête-à-tête avec madame de la Perche, dans un moment où tout son être demandait à se reposer d'un ébranlement si profond, elle ne descendit pas au dîner, garda la chambre, se dit légèrement indisposée, et se mit au lit après avoir écrit deux lettres, l'une au marquis de Chalouze, l'autre à Victor Landry.

La baronne de la Perche aimait beaucoup sa fille. Elle accourut, s'inquiéta, trouva de la fièvre à sa chère malade, et maudit très-crûment la sotte compagnie de lourdauds qui, ce jour-là, comme tous les jours, dînaient à la table ouverte du général. Dans la soirée, et en attendant qu'elle pût se débarrasser de ses vilains hôtes, elle envoya Rose, sa femme de chambre de confiance, prendre des nouvelles de la comtesse.

— Je me trouve mieux, répondit madame Chardin. Je prie ma mère de ne pas remonter; je vais essayer de m'endormir. Prenez ces lettres et mettez-les dans la boîte, car le facteur vient de grand matin, et je ne sonnerai probablement qu'un peu tard, si ma nuit est bonne.

— Madame n'a pas d'autres ordres à donner?

— Non... ma femme de chambre viendra écouter, dans une heure, si je dors... Bonsoir, Rose, dites à ma chère mère que je l'embrasse.

La comtesse avait, en effet, la fièvre. Mais elle était jeune,



vaillante, décidée à ne pas se ménager, et le lendemain, elle se leva prête à la bataille, ne ressentant, de son indisposition do la veille, qu'une sorte de courbature.

« — Ils viendront, se dit-elle en s'habillant, ils arriveront le même jour, et, sans doute, à la même heure, Landry ne pourra pas résister à ma sommation. Quant au capitaine, je suis sûre de lui. Ils seront ici le 23 au plus tard... tout sera sauvé. »

Il n'était pas, en réalité, supposable que Victor Landry resterait sourd à l'appel de la comtesse, car elle lui avait écrit quatre de ces lignes qui mettent le feu au cerveau des amoureux.

« Monsieur Landry, si vous n'arrivez pas, Marinette est à jamais perdue pour vous... Soyez donc ici le 23 au plus tard, et celle qui vous aime vous bénira. Vous monterez au château sans passer par le village; surtout pas un mot au général. Je vous attends.

« Votre tante et amie,

« S. Chardin. »

Maintenant, si nous voulons savoir ce que contenait la lettre adressée au capitaine, il faudra revenir sur nos pas et nous transporter chez les Bernard.

Il est environ neuf heures du soir. C'est ce jour-là même que Jules a reçu la lettre de mademoiselle Parmentier. Pendant que madame Chardin dort d'un mauvais sommeil, pendant que la baronne de la Perche bourre de rebuffades ses fâcheux convives qui, bien repus, flairent une tasse de thé et s'obstinent à la vouloir prendre avant de vider le parquet, pendant que Marinette entasse, hélas! rêverie sur rêverie, attend son père et essuie les jérémiades de la brave Cazille désorientée, Jules Bernard et sa trop tendre mère sont en grave discussion dans ce même cabinet où, une fois déjà, nous avons introduit la comtesse Sydonie.

— Je te dis, cher enfant, que Lucrèce veut lire le billet que t'a écrit la Chardin. Tu aurais tort do la contrarier à ce sujet, car elle est folle de rage depuis la nuit dernière.

— Si elle se bornait à lire ce billet, je le lui remettrais sans difficulté, mais la comtesse vient de me rendre un signalé service. C'est elle qui aura fait mon bonheur, en décidant mademoiselle Parmentier à me recevoir. Aujourd'hui, j'ai la parole, j'ai le consentement écrit de Marinette, et les fureurs de Lucrèce ne m'inquiètent pas. Je dois craindre, au contraire, de mettre entre ses mains une pièce qui, faussement commentée, indisposerait contre moi la comtesse. Comprenez...

— Tiens! interrompit Aglaé, on frappe à la fenêtre.

Le cabinet de Jules Bernard était au rez-de-chaussée, et ses fenêtres donnaient sur la rue d'où une main venait de frapper deux coups discrets sur une vitre. Jules se hâta d'ouvrir. Une femme, enveloppée d'un manteau à capu-





chon, allongea la main, jeta précipitamment une lettre dans le cabinet et s'enfuit à grands pas, sans avoir proféré un seul mot. Aglaé ramassa la lettre et la remit à son fils. Comme elle ne savait pas lire, elle n'en regarda même pas la suscription; mais sa curiosité était assurément très-excitée.

— Encore du nouveau qui nous tombe des nues, dit-elle.

Jules garda le silence. Il examinait avec une sorte de crainte le cachet de cire rouge, aux armes du général, et l'adresse de la lettre.

— Qu'attends-tu donc? demanda madame Bernard impatientée.

« — Monsieur le marquis de Chalonze, rue Royale, 47, à Paris, » répondit Jules en lisant.

— Ah! ah! s'écria la méchante femme, les voilà pris! Gageons que c'est un poulet de la Chardin à son amoureux. Lis-moi cela, cher enfant, lis-moi cela. Quels libertins! ils osent s'écrire!

Jules rompit violemment la cire et tira d'une enveloppe coquette un petit papier parfumé dont la jeune comtesse se servait pour sa correspondance intime.

— Pouah! fit Aglaé, ça pue le vice à vous renverser.

Jules Bernard avait parcouru d'un œil rapide les quelques lignes écrites par madame Chardin au capitaine de Chalonze. Son regard s'était enflammé par degrés, ses mains tremblaient, un sourire nerveux contractait ses lèvres. Il se tourna vers sa mère, les joues pâles, et dit :

— Auriez-vous eu raison, vous, mon père, Cornélie et

III° s.

M. le maire : cette femme serait-elle la maîtresse du capitaine?

— Belle question! répondit Aglaé. C'est clair comme le jour. N'est-ce pas toi qui, le premier, nous as donné l'éveil, en surprenant les chuchotements de ces deux mauvais sujets?

— Oui, mais je suis le dernier à les croire coupables... même après avoir lu ce billet.

— Innocent, va! qu'est-ce que dit le billet?

— Ecoutez bien :

« Si vous êtes impatient, je suis au supplice. Le général croyait devoir rester encore un grand mois à Paris. Sa dernière lettre m'annonce que ce temps sera probablement abrégé. Il peut être ici dans moins de quinze jours. J'en frémis pour notre cher secret.

« Il faut que je vous voie, il le faut *absolument*. Sacrifiez-moi donc votre ministre; votre avenir est dans mes mains bien plus que dans les siennes. Je vous en supplie, partez à lettre vue. Au besoin, forcez les relais... J'ai tant de choses à vous dire! Arrivez de nuit et passez d'abord par la petite maison, car si, par malheur, le général vous avait précédé, comme il est *indispensable* que vous soyez prévenu avant de le voir, vous trouveriez là des instructions que j'aurais eu soin d'y déposer.

La clef sera sous la porte. Si elle n'y est pas, c'est que vous pourrez hardiment monter au château. »

— J'espère que c'est complet! s'écria madame Bernard avec un geste de dégoût.

— Vous croyez? répondit Jules avec l'accent du doute.

— Pardienne! elle a mis, je pense, les points sur les i.

— Vous pouvez avoir raison, et, cependant, je l'avoue, avant d'avoir lu cette lettre, j'aurais, sur ma tête, répondu de la vertu de cette femme.

— Ah çà! quel jeu joues-tu donc avec nous, avec ta mère? Tu n'as pas toujours parlé comme ça, bien au contraire.

— Je voulais vous exciter contre cette femme, parce que je me la croyais opposée; mais rien, en elle, n'a pu me faire supposer...

— Des bêtises! interrompit Aglaé en ricanant. Ce sont les plus beaux semblants qui trompent le mieux. J'ai toujours dit, moi, que madame Chardin était une hypocrite.

— Dans tous les cas, reprit Jules, je veux me précautionner.

Si notre chère cousine n'a fait que feindre de me tendre la main, si elle s'est liguée avec le capitaine contre moi, voilà une lettre qui m'en débarrassera, et pour longtemps. Si elle ne m'a pas trompé, si elle n'est, en vérité, qu'occupée de son capitaine, ma foi! qu'elle se tire d'affaire; il y a un dieu pour les amants, dit la chanson. Tenez, ma chère mère, courez porter à Lucrèce et le billet que m'a écrit la comtesse et la lettre que voilà. La petite cousine demande des preuves, j'espère que je lui en ai fourni. A elle d'arranger sa vengeance. Je pense que vous n'aurez pas besoin de lui souffler son rôle.

— N'aie pas peur... Ah çà, tu as donc un confident, au château?

— Peut-être bien, répondit Jules en souriant, mais nous causerons de cela plus tard.

VII

Selon leur convention, la comtesse et mademoiselle Parmentier ne se virent pas de trois grands jours.

Le docteur était revenu d'Agen, en déclarant que madame de Fermont, plus petite-maîtresse que malade, pouvait et devait même se passer de ses soins.

— Ça vous aura toujours fait du bien, à vous, cette promenade, lui avait dit Cazille d'un air narquois et comme si elle eût été dans la confidence entière des deux amies.

De fait, la brave Cazille attendait impatiemment que Marinette lui expliquât le mystère de sa correspondance avec Bernard, mais l'explication n'arrivait pas.

Quant à Jules, il triomphait et affectait de se montrer sous les fenêtres de mademoiselle Parmentier, recevant avec vanité les bons saluts que Cazille lui adressait, de ci de là, pour continuer d'obéir à son impénétrable maîtresse, quêtant un regard de la jeune fille, évitant le docteur qui l'évitait lui-même, tant la vue de cet être cupide lui était insupportable.

Madame Bernard se réjouissait de la bonne mine qu'avait son fils, et, quoiqu'elle ne fût pas instruite du secret de ses machinations, elle battait des mains d'avance à son succès, par la raison qu'elle croyait à son infaillibilité bien plus qu'à l'Evangile.

Saturnin Bernard faisait de la politique avancée, et, à cheval sur l'étude récente qu'il avait entreprise de la guerre d'Espagne, il enseignait partout que le général X..., le comte Chardin, avait trahi l'empire et la France, par jalousie de métier, à la bataille de Salamanque.

Les Rosier, mère et fille, ne se montraient plus; Lucrèce gardait la chambre, et Cornélie commençait à s'inquiéter de sa persistance à ne vouloir manger que du bout des lèvres, ainsi que de sa sombre mélancolie.

A la première visite que la comtesse fit à Marinette, elle lui dit :

— J'ai écrit à M. de Chalouze et à Landry; ils doivent être en route tous les deux pour nous revenir, et comme j'ai justement calculé le temps et la distance, ils seront ici le 21, dans trois jours. Tu seras sauvée.

— Comment, sauvée?

— Oui, chère amie, c'est toujours ma fameuse histoire de Barbe-Bleue. Le capitaine et Landry sont nos frères; je suis ta sœur Anne, et dans la poudre qui poudroie, je vois arriver bride abattue, c'est-à-dire en poste, ces braves cavaliers qui feront rendre gorge au vilain... Tu doutes? Moi j'ai pleine confiance. Les méchants sont toujours lâches, et tu sauras bientôt si j'ai eu raison de croire que Bernard, si audacieux devant une femme et un vieillard, ne tremblera pas aux pieds de deux hommes d'honneur déterminés.

— Une querelle! du sang, peut-être! Non, non... je ne veux exposer personne pour ma défense!...

— Cette affaire ne te regarde plus; je veux et je dois seule la conduire. Le difficile pour le capitaine et pour moi était de te faire parler, de pénétrer ton secret et de dévoiler les projets de ton ennemi. Grâce au ciel, la lumière s'est faite, et M. de Chalouze aurait pu se dispenser d'aller chercher la vérité si loin, Bernard s'humiliera, te dis-je, et il se dessaisira de ses armes. Alors, nous aviserons.

Mademoiselle Parmentier céda, quoique peu convaincue, à l'entraînement de la comtesse, et elle promit d'attendre, avec un courage et une confiance qui lui manquaient, le grand jour fixé pour sa délivrance.

La journée du 21 s'écoula sans qu'aucun des voyageurs attendus se fût montré. Du matin au soir, mademoiselle Parmentier vécut dans des transes continues. La comtesse partagea son inquiétude, quoiqu'elle eût écrit à Chalouze et à Landry de n'arriver que de nuit. Elle passa toute cette nuit l'oreille aux écoutes, le cœur en prières, et quand le jour vint, elle se prit à trembler; elle eut de vagues et noirs pressentiments. Elle se demanda, pour la première fois, si un accident quelconque n'allait pas renverser tout son plan. Son imagination se livra à toutes sortes de terreurs. Avait-elle bien mis les adresses? Le capitaine était-il à Paris, comme il l'avait annoncé? Landry était-il malade?

Le courrier apporta deux lettres, l'une du général, l'autre du capitaine. Le général s'annonçait sous huit ou dix

jours. Il avait vu Landry en parfaite santé. Le capitaine disait avoir tout terminé avec son ministre, et se disposait à partir. Ces deux lettres portaient même date. Elles avaient été écrites la veille du jour où l'appel de la comtesse devait être parvenu à destination, mais on les avait mises tardivement à la poste, car le timbre du bureau ne correspondait pas avec leur quantième. Ceci pouvait s'expliquer par la négligence d'un domestique ou tout autrement; mais c'était aussi une double preuve que le capitaine et Landry auraient pu et dû arriver dans la nuit.

On était au 22 novembre, et le lendemain 23, Jules Bernard se présenterait infailliblement pour réclamer la parole de sa victime. Une terrible journée se préparait donc. Le danger menaçait; il était effroyable.

Cazille vint de très-bonne heure, sous un prétexte quelconque, prendre langue au château. La comtesse lui dit de retourner près de Marinette, de ne pas la quitter; qu'il n'y avait pas de nouvelles de Paris; que, plus que jamais, il fallait espoir en Dieu et bon courage; que, dans quelques heures, elle irait voir sa maîtresse.

Quand la bonne Cazille rapporta cette réponse, pour elle indéchiffrable, mademoiselle Parmentier fondit en larmes. Alors, la pauvre nourrice se meurtrit les joues et la poitrine de désespoir, comme font les femmes arabes, dont elle avait à coup sûr du sang dans les veines, lorsqu'elles subissent une profonde affliction.

— Vous me tuerez, mademoiselle, s'écria-t-elle; vous me tuerez si vous ne prenez pas pitié de moi.

— Ah! ne songe pas à toi, nourrice, répondit Marinette; ton seul chagrin est de ne pouvoir me secourir, tandis que moi, je souffre tous les tourments empoisonnés de l'enfer... Tu parles de mourir... demain, à cette heure-ci, je serai morte... Ciel! mon Dieu! J'appelle à genoux cette délivrance!

— Et depuis quand ne puis-je pas vous secourir? ingrate! Aurais-je cru jamais que je regretterais le temps où là, dans mes bras, vous ne saviez point parler. Dans ce temps, vous n'aviez pas de larmes que je ne pusse tarir, pas de cris que je ne pusse apaiser... Un tigre s'approchant de votre berceau ne m'aurait pas fait peur, car j'avais le courage d'une lionne pour vous défendre, le cœur d'une mère pour vous chérir. Et je pensais: quand elle parlera, ce sera pour me remercier de mes soins, de ma tendresse, de mon lait que je lui ai prodigué! Vous voilà grande, vos lèvres sont savantes et ne veulent rien me dire... Ah! mademoiselle, je les aimais bien mieux quand elles ne pouvaient que me sourire.

— Non... tu ne sauras rien! s'écria la jeune fille après un violent effort... tu ne dois rien savoir.

— Merci! soupira la noble et pauvre femme avec un accent si plaintif qu'on l'eût dit produit par le déchirement tout entier de son âme.

Et, s'adossant contre la muraille, elle sanglota, se frappant le front à poings fermés.

— Écoute, lui dit Marinette en l'embrassant, je t'ai fait de la peine, pardonne-moi... la comtesse Chardin va venir me voir. Si elle ne m'apporte pas la paix, ou mieux, si elle ne m'apporte pas des armes..., je te confierai...

— Des armes! mais en voilà! interrompit Cazille avec une violente énergie en allongeant ses bras et ses doigts crispés; des armes! Mais je défierais le monde, l'univers, avec mes mains; rien qu'avec mes ongles!

— Tu as ma promesse, calme-toi... Sois raisonnable... je ne pleure plus.

La comtesse vint, comme elle l'avait annoncé, et repartit après une heure d'entretien qui, pour la nourrice, eut la durée de l'éternité.

— Eh bien! demanda-t-elle... Je vous retrouve aussi triste qu'auparavant. Votre visage est blanc comme un lis. Qu'y a-t-il de nouveau?

— Rien, hélas!

— C'est donc moi seule qui vais vous secourir. Vous avez promis... parlez.

— La comtesse est venue me dire qu'il me faut quitter la maison pour aller habiter près d'elle, au château, où elle me mettra provisoirement en sûreté.

— Et moi, donc? où me loge-elle, votre amie?

— Tu me suivras, avec mon père.

— A la bonne heure, mais après?... Où ça nous mène-t-il? C'est le danger en question que je cherche, moi; je veux savoir...

— Chère nourrice, je suis promise à ce misérable Bernard!

— Comment ça, promise?

— En mariage.

— La bonne farce! Et par qui?

— Par moi.

— Allons donc! ne riez pas.

— Par cette lettre que tu as portée, j'ai donné ma parole... c'est chose faite...

— Et c'est moi que vous avez employée à ce beau commerce?

— Pouvais-je m'adresser à d'autres? La parole que j'ai donnée, je ne veux pas la tenir... cent fois la mort plutôt que ce déshonneur. Nous avons pris nos précautions, la comtesse et moi; j'ai réclamé huit jours pour préparer le consentement de mon père, à qui je n'ai pas ouvert la bouche...

— Je le crois, interrompit Cazille; il en aurait été foudroyé, le cher homme.

— C'est demain qu'expire le délai.

— Eh bien! faut l'envoyer promener ce misérable.

— Et ce qu'il a volé à Perron, crois-tu qu'il ne l'emportera pas si je l'envoie promener?

— Faudrait savoir qu'est-ce que c'est qu'il a volé?

— Que t'importe! Demain, cet homme viendra demander ou, plutôt, réclamer ma main. Nous attendions, la comtesse et moi, deux sauveurs: M. Landry et le capitaine. Ils devaient arriver la nuit passée; ils n'ont point paru... je suis perdue... Il me semble que je vois, déjà, Bernard entrer

dans cette maison dont il faut que nous sortions à tout prix.

— Bah ! laissez-le venir, je me charge de le recevoir.

— A moins de l'assassiner, tu ne pourrais pas l'empêcher de parler, et d'un mot, d'un seul mot dit à mon père, il nous tue tous les deux.

— Alors, c'est la comtesse qui a raison, il faut que nous nous sauvions au château, votre père, vous et moi. Il le faut, quoique je ne voie pas trop comment madame Chardin vous y défendra mieux que moi ici.

— Tu te fais illusion : deux femmes sont impuissantes devant la perversité d'un homme. Bernard forcerait aisément notre porte, il verrait mon père. La comtesse assure qu'elle saura interdire l'accès du château ; elle compte sur le concierge Nicolas, qui, fort et brave, lui est absolument dévoué.

— Oui, c'est un digne serviteur celui-là... Allons, décampons, il n'y a pas de temps à perdre.

— Décampons ! c'est bientôt dit ! et mon père, le feras-tu consentir à ce déménagement ?... lui, quitter sa maison ! sous quel prétexte ?... Ciel ! secourez-nous !

— C'est vrai que nous voilà bien en peine, répondit Cazille... Sainte mère de Dieu, comment faire... comment nous tirer de là.

La nourrice se promenait avec agitation dans la chambre, s'arrêtant de temps à autre pour regarder la jeune fille qui pleurait en silence. Tout à coup elle bondit vers la cheminée, saisit un tison enflammé et le promena d'une main ferme à travers les rideaux de sa fenêtre.

— Que fais-tu ? s'écria Marinette.

— Je mets le feu, pardienne ! vous le voyez bien... Bon ! ça flambe... au lit maintenant... Ouvrez donc la fenêtre pour que le vent souffle... ouvrez la porte... ça y est... Ne criez pas encore... et allez donc ! Maintenant, du diable si on peut éteindre... Au feu ! au feu ! au feu ! Criez donc, vous aussi, et descendez quatre à quatre. Au feu ! au feu !

Cazille voyant que Marinette saisie de stupeur ne bougeait pas, la prit dans ses bras nerveux et l'emporta hors de la chambre déjà pleine de flammes et de fumée. M. Parmentier accourut, pâle et tremblant, pour recevoir sa fille. En un instant, tout le village fut sur pied. On fit la chaîne, mais l'eau était éloignée, le vent se montrait impitoyable, le feu gagnait avec rapidité ; on dut, après quelques tentatives de lutte, renoncer à sauver le bâtiment pour enlever les meubles les plus précieux.

A cette besogne souvent périlleuse, Cazille fit des prodiges de courage ; elle y brûla ses doigts, ses cheveux et ses jupes. Marinette, plongée dans une torpeur profonde, regardait l'incendie avec une sombre tranquillité. Le docteur faisait pitié. Après avoir épuisé ses forces au sauvetage de son cabinet, il était tombé anéanti, haletant, près de sa fille, qu'il tenait embrassée et sur laquelle il pleurait comme un enfant ! Les gens du village se montrèrent secourables et empressés, moins Saturnin, qui pérora beaucoup sur la nécessité, cruellement démontrée d'une fontaine publique, mais ne se donna qu'un mouvement nonchalant. Le curé Dubois y perdit sa soutane, mais donna une idée de l'intrépide valeur des anciens dragons d'Espagne. Quant à Jules Bernard, il était allé à Miradoux, dès le matin, chez son notaire, et on ne l'attendait qu'à la nuit.

Dès que les flammes furent aperçues du château, la comtesse fit atteler et arriva sur le lieu du sinistre. Elle avait pris Nicolas dans sa voiture, et ses gens la suivaient en courant. Nicolas se joignit aux plus vaillants, et ses robustes épaules portèrent, à travers les jets embrasés de la fournaise, des meubles que lui seul pouvait soulever. Lorsqu'il fallut céder à la violence de l'incendie, lorsqu'il fut devenu impossible d'affronter le danger sans se vouer à une mort certaine, le vieux soldat cria de sa voix retentissante :

— Enfants, laissez brûler ; il n'y a plus rien à faire ici qu'à regarder.

— Pardon, mon ami, lui dit la comtesse, il faut porter ces pauvres gens dans ma voiture. Et elle montra Marinette et son père.

Nicolas obéit sur-le-champ. M. Parmentier et sa fille furent transportés dans la calèche de madame Chardin. Le concierge monta sur le siége avec le cocher qui reprit, au pas, le chemin du château. Marinette et le docteur étaient muets, immobiles, comme paralysés l'un et l'autre.

Cazille suivait à pied la voiture. On eût dit ce convoi dont l'art nous a fait une peinture naïve, triste et vraie tout à la fois, en donnant un chien fidèle pour unique et dernier ami au défunt conduit au cimetière des pauvres !

— Tiens ! s'écria Nicolas en se retournant. Et la bonne qu'en avons-nous fait ?... Montez donc, ma chère femme, vous avez assez travaillé, nom d'une pipe !

La comtesse entendit ce mot, mit la tête à la portière, vit Cazille, l'appela et lui ouvrit sa voiture.

Cazille ne se fit pas prier. Elle s'assit, souillée de cendres et d'eau boueuse sur les riches coussins du carrosse, regarda Marinette avec une indicible expression de tendresse, et, comme par coquetterie maternelle, elle lissa les cheveux de la belle enfant sur son front sans chaleur. La jeune fille tendit une main à sa nourrice, et la nourrice porta cette main passionnément, mais en silence, à ses lèvres.

La baronne de la Perche n'était pas aussi mauvaise qu'elle le voulait paraître. Elle s'émut de l'infortune des Parmentier, les reçut avec compassion et trouva bien que sa fille les installât au château. Toutefois, lorsque le docteur se fut mis au lit où une forte fièvre devait le retenir pendant plusieurs jours, elle dit à la comtesse :

— Ma chère Sydonie, voilà bien des malheurs à la fois sur cette pauvre famille. Je ne serais pas étonnée que ce Parmentier eût offensé Dieu par quelque affreux péché...

— Ah ! ma mère ! pouvez-vous avoir de pareilles pensées... dans ce moment ! interrompit en tressaillant la comtesse. En tous cas, vous faites Dieu sans miséricorde.

— Ma chère fille, Dieu n'est souvent que juste quand nous le croyons sans pitié. Je dis qu'il pleut des désastres sur la tête de ce pauvre homme, et que... enfin, enfin ! Vous avez très-bien agi en lui donnant asile.

Marinette était revenue de ses terreurs. Après s'être exclusivement occupée de son père, qui, d'ailleurs l'avait rassurée, elle s'était rapprochée de la comtesse et n'avait pas cessé de songer, avec cette tendre amie, aux moyens de combattre Jules Bernard. Madame Chardin avait proposé divers stratagèmes tous médiocres, tous insuffisants. Pour le moment, il n'y avait qu'à se barricader, et en dernier ressort, il fallait faire jouer à l'intrépide Nicolas le rôle destiné au capitaine et à Landry. Mais la tête de Nicolas valait-elle son brave cœur? L'honnête soldat serait-il à la hauteur de sa mission? Pouvait-on l'opposer à l'astucieux Bernard? Et puis, enfin, comment l'instruire du formidable secret... n'était-ce pas s'aventurer avec toute chance contre soi?

La comtesse hésitait à conclure. Elle hésitait d'autant plus qu'elle avait le ferme espoir de voir arriver Chalouzo et Landry. La nuit descendit sur le coteau de Rouillac, et les deux pauvres femmes s'entretenaient encore de leurs terreurs, de leurs espérances. Elles se tenaient dans un boudoir qui s'ouvrait sur la cour d'honneur et les ormeaux de la grande allée.

— Tais-toi! écoute! s'écria la comtesse.

— Quoi? demanda Marinette.

— J'ai entendu un coup de fouet dans le vallon... pour sûr, j'ai entendu... encore un... Ils arrivent! ils arrivent!

Madame Chardin ouvrit une fenêtre avec précipitation; le vent s'y engouffra portant, avec une odeur de suie et de fumée qui venait du brasier de la maison incendiée, le bruit intermittent et cadencé de deux fouets de poste ainsi qu'un son de grelots.

Marinette se jeta dans les bras de sa nièce. Les deux amies s'agenouillèrent et dirent ensemble :

— Merci, Dieu puissant! merci, Vierge bénie!

VIII

Sortons de Rouillac pendant qu'on y arrive, et entrons à Paris quand d'autres voyageurs font claquer leurs fouets au pied de l'avenue du château de la comtesse Chardin.

Dans un hôtel voisin du ministère de la guerre, rue Saint-Dominique, le général Chardin causait d'affaires avec le représentant de la maison Bazin et Cᵉ, lorsque son valet de chambre lui apporta le courrier du matin.

— Y a-t-il des lettres de Rouillac?

— Oui, monsieur le comte, une, arrivée hier pendant votre absence; elle est lourde et affranchie.

— Mettez le tout sur ma table, répondit le général.

Et, se tournant vers la personne qui était avec lui la cheminée, il ajouta :

— Les grosses lettres affranchies ne sont pas très-urgentes...

— Pardon, monsieur le comte, interrompit le domestique; la lettre porte : *Très-pressée.*

— Voyons... Écriture inconnue... les solliciteurs sont, en effet, toujours très-pressés; il n'en est pas un qui ne veuille aller plus vite que les violons... Vous me disiez donc, mon cher monsieur Bazin, que mon neveu Landry fait merveille dans votre maison?

— C'est un modèle d'application, et s'il est vrai que la médecine ne lui ait pas trouvé grand zèle, je dois déclarer que je lui reconnais, moi, une rare intelligence des affaires industrielles. Votre neveu fera son chemin, mon général.

— Ah! je crois bien! il a un fameux chef de file pour aller de l'avant, je vous en réponds. Il est amoureux et il a du cœur comme un lion. Ainsi, vous l'avez mis à l'épreuve... tant mieux.

— Oui. Nous avons une affaire très-épineuse à traiter en Belgique, et c'est lui que nous avons choisi...

— Je sais cela, il est venu me voir hier et m'a tout raconté. Est-il parti?

— Cette nuit même.

— Sera-t-il bientôt revenu? J'aurais voulu l'embrasser avant de retourner en Gascogne, et j'espère prendre mon vol d'ici à quatre ou cinq jours.

— Oh! vous le verrez. Nous pensons que quarante-huit heures lui suffiront. Comptons le trajet... Assurément, vous le verrez. Son absence doit être si courte, qu'il nous a priés de retenir ses lettres.

— Alors, envoyez-le-moi dès qu'il arrivera.

— Je n'y manquerai pas, mon général. Comptez sur moi pour pousser votre neveu. On est trop heureux de rencontrer de pareils hommes. Mais je vous retarde quand vos heures sont si précieuses, permettez-moi de prendre congé.

— Je ne vous retiens pas, car j'ai rendez-vous avec le ministre... Adieu, mon cher Bazin.

Le général revint à sa cheminée, après avoir conduit le patron de Landry jusqu'à son antichambre, et comme il tenait toujours à la main la lettre arrivée de Rouillac, il la décacheta négligemment, en se disant :

— Ils sont un peu âpres à la curée, mes chers pays, et Chalouze rirait de l'avalanche de requêtes que je reçois ici des bords fleuris du Gers. Que me veut celle-ci?

Une lettre sous enveloppe s'échappa des feuilles qui la contenaient et tomba sur le tapis.

Le comte n'y prit pas garde, ou, du moins, ne la ramassa pas. Il courut à la signature du papier resté dans ses mains.

— Tiens! fit-il avec quelque surprise, Lucrèce Bosier! Je sais bien la place qu'elle veut, la pauvre fille. Elle plaide sans doute pour son cher Jules... Non, mille fois non, je ne fléchirai jamais; Jules est un misérable comme son père et comme sa mère, et...

La voix du général baissa tout à coup; ses oreilles se colorèrent d'un rouge vif qui vint enflammer ses joues. Il s'arrêta dans la lecture qu'il venait d'entreprendre, se frotta les yeux comme s'il eût voulu ranimer leur clarté; puis, cédant à la vive douleur d'une crispation nerveuse, il tomba dans un fauteuil, en s'écriant :

— Mais elle est folle, cette fille!... elle est insensée!

Alors, son regard s'arrêta sur la lettre qui était sur le

tapis. Il la ramassa avec précipitation, examina le cachet armorié, reconnut l'écriture de sa femme, et se dit :

— Eh bien! après... Est-ce qu'elle ne peut pas écrire à Chalouze? Est-ce la première fois qu'elle l'aurait fait?... Enfin, que lui écrit-elle?

Il ouvrit la lettre, la lut en s'y reprenant à trois fois, se redressa d'un bond furieux, et, s'apercevant dans la glace de la cheminée, il se fit peur tant il y avait de honte, de désespoir et d'atroce douleur sur ce visage, où la sereine loyauté régnait d'habitude.

— Tant de lâcheté! murmura-t-il. Ah! pauvre insensé qui avais bâti ton bonheur sur l'amour et l'amitié, tu n'as donc jamais vu tes cheveux blancs!... Est-ce que la jeunesse pardonne aux vieillards?... L'enfance n'est-elle point barbare toujours, et l'oiseau qui lui dispute son nid ne nous apprend-il pas que nous devons nous défier d'elle?... C'est un enfant, ce n'est pas une femme que j'ai épousée... Sa mère l'a peut-être contrainte... Allons, allons! impossible, Lucrèce ment, cette lettre ment... Chalouze!...

Le général s'arrêta; un flot d'écume borda ses lèvres devenues blanches de fureur. Il reprit la lettre de Lucrèce et la lut lentement, s'interrompant à divers passages pour en comparer le texte avec celui du billet écrit par la comtesse au capitaine.

Voici ce que contenait la lettre de Lucrèce :

« Monsieur le général, je vais certainement vous causer un bien grand chagrin, mais celui dont votre femme m'accable donne le droit d'user de représailles. D'ailleurs, je suis complètement aveuglée par ma juste colère. Je crie et je frappe à l'aventure, tant pis pour qui m'entend, tant pis pour qui tombe sous mes coups. Je veux me venger. Je ne suis pas lâche et je le prouve. Voyez si j'ai de votre sang dans mes veines, vous qui devez aimer la bravoure. Je ne me cache pas, je n'écris pas une lettre anonyme. Je vous dis que votre femme vous trompe, se joue de votre confiance, de votre calme, de votre bonheur et qu'ayant un amant dans votre propre château, elle cherche encore à me ravir le cœur de mon fiancé, de celui que j'aime, moi, de toutes les forces de mon âme.

« Je dis tout cela, monsieur le comte Chardin, et je le signe, et je le soutiendrais la tête sur l'échafaud. Oui, votre femme vous est infidèle. Je ne vous écrirai pas tout ce qu'elle a, vainement, tenté pour détourner de moi Jules Bernard et le gagner de coquetteries, non... j'ai promis de me taire à ce sujet, mais demandez au manchot Nicolas où il a porté hier, 14 novembre, certain billet que Jules vous remettra s'il est aussi franc que moi. Donnez-vous la peine de lire la belle lettre que madame la comtesse écrit à son galant le capitaine, votre ami... quelle abomination! Comme elle est pressée de le voir librement avant votre retour! Comme elle est habile à ruser, quand elle recommande à M. de Chalouze de passer par la petite maison avant de monter au château, de peur que vous n'y soyez arrivé le premier.

« Cette petite maison est nouvellement achetée par le capitaine... C'est là que les coupables comptent se rencontrer... apparemment que vous les gênez, quoiqu'on assure, dans le village, que vous vous obstinez à n'y rien voir, à être, comme on dit, un bon enfant, un bonhomme de vieux! Si vous alliez arriver à Rouillac avant le beau capitaine, quel malheur ce serait pour votre femme! Son cher secret serait compromis... Je crois bien! ici, tout le monde en parle... heureux les sourds! Ce n'est pas par méchanceté ce que je vous en dis, monsieur le comte, c'est pour me venger. J'écris le mot tout au long, parce que je ne sais ni mentir ni calomnier. Votre femme déshonore la famille, et votre ami de Chalouze déshonore l'amitié.

« Votre cousine et servante,

« Lucrèce Rosier. »

Le général demeura pendant quelque temps roulé sur lui-même et dans une prostration complète. Il se releva brusquement et sonna son valet de chambre avec tant de violence que le cordon de sonnette lui resta dans la main.

— La voiture de l'hôtel, dit-il, dépêchez-vous... Attendez; pendant que je ferai quelques courses dans la ville, vous préparerez mon nécessaire de voyage et... ma boîte de pistolets.

— Monsieur le comte va loin?

— Je n'en sais rien... Faites vite.

Cinq minutes après avoir donné ces ordres, le général se rendait en voiture de remise, de la rue Saint-Dominique à la rue Royale. On l'arrêta au n° 47, et il sauta lestement sur le trottoir.

— M. le marquis de Chalouze? demanda-t-il précipitamment.

— Parti, répondit avec la placidité professionnelle, le concierge qui ne daigna pas, pour cela, quitter des yeux son ouvrage, et continua de coudre.

— Sorti, voulez-vous dire? insista le général.

— J'ai dit parti, monsieur, riposta le concierge en levant le nez. Puis, apercevant la rosette qui décorait la boutonnière du comte, il prit un ton poli, mais important, pour ajouter : sorti et parti sont deux en bon français, monsieur.

— Parti pour où? Etes-vous bien sûr?

— J'en suis tellement sûr, que j'ai, moi-même, retenu la place de M. le marquis et porté son bagage.

— A quelle voiture et quand? demanda le général en jetant un double louis sur la table de la loge.

— Au bureau Laffitte et Caillard, ce matin.

— Quelle route?

— Bordeaux, départ de sept heures.

Le général tira sa montre.

— Onze heures, dit-il. C'est bien... merci...

Et courant à sa voiture, il cria au cocher :

— A la poste aux chevaux... brûle le pavé...

Après avoir commandé des chevaux, le comte alla aux

messageries, et il apprit qu'en effet un voyageur du nom de Chalouze avait pris une place de coupé pour Bordeaux et était parti le matin même à sept heures. Il revint à son hôtel, écrivit au ministre pour lui annoncer qu'une affaire urgente et grave l'obligeait à s'éloigner sans lui permettre de prendre congé, et il se jeta, avec son domestique, dans sa chaise de poste que quatre vigoureux percherons enlevèrent au grand trot.

Si l'on s'en souvient, la route de Bordeaux était l'une des mieux servies de l'ancien royaume de France. On y faisait, en diligence, près de quatre lieues à l'heure. M. de Chalouze avait plus de six heures d'avance, et il s'agissait de l'atteindre. Aussi, la chaise du général roulait-elle avec une terrible rapidité que lui imprimaient les dix francs de guides offerts aux postillons, et elle eût joint la diligence avant Bordeaux si, près d'Angoulême, il n'eût fallu arrêter pour réparer l'une des roues que ce train d'enfer avait considérablement endommagée.

Le général entrait dans Bordeaux par la porte de Paris, quand le capitaine en sortait par la porte de Toulouse. Il y eut ici grande perte de temps. Le général courut aux diligences du Midi. M. de Chalouze n'y avait pas paru; il alla à la poste aux chevaux, et y apprit que le capitaine était depuis plus d'une heure sur la route d'Agen dans un briska mené par deux chevaux. La poursuite recommença, mais naturellement ralentie par l'inspection qu'il fallut faire de tous les briskas rencontrés en route, par les questions qu'il fallut adresser à tous les postillons de retour, comme à toutes les postes.

Le général était effrayant à voir. Son visage était ravagé comme son cœur. Il avait, dans ce long et douloureux voyage, peuplé son imagination de tous les fantômes de la jalousie. Il avait relu vingt fois, cent fois, la lettre de Lucrèce et le billet de la comtesse. Ce qu'il allait faire, il ne le savait pas au juste; sa pensée fixe était d'atteindre le capitaine avant qu'il arrivât à Rouillac, pour en tirer vengeance loin de son pays. Mais comment devait-il l'aborder? Comment devait-il le provoquer? Comment se déroulerait le drame odieux de cette rencontre? Il ne se l'était pas encore demandé.

Entre les relais d'Aignillon et de Port-Sainte-Marie, le comte apprit que, s'il marchait grand train, il pourrait rattraper la voiture dont il donnait le signalement avant qu'elle arrivât au village de Fourtic. La chaise repartit au galop des vaillants petits chevaux gascons dont l'impétueuse ardeur est connue de quiconque a voyagé, en poste, de la Réole à Tarbes.

Au bout d'une demi-heure, le général aperçut, courant à cent mètres devant lui, un briska qui devait être celui du capitaine. Il ordonna à ses postillons de ralentir, mais de marcher cependant de manière à toucher au relai de Fourtic avant que le voyageur qui le précédait en fût parti. Fourtic était à deux kilomètres de là, tout au plus, et le soleil déclinait vers le pays des Landes, baignant de sa molle lumière la vallée où la Garonne et la route royale dessinent côte à côte de pittoresques rubans.

Comme le postillon du briska se mettait en selle après avoir relayé, la chaise le rasa, si vite et de si près, que ses chevaux se jetèrent de côté et qu'il faillit être désarçonné.

Les deux voyageurs mirent, en même temps, la tête à la portière. L'un se renfogna dans le fond de sa voiture, par un mouvement instinctif et nerveux : il avait reconnu le comte; l'autre éprouva une contraction de toutes les fibres du cœur, et ses yeux s'enflammèrent : il avait reconnu le capitaine.

— Le misérable se cache et m'a cependant bien vu, pensa-t-il.

Dans ce même instant, les quatre chevaux de la chaise s'arrêtèrent avec fracas, coupant la route par le travers.

— Comment veux-tu que je passe? cria, non sans jurer, le postillon du briska : range donc mieux tes chevaux, toi, là-bas.

Le général sauta sur la route, il marcha droit au capitaine.

IX

Si pendant cent-soixante-dix lieues et près de soixante heures d'une course effrénée, le comte n'avait pas songé à la façon dont il aborderait l'ennemi, s'il n'avait préparé aucun plan, il lui suffit d'une minute, d'une seconde pour tout combiner dès qu'il se vit en présence du capitaine. Il l'avait vu; il était donc bien là, sous sa main, et ne pouvait ni lui échapper ni l'éviter. Une brutale violence devenait inutile, et la vengeance eût été incomplète, si l'homme outragé dans son honneur, dans sa trop confiante amitié, n'eût pas savouré une sorte de volupté à confondre le lâche ravisseur, et à le voir se traîner dans les dégradations diverses de la honte et du mensonge.

Le général se fit donc comédien pour mieux accabler la trahison. Il fit, dans cette dramatique circonstance, ce qu'il avait si souvent pratiqué à la guerre, lorsque l'inspiration lui venait au plus fort du combat. Il manœuvra avec l'aplomb, le sang-froid, la présence d'esprit qui dégagent l'homme vraiment fort des préoccupations secondaires.

De son côté, M. de Chalouze avait pris rapidement son parti. Il mit la tête à la portière et s'écria :

— Eh! mon Dieu, je ne me suis pas trompé... Vous ici, mon général? l'heureuse rencontre!

Et il descendit lestement de voiture.

— J'avoue que je ne l'espérais pas, répondit le général faisant un violent effort sur lui-même pour accepter la main que lui tendait son aide de camp, d'où diantre venez-vous?

— De Bordeaux.

— Et où allez-vous?

— A Rouillac.

— Nous allons donc faire route ensemble. Montez-vous dans ma chaise?

— Très-volontiers.

Chalonze ordonna à son postillon de suivre, et la voiture du comte repartit.

— Vos dernières lettres, commença le capitaine, me donnaient à craindre que vous fussiez retenu à Paris longtemps encore. Vous en avez donc fini avec le ministre?

— A peu près... Quant à votre affaire elle est terminée.

— Quelle affaire?

— Vous êtes chef d'escadron; le roi a signé hier votre nomination.

— C'est à vous que je dois cette faveur, mon bon général.

— Un peu à moi, beaucoup à vos anciens services. Ne me remerciez pas.

— Je n'ai cependant que l'ambition de tout vous devoir.

— La juste ambition est louable, il ne faut pas s'en défendre, et je trouve très-bien que vous vous occupiez de votre avenir. Etes-vous depuis longtemps absent de Rouillac?

— Depuis une quinzaine de jours.

— Et vous ne m'avez pas prévenu de ce voyage? Mon cher Hector, c'est mal! Je vous avais confié ma femme.

— J'ai pensé que la comtesse vous en aurait donné avis. . Elle a dû vous en écrire.

— En effet, répondit le général levant les yeux comme pour chercher un souvenir, mais pour calmer une soudaine irritation. Elle m'a écrit que vous étiez allé à Bordeaux, mais je ne supposais pas que vous feriez une absence de quinze jours. Avez-vous donc des intérêts dans cette ville?

— Oui... d'occasion... une vieille affaire remise sur le tapis... un héritage à revendiquer.

— Eh! Crésus que vous êtes, qu'allez-vous faire de tant de fortune?

— Comme vous, mon général, le plus de bien possible...

— Sans tenir compte des jaloux et des méchants? Sans vous rappeler cette fameuse histoire du consul Aurélius que vous me racontiez si agréablement sur cette même route, il y a de cela deux mois.

— Hélas! je crois toujours aux jaloux et je déteste plus que jamais les méchants, les ingrats; mais vous m'avez appris à faire le bien quand même.

— Oh! moi, reprit le comte avec un accent de colère concentrée qui échappa au capitaine, je pardonne aux jaloux, car ils souffrent; je méprise les méchants, mais je hais les ingrats, et, au besoin, je les écrase. Avez-vous des nouvelles des Bernard et de la petite Parmentier?

La conversation roula sur des sujets en apparence insignifiants, le général essayant de sonder, à couvert, le cœur du capitaine, et prenant ombrage, comme il arrive d'habitude, des moindres traits, des moindres gestes de Chalonze, qui d'ailleurs, embarrassé dans les mensonges de sa fausse situation, ne répondait pas toujours avec la netteté désirable.

Vers six heures, les voyageurs arrivèrent à la rampe du château. La nuit était déjà noire, sans lune et sans étoiles; un vent froid gémissait à travers les arbres du parc.

— Regardez donc, mon général, s'écria Chalouze, le feu est au village.

— Oui, répondit le comte avec un flegme étrange, c'est une maison qui brûle.

— Allons porter secours .

— Bah! interrompit le général avec une sécheresse qu'il avait constamment flétrie chez d'autres, une maison de plus ou de moins... laissez brûler.

— Eh bien, reprit le capitaine avec gaieté malgré son étonnement, c'est ainsi que vous traitez vos pays: leurs maisons flambent et vous dites : *laissez brûler!*

— Le consul Aurélius, repartit le comte, n'avait-il pas une maison, lui aussi, et ses concitoyens n'y mirent-ils pas le feu?

Chalouze se tourna vivement vers le général; mais l'épaisseur des ténèbres ne lui permit pas de saisir la terrible expression de dégoût dont le visage du vieux soldat était empreint, et il allait faire une nouvelle question lorsque le comte cria halte aux postillons.

La voiture s'arrêta devant la grille.

— Eh! sac à papier! mon général, c'est vous! dit le concierge Nicolas. Madame la comtesse va être bien surprise, elle ne vous attendait pas de quinze jours... Tout le monde va bien, mon général.

— Merci.

— Le feu est au village, n'est-ce pas, Nicolas? demanda de Chalouze.

— Tiens! vous aussi, mon capitaine... Mon Dieu, oui, c'est la maison Parmentier qui brûle... le docteur et sa fille se sont réfugiés au château... Pauvres gens, il ne leur manquait plus que ça...

— Mais... recommença de Chalouze.

— Pardon, interrompit le comte, j'ai des affaires plus pressées que celle-ci à régler. Nicolas, suis-moi, et va m'attendre dans mon cabinet.

— De suite, mon général, de suite.

— Marchez, postillons.

Au roulement de la chaise, les domestiques accoururent, et il se fit à l'intérieur du château un grand remue ménage. La comtesse se précipita vers le perron et bientôt dans les bras de son mari. Je vous ramène Chalouze, dit très-naturellement le comte.

Alors, seulement alors, la comtesse, exclusivement occupée de son cher voyageur, s'aperçut de la présence du capitaine qui la saluait respectueusement. Elle avait une main appuyée au bras de son mari, et la brusque apparition du capitaine lui causa une telle émotion, une telle frayeur, que le général en fut instruit par la rude secousse que son bras éprouva.

— Votre mère est en bonne santé, ma chère enfant? demanda le comte.

— Oui, mon ami, répondit la comtesse avec une légère distraction; et elle continua de regarder le capitaine.

— Ces pauvres Parmentier ont donc été frappés d'un nouveau malheur?



— Ah! c'est affreux... Vous allez les voir... le malheureux vieillard fait pitié. Quel contre-temps! ajouta la comtesse qui s'était détachée et rapprochée de Chalouze... il faut que je vous parle sans retard.

— Oui... silence, répondit le capitaine.

Le général avait l'oreille tendue, et si bas qu'eussent parlé sa femme et Chalouze, il entendit parfaitement les paroles échangées. Nous avons tous, dans certains moments critiques, la vue et l'ouïe des sauvages au désert, des mourants avant l'agonie; il semble, alors, qu'un sixième sens, émané des terreurs ou des douleurs de l'âme nous fait voir, entendre, toucher ou comprendre ce que notre imparfaite nature ne sait pas percevoir dans le calme habituel de la vie.

— Montons, dit le général; et, reprenant le bras de sa femme, il tint le capitaine à distance sans y mettre aucune affectation.

— Ma mère est au salon, dit la comtesse, elle sera très-heureuse de vous voir.

— Moi de même, assurément; veuillez, ma chère Sydonie, m'annoncer à la baronne. J'ai quelques ordres à donner... Venez, Chalouze.

— Je vous suis, mon général.

— Entrons chez vous, mon cher Hector, il faut que je vous dise un mot.

— Diable! nous avons cependant causé depuis Fourtic...

— Oui, mais nous sommes à Rouillac; autre pays, autre langage.

Le capitaine ouvrit la porte de son appartement, et il y mit du temps, car le ton que le comte avait pris depuis son arrivée, lui causait un grand trouble.

— On dirait que votre main tremble, mon brave, dit ironiquement le comte, vous n'avez cependant pas fait de mauvais coups!

— Non, que je sache. Enfin, voilà... donnez-vous la peine de passer, mon général, et de vous asseoir.

Le capitaine alluma deux bougies qui étaient sur la cheminée, et, lorsqu'il se retourna, il vit le comte droit et immobile, la lèvre contractée, le visage sombre.

— En vérité, dit-il, je me demande avec inquiétude, mon général, ce qui peut se passer en vous?

— Je m'expliquerai en temps utile, capitaine. Pour le moment, bornez-vous à recevoir mes ordres, et surtout à y obéir. Vous êtes mon aide de camp. Votre nomination très-prochaine de chef d'escadron vous maintiendra dans cette position, et comme je suis en service, quoique éloigné de Paris, je vous prie de ne pas vous croire affranchi vis-à-vis de moi des devoirs de la discipline, ici pas plus qu'à l'armée.

— Je n'ai nulle envie de méconnaître ces devoirs.

— Je vous ordonne donc, monsieur, de garder les arrêts dans cet appartement jusqu'à ce que je vienne les lever moi-même.

— Les arrêts... à moi! Quelle faute ai-je commise?

Le général se prit à sourire avec dédain.

Il fit un pas menaçant sur Chalouze, qui l'attendit avec calme; puis, s'arrêtant, il répondit en levant les épaules :

— C'est vrai, je dois libeller votre punition; je vous inflige donc les arrêts, pour vous être absenté, sans mon autorisation, du poste où je vous avais laissé. J'ajoute, monsieur, qu'afin de sauver votre amour-propre et le mien, vous serez censé garder la chambre pour cause de fatigue ou de maladie. Je vous défends de recevoir ici qui que ce soit; vous trouverez bon, d'ailleurs, que j'emporte votre clef. Votre captivité ne sera pas de longue durée; je viendrai moi-même vous délivrer bientôt.

Disant cela, le comte tourna sur les talons, ferma la porte, retira la clef et descendit dans son cabinet où Nicolas attendait, fort impatient de savoir ce que lui voulait son bon général.

— A nous deux, commença le comte : il paraît que si tu es manchot, tu n'es pas boiteux, et que même tu te sers joliment de tes deux jambes.

— A votre service, mon général, aujourd'hui comme toujours.

— J'y compte bien. Qui aimes-tu le mieux : ma bonne petite femme ou moi?

— Dame! mon père me faisait cette question quand j'étais mioche : « Qui aimes-tu le plus fort, ton papa ou ta maman? » Eh ben! sauf le respect que l'on doit à l'auteur de ses jours, c'était une bêtise qu'il me disait là, l' père Nicolas.

— Alors, je t'ai dit une bêtise, moi aussi?...

— Oh! non... non, mais, mon général... quelque chose d'approchant. Si vous ne viviez pas, madame la comtesse et vous... dame! je n'aurais plus ni père ni mère... je serais tout de bon orphelin, et pour la seconde fois, ce qui est de trop.

— Normand, va!...

— Hé dà!... vous êtes bien un peu Gascon, vous aussi, mon général!

— Allons, c'est bien! si la comtesse te donnait un ordre et que moi je t'en donnasse un autre, lequel...

— Quant à ça, minute! interrompit le manchot; c'est à vous que j'obéirais, et sans crier gare : d'abord, vous êtes mon général, et puis vous êtes le maître du bateau, comme on dit chez nous.

— Et si la comtesse te priait de me désobéir?

— Elle me ferait les yeux doux qu'elle fait aux pauvres, la chère bonne dame, que... bonsoir... fixe sur la consigne... ni vu ni connu.

— Très-bien! On s'est servi de toi pour des commissions pendant mon absence?

A cette question, le concierge fit un haut le corps, et, pour employer un terme de manége fort expressif, il se rassembla.

— Des commissions! répondit-il. Oui... et non...

— Ne cherche pas à m'entortiller... Le 14 de ce mois, tu as porté un billet... de la part de la comtesse...

— Le 14! c'était peut-être ben samedi... ou vendredi... non, c'était mercredi... Ah! pour sûr...

— Le jour n'y fait rien. La comtesse t'a-t-elle, oui ou non, donné un billet à porter?

— Une supposition, mon général, que ça serait vrai. Si madame m'avait ordonné de ne pas vous conter la chose, je ne vous en soufflerais mot.

— Tu viens de me dire que tu m'obéirais de préférence...

— Oui, oui, interrompit Nicolas; mais en supposant que vous prendrez l'avance.

— Tête carrée! ne vois-tu pas que je sais tout? Tu as porté un billet à Jules Bernard, et ma femme craint que cela me fâche. Elle a voulu, je présume, me ménager une surprise relativement à l'affaire de Perron... mais j'en sais plus long qu'elle, et, à mon tour, j'ai un bel étonnement à lui causer. Elle ne sait pas ce que je rapporte de Paris... elle s'en doute un peu, mais si peu, que j'aurai tout arrangé avant qu'elle ait rien deviné. Le capitaine a pénétré mon secret, ce qui me contrarie fort, car il est bavard en diable, et la comtesse le fait parler à tort et à travers... elle est si fine...

— Ah! oui! qu'elle est fine! soupira le manchot.

Le général s'arrêta un instant. L'observation de Nicolas lui alla droit au cœur. Abusé comme il l'était, il crut saisir un nouvel indice du crime dont il brûlait de tirer vengeance. Il reprit néanmoins avec calme :

— Tu vas donc te mettre avec moi contre ma chère petite femme et mon bon aide de camp. Me jures-tu d'obéir avec l'obstination d'un sourd à la consigne que je vais te donner?

— J'en fais serment sur ma croix d'honneur, mon général.

— Alors, je suis sûr de toi. Va t'établir sur-le-champ dans l'antichambre du capitaine. Tu seras là comme de planton. Ne laisse approcher personne. Si la comtesse elle-même voulait passer ou parler au capitaine à travers la porte dont la clé est dans ma poche, tu t'y opposerais résolûment. Tu penses bien que tout cela n'est qu'un jeu, une plaisanterie...

— Pardienne! je sais bien que mon général veut rire.

— Oui, je veux rire... c'est demain l'anniversaire de la naissance de ma femme, et je lui prépare une surprise... ainsi, je peux compter sur ta fermeté?

— Comme sur la vôtre.

— Me voilà tranquille et..... bien content. Va prendre ton poste.

Le général entra dans le salon, fit quelques compliments à sa belle-mère et la quitta pour se rendre, avec la comtesse, dans la chambre où Marinette soignait son père malade. Le docteur sommeillait; sa fille vint, en marchant sur la pointe des pieds, saluer et remercier le châtelain de son hospitalité. Le général lui donna de bonnes consolations, l'exhorta au courage et en prit congé.

— Restez avec mademoiselle, ma chère amie, dit-il à la

comtesse, j'ai besoin de m'absenter pendant un moment. Je vous prendrai à mon retour.

— On a sonné le premier coup pour le dîner...

— Nous avons mangé très-tard à Agen... dînez sans nous.

— Je vais pouvoir parler à M. de Chalonze, dit la comtesse à Marinette; mais cette facilité que me procure l'éloignement de mon mari m'étonne, quoiqu'elle me serve. Ne lui as-tu pas trouvé un air étrange, rêveur, distrait et sombre par moments ?

— Non, aujourd'hui comme toujours, je ne vois que bonté sur ses traits.

— Enfin ! tiens, chère amie, embrasse-moi, et que Dieu nous protége d'ici à demain, demain surtout...

Madame Chardin envoya prier le marquis de Chalouze de vouloir bien descendre au salon où elle avait à lui parler.

Peu d'instants après, la femme de chambre chargée de cette mission revint.

— Madame, le concierge n'a pas voulu me laisser passer.

— Le concierge ! vous êtes folle ! je vous ai dit d'aller chez M. le marquis !

— Oui, madame ; mais le concierge est assis dans le corridor, là-haut, et il m'a dit que M. le capitaine dormait, qu'il était très-fatigué, qu'il avait défendu sa porte.

— C'est bien... je vous remercie. Que signifie ceci ? se demanda la comtesse.

Et elle se dirigea, toute tremblante, vers le corridor où Nicolas montait une faction rigoureuse.

— Que faites-vous donc là, monsieur le chevalier ? dit-elle d'une voix qui, profondément émue, s'efforçait de paraître enjouée.

— Moi, madame la comtesse... vous le voyez... je me promène.

— Ah ! Et la grille, qui la garde ?

— Elle est fermée. D'ailleurs, soyez sans crainte, ce n'est pas par la grille que passeraient les voleurs...

— Mais qui vous a dit de rester là... à cette heure ?

— Eh ben... dame !... personne, ou du moins le capitaine... Il dort... il est fatigué... La jeunesse, voyez-vous, ça n'a plus tant de force qu'autrefois.

— Il dormira plus tard. Veuillez le réveiller et lui dire que j'ai à lui parler sur-le-champ.

— Impossible.

— Comment ! impossible ?... Je vous l'ordonne... je le veux... Nicolas, je vous en prie.

— Tenez, madame, allez-vous-en ; car, sur mon honneur, si vous continuez de me parler de c'te façon, avec des prières, comme je ne dois pas vous obéir et que je ne dois pas vous céder, je vais me casser la tête contre la muraille.

Ah ! mon Dieu ! vous m'épouvantez .. Vous ne me diriez pas ces choses-là si le général...

— Eh ben, oui, c'est le général qui veut vous faire une surprise... pour votre bonheur, quoi ! Il veut rire, ce cher homme... laissez-le se divertir. Vous avez un secret que vous lui cachez ; il le connaît, votre secret, il en sait même plus long que vous, à ce qu'il dit, et ce qu'il sait, ce qu'il veut faire, vous vous en doutez un brin, mais pas plus. Aussi ne veut-il, à aucun prix, que vous vous entendiez avec le capitaine, qui aime trop à causer, et que vous feriez parler jusqu'à demain... Allons ! allons ! partez, que je vous dis... j'ai vendu la mèche, n'êtes-vous pas contente ?... Je ne sais avec vous qu'une vraie poule mouillée.

— Merci, mon ami, répondit en souriant la comtesse : merci.

Et elle se retira à peu près rassurée, heureuse même, car les indiscrétions de Nicolas lui semblèrent de bon augure.

N'annonçaient-elles pas, en effet, que le général, loin d'être à redouter, deviendrait peut-être un appui ?

X

Le général était, en toute hâte, descendu au village. Il alla droit chez les Rosier.

Cornélie l'accueillit avec un cri d'étonnement, et il comprit, à ses premières questions, que sa fille n'avait pas agi de concert avec elle en écrivant sa terrible dénonciation.

— Oui, cousine, me voilà de retour, dit-il ; ce n'est pas à vous que je fais visite ce soir... Où est Lucrèce ?

— Hélas ! dans sa chambre qu'elle ne quitte plus, la pauvre petite ! Ah ! mon cousin, nous avons eu bien de la peine depuis votre départ... Le plus malheureux est que notre chagrin vient de la famille.

— Oui, je sais que Jules n'est pas, pour sa fiancée, ce qu'il devrait être. La conduite de ce jeune homme, envers les Parmentier, aurait dû éclairer Lucrèce sur ses sentiments. Rien n'est bon chez l'homme lorsque le cœur est mauvais...

— C'est vrai, Jules a été un peu rapace et ambitieux, mais aussi on le pousse, on le pervertit, et... après tout, ce n'est pas à moi de vous conter ce qui se passe.

— Que se passe-t-il donc ?

— Dame ! ça n'est pas commode à dire. Ecoutez plutôt les cancans du village... Il n'y a pas de fumée sans feu, mon cousin. Tenez, demandez à M. de Chalouze, votre aide de camp, pourquoi il a acheté la petite maison près des Bernard. Il y a installé un atelier de dessin, de peinture... est-ce que je sais, moi !... la drôle de peinture qu'il compte faire là...

— Vous devez vous tromper, le capitaine ne sait ni dessiner ni peindre.

— Raison de plus... Pourquoi donc, alors, l'a-t-on vu un carton sous le bras, à la métairie de Perron, en tête-à-tête avec votre femme ?

— Allons, interrompit le comte en souriant avec douleur, vous devenez mauvaise langue, ma chère cousine. Votre fille sera plus généreuse que vous. Je désire lui parler ; prévenez-la.

Cornélie conduisit le comte dans la chambre de Lucrèce et se retira sur un geste que lui fit sa fille.

— Tu m'as écrit? demanda le général d'une voix presque étouffée.

— Oui, monsieur le comte.

— Et tu reconnais la lettre que voici?

— Parfaitement. J'y ai joint un billet de votre femme à son amant.

— Malheureuse!... pas tant de franchise! soupira le comte : il y a des mots qu'on ne doit pas prononcer... Ces mots-là donnent le vertige, et j'ai besoin d'un grand calme...

— Je suis fâchée du chagrin que je vous cause, mais je me défends. Je ne suis pas un méchant cœur, croyez-le. Je vous aime, je vous respecte; pourquoi cette étrangère est-elle venue briser mon avenir?... Elle avait assez de sa honte; qu'avait-elle besoin d'y ajouter mon désespoir?

— Comment t'es-tu procuré cette lettre adressée au capitaine?

— Je ne vous le dirai pas. Que vous le sachiez ou non, qu'importe. Il vous suffit de la preuve du crime.

— Je pourrais douter, si tu ne t'expliques pas mieux... L'écriture est peut-être contrefaite.

— Doutez donc. On aura tout à fait raison, dans le village, de croire à votre aveuglement et d'en rire.

— Jules a-t-il rompu avec toi?

— C'est moi qui ai rompu, répondit vivement Lucrèce.

Puis elle ajouta avec une fierté sauvage qui fit tressaillir le comte de la tête aux pieds :

— Je n'aime pas les restes...

— Tu as donc la certitude que ton fiancé recherche les bonnes grâces de...

— Je suis certaine que votre femme a un caprice pour Jules, et qu'elle lui fait des avances. Il a la faiblesse d'en tirer vanité... il ne m'aime plus.

— Mais comment madame Chardin pourrait-elle songer à Bernard, s'il est vrai que le capitaine soit... ce que tu supposes?

— Je n'entends rien aux coquetteries du grand monde ni aux trahisons des femmes mariées. J'ai entendu dire à ma cousine Bernard, à ma mère et à d'autres, que le vice ne calcule pas; qu'une fois lancées dans le mauvais chemin, certaines créatures ne s'arrêtent point, et qu'à peine en possession, elles cherchent à se pourvoir.

— C'est bien révoltant ce qu'on vous a dit là, s'écria le comte les poings crispés.

— Voulez-vous me donner votre parole, que vous ne ferez pas usage d'une lettre que je peux vous montrer? répondit Lucrèce.

— Je la donne... montre vite.

— C'est que je tiens à vous prouver que je n'avance rien dont je ne sois sûre. Lisez donc ce billet porté à Jules par le manchot dans la journée du 14... Oh! elle est gravée avec du feu dans mon cœur, cette misérable date.

Lucrèce tendit au général la lettre que la comtesse avait écrite à Bernard pour l'attirer chez Marinette.

« Sécurité complète... je compte sur votre parole, sur votre loyauté, » lut le général en appuyant sur chacun de ces mots qui terminaient le message. Le papier lui échappa des mains; il demeura sombre, anéanti.

— Elle n'a pas signé, reprit Lucrèce en ramassant le billet; mais c'est une preuve de plus, car vous reconnaissez bien l'écriture. Vous le voyez, monsieur le comte, c'était pour vous grand temps d'arriver, pour vous et pour la famille; car si votre femme court après les gens, il est bon d'empêcher que l'un des nôtres tombe avec elle dans la boue.

— Mais, encore une fois, comment t'es-tu procuré tout cela?

— Me croyez-vous de marbre? J'ai vu avec les yeux de l'âme tout d'abord, et j'ai voulu, moi aussi, avoir des preuves. Que je les aie ramassées ou volées, qu'est-ce que cela vous fait?... Les voilà!... Imitez-moi; vous n'êtes donc pas jaloux que vous ne savez pas chercher?...

Le général se leva d'un bond; son noble visage se couvrit d'une teinte bilieuse et ses yeux s'injectèrent.

— Non, je ne suis pas jaloux! murmura-t-il avec une sorte d'effroi à la pensée des vengeances qui se heurtaient dans son cerveau; non, je ne sais pas chercher.

— Alors, demandez à Jules comment ces deux lettres sont passées par ses mains avant d'arriver dans les miennes. S'il est franc, il s'expliquera; s'il a des remords, il se repentira.

— C'est bien, répondit le comte, tu seras satisfaite. As-tu montré ces lettres?

— A personne. J'ai de l'orgueil pour les miens. Je devais recourir à vous, mais je n'ai jamais prétendu salir votre nom que je vénère.

— Adieu donc, reprit le général avec ce même sourire dont l'amertume avait déjà débordé de ses lèvres. Adieu... garde ce secret, tu en seras récompensée.

Le comte Chardin courut chez les Bernard, où son apparition causa un grand émoi. Saturnin songea aux poignets d'hercule de son redoutable cousin, et, comme il n'avait pas cessé de commenter la bataille de Salamanque depuis quinze jours environ, il trembla de se trouver en présence de ce général X..., qu'il avait si malmené. Quant à Aglaé, elle ne trembla pas moins, mais pour son fils, qui, heureusement, n'était pas de retour de son excursion.

— J'avais juré que je ne remettrais plus les pieds chez vous, commença le comte d'une voix rude. Où est votre fils?

— A Miradoux, chez son notaire.

— J'ai grand besoin de lui parler.

— Il ne rentrera probablement que demain, se hâta de répondre Aglaé; car, ajouta-t-elle, la soirée est déjà bien avancée.

— Je le verrai donc demain... Eh bien! quoi de nouveau dans le pays?

— Peuh! fit Saturnin enhardi dès que sa personne se trouvait hors de cause, pas grand'chose, cousin... si ce n'est

votre visite à laquelle nous ne nous attendions pas, d'après le congé que vous nous aviez donné.

— Oui, oui... j'étais un peu en colère, un peu monté; mais ce sont là querelles d'intérieur... ça n'a qu'un temps...

— A la bonne heure, parlez comme ça, cousin, interrompit Saturnin; nous vous chérissons et de tout cœur.

— Votre femme nous a bien assuré qu'elle arrangerait notre brouille, mais nous n'osions pas y compter, ajouta madame Bernard.

— Vous avez donc été au château, depuis mon départ?

— Nous n'aurions pas osé monter là-haut, dit Saturnin, s'enhardissant à mesure que le général s'adoucissait; mais madame Chardin est venue nous voir.

— Ici?

— Eh! donc! fit Aglaé: elle avait ce jour-là une toilette ébouriffante.

— Ah! elle ne m'a pas écrit cela. Je vois qu'elle voulait nous raccommoder et m'en faire la surprise.

— Peut-être bien! dirent à la fois les Bernard en se regardant en dessous, signe que le comte saisit d'autant mieux qu'il avait été fait pour fixer son attention.

— Mon aide de camp a donc acheté une petite maison près de chez vous?

— Oui, répondit Bernard. C'est un grand amateur de crayons et de pinceaux. La vue est charmante, et il va nous faire des tableaux. La cousine est forte aussi sur le dessin, à ce qu'il paraît, car elle est venue plusieurs fois dans l'atelier de M. le capitaine... oh! pendant son absence, et ça en tout bien, tout honneur.

— Naturellement, dit le comte.

Ici, nouveau regard sournois échangé entre les deux époux.

— Naturellement, naturellement, riposta Aglaé: à votre place, cousin, je prierais ma femme de laisser là ses crayons et de s'occuper un peu plus de son ménage.

— Pourquoi donc?

— Pourquoi? Tiens! vous êtes bon! parce qu'il ne faut pas faire jaser son prochain.

— Est-ce que le prochain s'occupe de nous?

Saturnin et sa digne moitié gardèrent le silence.

— Vous feriez bien de me le dire, recommença le général.

— Avec ça que vous êtes commode, marmotta Saturnin. Vous souvenez-vous de ce jour où, dans votre cabinet, j'ai voulu vous donner, à mots couverts, un avertissement? vous avez failli me casser un bras.

— Parbleu! vous aviez l'air de penser que je devais me méfier de l'accord de la comtesse et du capitaine.

— Eh bien?

— Eh bien?

— Motus! dit Bernard: je ne causeral plus, et cependant...

— Je vous promets de ne pas me fâcher, parlez... c'est me rendre service. Je ne veux pas être le plastron des badauds de Rouillac...

— On n'est déjà pas si badaud que vous croyez, à Rouillac, dit Aglaé; on y a des yeux et des oreilles. Si vous voulez que je sois franche, je vous apprendrai que vous avez eu tort d'aller vous marier en Amérique avec une aristocrate qui fait fi de nous et de vous, tout général que vous êtes. Pour elle et sa grande perche de mère, vous n'êtes qu'un comte en sabots... Pour elle surtout, mon cher, vous êtes vieux, boiteux, et les jeunes femmes aiment les jeunes maris... Si on les épouse pour ne pas vieillir avec elles, bonsoir.. vous comprenez. Tant il y a que votre femme à vous... Ah! mon pauvre Chardin, ça fend le cœur à tout le monde, par ici...

— Expliquez-vous, je le veux.

— Vous le voulez?... Eh bien! ce n'est pas grand'chose de bon que la comtesse Chardin, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de la renvoyer où vous l'avez prise.

— D'abord, ajouta Saturnin que la placidité du comte animait d'une audace étrange, d'abord, elle a voulu déranger notre fils qui, fort heureusement, s'est arrêté à temps, grâce à nos remontrances. Elle n'en a pas moins détourné ce cher enfant des devoirs qu'il devait à sa fiancée. Puis, tout le monde dit autour de nous, et quoi que nous fassions pour sauver l'honneur du nom, tout le monde dit que c'est scandaleux de la voir coqueter avec le capitaine... en pleins champs, parole d'honneur... On les a vus, bras dessus, bras dessous, à Perron... tout seuls. Je ne dis pas que le mal soit grand comme on le suppose; mais veillez au grain, mon cousin, veillez au grain! Être trompé, passe! mais faire rire les voisins quand on est le héros de Salamanque...

— Pouah! fit Aglaé en se trémoussant sur sa chaise.

— Je vous remercie, mes chers amis, répondit le général; j'aurai soin de mettre à l'abri l'amour-propre de votre parent.

Et il se leva.

— Eh! reprit madame Bernard, vaut mieux tard que jamais. Vous nous quittez! Allons, faut pas vous forger des idées par trop noires... Peut-être la ramènerez-vous avec de la sévérité. Vous étiez aussi trop confiant. Les maris les plus heureux sont ceux qui ne ferment jamais qu'un œil. Dans tous les cas, nous voilà rapatriés, et Jules sera bien heureux de cette bonne nouvelle, lui qui a su résister aux séductions de sa cousine, et elle en a une paire d'yeux, celle-là! Miséricorde! Voyez s'il est sorcier, ce cher enfant: je me souviens qu'il vous a crié, quand vous nous avez quittés à l'époque de notre brouille: « Rappelez-vous que, ne me voyant pas venir à vous, vous viendrez un jour à moi. » Il a dit ça, le brave garçon, et vous voilà chez nous sans y avoir été appelé... Triste chose que la vie de ce monde!

Cette parole, d'une atroce méchanceté, accompagna la sortie du général. Il marcha longtemps comme un homme ivre. Tout ce qu'il avait entendu d'odieux, d'abject chez Lucrèce et chez les Bernard avait fait tomber sa fureur, et il restait, dans son âme outragée, plus de honte, plus de dégoût, plus de dédain que de colère. Sa mémoire s'éclaira

d'une lumière implacable. Il se souvint des faits les plus insignifiants qui, analysés par la jalousie, devinrent autant de preuves de l'insulte, de l'ingratitude, de l'hypocrisie, du crime.

Il se rappela parfaitement ce que Saturnin lui avait dit dans son cabinet dès le lendemain de son arrivée à Rouillac; il se rappela qu'Aglaé lui avait dit chez elle, en relevant un mot qu'il avait prononcé sans intention :

« Il y a comme ça des bruits qui courent tout seuls. »

Son aveuglement avait donc résisté aux avis les plus directs, et cela depuis longtemps. Il en vint à n'accuser que lui-même, et comme il avait aimé sa femme éperdûment, il n'en eut que pitié, réservant pour Chalouze, traître à l'honneur et à l'amitié, le seul châtiment qu'il se crût vraiment en droit d'infliger.

Rentré au château, le comte monta vers l'appartement de sa femme; mais il s'arrêta dans la galerie qui conduisait chez la comtesse.

Il s'arrêta, se retourna sur ses pas, revint encore à son dessein, qui était d'avoir une explication; puis, vaincu par les larmes qui noyaient son grand cœur, il redescendit précipitamment dans son cabinet, qui était à l'aile opposée du château, dans le corps de logis habité par le marquis de Chalouze.

Là, le général écrivit avec une effrayante rapidité quelques lignes; nous disons effrayante, car, en volant sur le papier, la plume qu'il torturait dans ses doigts accusait les douleurs de cet être si bon, si généreux, si aimant, et cependant accablé de la plus détestable infortune qui puisse s'attacher à l'homme ayant rêvé la famille et fondé son bonheur sur les joies du foyer.

Quand il eut fini d'écrire, le général mit sa lettre et le billet adressé au marquis de Chalouze par sa femme sous une enveloppe, qu'il scella de ses armes, et où il traça ces mots :

« A la comtesse Sydonie Chardin. »

Puis il monta d'un pas ferme à l'appartement du capitaine.

— Il est temps que je te relève de ta faction, dit-il plaisamment au manchot Nicolas.

— Bah! je serais bien resté là toute la nuit, mon général. Il y fait meilleur que sous Smolensk.

— Tu crois? Moi, je regrette ce bon temps.

— Il avait du bon, mais un peu trop de neige tout de même. Je préfère le bivouac de chez vous... malgré les *pays*...

— Tu en veux toujours à mes *pays*... ils valent mieux que bien d'autres qui, cependant, viennent de loin...

— Pardon, mon...

— Voilà une lettre que tu remettras, toi-même, entends-tu bien, et dans une heure, pas avant, à ma femme.

— Oui, mon général, dans une heure, à madame la comtesse, et moi-même, c'est compris.

— Est-il venu quelqu'un pour parler au capitaine?

— Hum! répondit à demi-voix le manchot : on a voulu me faire causer... Dieu! qu'elle est donc fine, madame, aussi fine que bonne et gentille...

— Elle est venue... ici?

— Parbleu! elle a d'abord envoyé la femme de chambre. Celle-là, je l'ai priée d'aller voir à l'office si j'y étais, par hasard. Puis, madame est venue en personne. Elle m'a câliné, comme vous savez... « Monsieur le chevalier par-ci, mon brave Nicolas par-là. » Elle voulait à toute force parler au capitaine. Je crois, Dieu me pardonne! qu'elle a failli se fâcher tout rouge. La colère d'un chérubin, je n'avais jamais vu ça! Il paraît entre nous, qu'elle se doute de quelque chose. Elle a peur de vous, et ce n'est pas sans peine que j'ai pu lui faire respecter ma consigne. Aussi, mon général, si vous avez une surprise à faire à madame, dépêchez-vous; car, vous comprenez... elle est inquiète et furieusement...

— Merci, mon ami, va te reposer. Mon secret est dans cette lettre... Demain, la surprise sera pour tout le monde, pour toi tout le premier.

— A la bonne heure. Je ne suis pas curieux d'habitude, mais cette fois!... Bonne nuit, mon général!

— Bonne nuit, mon vieux Nicolas; encore une fois, merci!

— A votre service.

Le général ouvrit la porte du marquis, et il en franchit le seuil avec un grand calme. Ses traits étaient reposés, ses yeux avaient retrouvé leur douceur habituelle, il était tel, en un mot, que son aide de camp avait coutume de le voir.

— Monsieur de Chalouze, dit-il sans la moindre émotion, donnez-vous la peine de me suivre.

— Volontiers...

— Mettez votre fourrure de voyage... prenez votre chapeau.

— Voilà.

— Très-bien... je passe devant.

XI

Le général conduisit son aide de camp dans son cabinet sans lui avoir adressé un mot durant le trajet qu'il lui avait fait faire.

Tout à coup, se dirigeant vers un râtelier où ses fusils de chasse étaient attachés, il en prit un, et l'offrant au capitaine :

— Il y a cette nuit, dit-il, passage de canards à la mare aux Bécassines... vous êtes toujours bon tireur?

— Sans doute, mais le temps est couvert, nous n'avons pas de lune...

— Bah! à l'affût... est-il nécessaire d'y bien voir... Chargeons avec du double zéro.

— Pour des canards! nous ne tuerons rien.

— Je vous promets que si... la plume est fournie dans cette saison.

— Mais...

— Dépêchons-nous, de grâce, nous pourrions manquer l'heure du passage. Voici des capsules.

Le capitaine obéit machinalement et chargea les deux canons.

Le comte se dirigea vers une petite porte située au fond du parc et, l'ouvrant, il se tourna vers le capitaine.

— Passez, dit-il; prenez garde, il y a deux marches à descendre.

— Bien obligé, mon général, mais vous avez là un singulier caprice.

— Que je vais vous expliquer dans un moment. Nous sommes encore trop près du château.

Au bout d'une demi heure, le général rompit le silence qu'il avait gardé jusqu'alors :

— Monsieur le marquis de Chalouze, dit-il tout en continuant de marcher, dans le voyage que vous venez de faire, n'êtes-vous allé que jusqu'à Bordeaux?

— J'ai été jusqu'à Paris.

— Ah! vous renoncez donc au mensonge?

— Je n'ai jamais su mentir, général.

— Tant mieux, car j'ai plus d'une question à vous adresser. Pourquoi ne m'avez-vous pas instruit de ce voyage, et pourquoi ne vous ai-je pas vu à Paris?

— Parce qu'il importait à mes intérêts de vous cacher mon absence de Rouillac.

— Je m'en doute, mais ce n'est pas répondre.

— C'est cependant la seule réponse que je puisse et que je veuille vous faire, mon général. Vous me connaissez depuis trop longtemps pour douter de ma loyauté.

— Ce n'est pas précisément de votre loyauté qu'il s'agit, interrompit le comte. Je suis malheureusement fixé sur ce point.

— Je ne vous comprends pas.

— Rassurez-vous, je vais me faire comprendre. Est-il vrai que vous ayez acheté une maison à Rouillac?

— C'est vrai.

— Pour en faire un atelier de dessin et de peinture, vous qui ne savez ni dessiner ni peindre?

Chalouze tressaillit. Un vague soupçon se fit jour dans sa pensée.

— J'ai acheté cette maison pour des raisons que je dois taire, dit-il avec fermeté.

— Parbleu, répondit ironiquement le général, votre honneur exige de la discrétion... L'honneur, ajouta-t-il en appuyant sur ce mot avec amertume, on s'en sert plaisamment dans votre monde. Mais abrégeons, s'il vous plaît. Vous avez un secret que l'honneur vous défendra sans doute de me dévoiler... ne vous arrêtez pas, monsieur, ne frissonnez pas, répondez.

— Oui, mon général, je suis en possession d'un secret que mon attachement pour vous m'interdit de révéler... Ne m'interrogez donc pas sur ce sujet, vous m'obligeriez à vous désobéir. Je ne vous mentirai pas, je garderai le silence.

— A merveille! c'est m'en dire assez, et je me contente de cet aveu. Monsieur le marquis de Chalouze, je vous ai aimé comme un père doit aimer son enfant. Vous étiez plus que mon compagnon d'armes, vous étiez l'ami de mes meilleurs souvenirs, et j'aurais donné, pour vous servir, tout ce que la plus tendre affection peut offrir de dévouement. Je vous tenais pour un modèle de bravoure, pour un homme loyal et chevaleresque, élevé par l'esprit, par le cœur, et d'une infaillible délicatesse.

— Eh bien? demanda non sans émotion le capitaine.

— Eh bien, vous n'êtes qu'un lâche de la pire espèce; votre esprit n'est que pervers, votre délicatesse est hypocrite, votre cœur... vous n'en avez pas!

Le général s'arrêta pour dominer le flot grondant de sa colère, et il couvrit de Chalouze d'un regard plein de fiel et de mépris.

— Continuez, dit le capitaine; j'écoute, j'entends, je devine... peut-être; mais, soyez-en bien sûr, je ne m'en souviendrai pas.

— Nous allons nous placer à deux bords opposés de cette mare que voilà, reprit le général : nous serons à dix pas l'un de l'autre, et on ne se manque pas de si près.

— Un assassinat!... Jamais! s'écria de Chalouze.

— Le sort en décidera... le premier qui fera feu tuera l'autre.

— Assassinez donc, reprit de Chalouze avec une dignité froide.

Et il jeta son arme dans les joncs qui bordaient l'étang.

— Misérable! s'écria le comte transporté de fureur; crois-tu m'en imposer par tes semblants d'héroïsme?

Disant cela, le général recula de quelques pas et arma son fusil.

— Vous êtes insensé, répondit de Chalouze : de quel crime chimérique m'accusez-vous?

— Il me faut le secret que vous ne pouvez plus me cacher... il me le faut. J'ai juré que l'un de nous ne rentrerait pas vivant dans ce château où vous avez déshonoré l'hospitalité par la plus lâche des trahisons. Mais, comprenez donc que je veux couvrir la honte de cette femme, votre maîtresse, en ne vous appelant pas en duel au grand jour. La mort de l'un de nous sera, pour tous, attribuée à la maladresse du survivant, et...

— Ah! vous aurez de grands remords, interrompit le capitaine, car vous venez d'insulter à la vertu... Oui, vous venez d'outrager une femme contre laquelle je vous défie d'articuler un reproche qui ne soit calomnieux. Si c'est de madame la comtesse que vous voulez parler, mon général, sachez que je vous pardonne en son nom tout ce que vous pouvez penser, tout ce que vous avez pu dire, car l'injure ne peut pas monter jusqu'à son noble cœur.

— Cessez de la défendre, car c'est m'attaquer effrontément.

— Mais au moins avancez un mot, un grief, une preuve...



— On vous a vus en tête-à-tête à Perron !

— Oui. Ceci se rattache à l'achat de ma petite maison et à ma prétendue passion du dessin. Après? Avais-je besoin de courir les champs et de me loger au village pour parler librement à la comtesse dont votre juste estime m'a fait le respectueux familier?

— Vous vous êtes écrit...

— C'est-à-dire que j'ai écrit deux fois à la comtesse durant mon voyage à Paris, mais elle ne m'a pas répondu.

— Elle vous a répondu, monsieur, mais c'est moi qui ai reçu sa lettre...

— Grand Dieu! alors vous savez... Mais non, vous ne savez rien, et je m'applaudis d'avoir conseillé cette correspondance par paraboles.

— Ne raillez pas. La lettre qui vous était destinée et que j'ai reçue, je la sais par cœur et je veux bien vous la réciter. Ce sera, monsieur, ma dernière condescendance. Il me reste cette arme, ajouta le comte en frappant la crosse de son fusil. Nous tirerons au sort à qui la déchargera sur l'autre; si vous refusez... eh bien, je vous tuerai...

Le général débita d'une voix rapide, mais étranglée, la lettre que nous connaissons, et il l'achevait à peine que Chalouze s'écria :

— On ne saurait tout prévoir, mon bon général. J'aurais dû songer à ce qui est arrivé; j'aurais dû me défier des méchants et des jaloux et voir un danger dans mon propre stratagème. Je vous parierais ma tête que cette lettre, innocente d'un bout à l'autre, vous a été envoyée par les Bernard.

— Vous vous trompez, monsieur...

— Au nom du ciel, je vous en supplie, soyez franc. Il ne s'agit pas le moins du monde de disculper la comtesse... elle est pure comme votre propre honneur; il s'agit de châtier un malfaiteur. Je prouverai tout, j'avouerai tout, jusqu'à ce secret terrible qu'il est impossible, je le vois, de vous taire plus longtemps. Parlez, mon général, car je suis bien décidé à ne pas toucher un de vos cheveux, et vous ne voudriez pas me tuer pour la plus grande satisfaction de quelque misérable... Comment cette lettre vous est-elle parvenue?

— Elle m'a été envoyée par Lucrèce Rosler...

— Quand je vous disais qu'il y a du Bernard là-dedans interrompit de Chalouze. Bernard a lâché contre nous la fiancée dont il veut se débarrasser pour épouser, plus à l'aise, la jeune fille qu'il poursuit.

— Quelle est cette jeune fille?

— Mademoiselle Parmentier que la comtesse et moi nous protégeons... Mais, mon général, ne vous en ai-je pas dit assez, déjà, pour abattre votre colère? Rentrons bien vite au château, et surtout que madame Chardin ne se doute jamais de la jolie scène que vous venez de me faire. C'est donc vrai que, vous aussi, vous êtes jaloux, et tout autant que votre père, dont les anciens de Rouillac racontent des histoires furieuses!... Allons-nous-en, vous dis-je, chemin faisant, je vous confierai le gros, le grand, le formidable



secret que la comtesse et moi nous avions résolu de vous cacher. Je m'aperçois qu'elle avait raison, la noble et sainte femme, lorsqu'elle me disait, à propos de cette terrible histoire : « L'épouse ne doit pas avoir de secret pour son mari. » L'événement prouve contre moi, car c'est moi qui, dans votre intérêt, ai conseillé, exigé même le silence. C'est un joli conp que j'ai fait là ! Et si vous m'eussiez brutalement pris pour un canard et m'aviez logé du plomb dans la poitrine, j'avoue que je l'aurais mérité.

En parlant ainsi, le capitaine avait retronvé sa verve, sa gaieté naturelles, et il s'abandonnait au courant de sa pensée avec tant d'aisance, tant de simplicité, que le général, complétement ébranlé, se sentait une forte envie de lui santer an con pour l'embrasser.

— Repêchons mon fusil et rentrons, répéta de Chalonze. Je vons en ai trop dit ponr que vous ne soyez pas curieux de tont savoir. Je compte snr votre sagesse, par exemple. Si vous alliez ne pas être raisonnable, vous pronveriez qne la comtesse et moi nous avions raison de ne pas nons fier à vous.

— Chalouze, répondit le général d'un ton radouci et quelque peu confus, ma femme ne vous a jamais écrit qu'une fois... que ce seul billet?

— Sur quoi voulez-vous que je jure? s'écria gaiement le capitaine; vous avez si malmené l'honneur que je ne peux pas, décemment, l'appeler en témoignage. Oui, la comtesse ne m'a écrit qu'une fois, et vous avez reçu sa lettre. Oui, le style incohérent de ce billet a le faux air de l'intrigue, mais j'en avais fonrni le modèle afin de prendre mes précantions contre les Bernard, Rosier et compagnie; oui, la comtesse vous expliquera comme moi, si vons nous interrogez séparément, les figures, détours et périphrases de notre littérature de convention, car je lni ai écrit, moi anssi, et de même encre.

— Alors, dit le général en se jetant dans les bras de son aide de camp : pardonnez-moi... faites-moi grâce des injures que je vous ai prodiguées en ne cherchant plus à vous disculper. Ma femme a nn secret... qu'elle le garde! Je ne venx être initié qne quand elle le voudra bien elle-même.

— Prenez garde, cher bon général; ne nous tentez pas... ce secret est tellement grave qne nons pourrions bien vous le faire attendre... il vons tonche de près... c'est-à-dire qne votre bonbeur y est, pour bonne part, intéressé.

— Ce bonheur sera-t-il compromis si vons me laissez dans l'ignorance?

— Nullement.

— Ma femme n'en souffrira pas?

— Hum! entre nous, je crois qu'elle en souffrira tant qu'elle vous en fera cachette... elle a sur le cœur, quoi qu'elle dise, ce mystère gênant pour sa vertu d'épouse.

— Eh bien! donc, ne me dites rien, et laissez-lui l'inspiration.

— Ah! mon général, si vous avez la meilleure des femmes, vous êtes bien le meilleur des hommes... Puisque nons

avons tant fait que de venir ici, par ce froid de loup, tuons au moins une paire de canards.

— Avec du double zéro! dit en riant le comte, et dans ces ténèbres?

— C'est vrai... on n'y voit goutte, et même, à dix pas, on ne peut tuer que par maladresse, avouez-le.

— N'y a-t-il pas bientôt une heure que nous sommes sortis du parc? interrompit brusquement le général.

— Une heure et un quart, répondit Chalouze en faisant sonner sa montre.

— Ah! ciel! j'oubliais!... Qu'ai-je fait, mon Dieu! qu'ai-je fait!

Et le comte se mit à courir dans la direction du château.

Le capitaine s'élança à son tour, le rejoignit et lui demanda haletant :

— Quelle nouvelle mouche vous pique?

— La comtesse, mon cher ami, ma pauvre Sydonie!...

— Eh bien! vous m'avez promis de ne pas lui parler de notre promenade nocturne.

— Oui... oui... mais elle a votre lettre.

— Quelle lettre?

— Celle qu'elle vous avait écrite.

— Où est le mal?

— Le mal est que je lui ai écrit de mon côté... ce soir... en lui renvoyant ce maudit papier, et que je l'ai accablée...

— Malheureux!...

— Je lui ai annoncé qu'elle allait porter mon deuil et le vôtre...

— Mais, miséricorde! Vous l'aurez tuée!

A ce mot du capitaine, le général faiblit sur ses jarrets... les forces lui manquèrent.

— Je n'arriverai pas, murmura-t-il... Ah! c'est moi qui suis un misérable!

Et il s'arrêta pour respirer. Son cœur battait à se rompre; son souffle était court et saccadé.

Un coup de feu retentit au loin, et l'écho de la vallée le multiplia dans le silence de la nuit; peu après, une seconde détonation ébranla l'air dans la même direction.

— Qu'est-ce cela? demanda de Chalouze avec inquiétude. On dirait que cette fusillade vient du parc du château.

— Oui, assurément, répondit le comte, c'est du château... Mon ami, donnez-moi le bras... soutenez-moi, poussez-moi, au besoin traînez-moi, car il faut que nous arrivions... Juste ciel! m'aurez-vous trop puni d'une insulte faite à tous vos anges!

XII

Pendant que le général et son aide de camp étaient aux prises sur le bord de la mare aux Bécassines, le manchot Nicolas achevait de fumer une pipe dans son petit pavillon. Fréquemment il consultait du regard le coucou qui réglait l'emploi de son temps, et il semblait attendre avec impatience que le moment fût venu de s'acquitter de la mission dont le comte Chardin l'avait chargé.

— Ça y est! dit-il en voyant la grande aiguille arrivée au point désiré. Une heure juste dans cinq minutes, et il me faut bien cinq minutes pour monter là-haut parler à la femme de chambre, *et cætera; et cætera*... Quel vieux routier que le général! Comme il est rusé! Madame la comtesse croyait le surprendre, et c'est lui qui va raconter tout en grand... Eh bien! tant mieux... Je suis pour le mari, moi, quoique madame soit une perle de femme. Et... mais, minute, n'oublions rien... La lettre... bon! la voilà dans ma poche, et Bijou... très-bien.

Bijou était un pistolet d'arçon que Nicolas décrocha de son alcôve. Il en visita l'amorce, parut satisfait de l'examen, plaça l'arme sur sa poitrine, boutonna sa capote et sortit.

Après quelques pourparlers avec la femme de chambre de la comtesse, le manchot fut introduit dans la chambre où madame Chardin et mademoiselle Parmentier s'entretenaient des deux grands événements du jour : l'arrivée du général et les demi-confidences de Nicolas.

— Entrez vite, monsieur le chevalier, s'écria la comtesse, nous parlions de vous et de votre férocité sur la consigne... Vous avez dû servir dans les dragons...

— Aux cuirassiers, madame, cuirassier toujours. C'est la reine de la virtoire, aussi vrai que vous êtes la reine de... des...

— La reine de quoi, mon ami? demanda la comtesse venant au secours du vieux brave... Vous vous êtes lancé dans un compliment impossible, et cela vous apprendra à mentir.

— La reine de tous les cœurs, pardienne. Mais, pardon, je n'ai pas de temps à perdre si je veux être à l'heure. Voici, madame la comtesse, une lettre que le général m'a chargé de vous porter et de ne livrer qu'à vous.

— Où avez-vous vu le général?

— Il y a juste une heure, lorsqu'il est remonté du village.

— Et pourquoi n'est-il pas venu?

— Dame! c'est son petit secret à lui aussi. Il est entré chez le capitaine, puis... voilà. Je n'en sais pas plus long. Lisez, je me sauve... il est sûr que ce papier va vous étonner et vous faire joliment plaisir... mais ne croyez pas que vous serez seule à tout savoir. Mon général m'a dit en me quittant : « La surprise, demain, sera pour tout le monde, pour toi tout le premier. » Donc, j'aurai à me réjouir avec vous... Bonne nuit, madame la comtesse; bonne nuit, mademoiselle... Votre papa va mieux, j'espère?

— Il est beaucoup mieux, oui, monsieur Nicolas; je vous remercie, répondit Marinette.

Le manchot salua militairement et se retira d'un pas alerte.

Lorsqu'il fut dans le parc, il évita les allées sablées, puis, tirant de sa poche des chaussons de lisières, il les chaussa par-dessus ses bottes.

— Voyons, dit-il en reprenant sa marche, voyons si c'te nuit encore je ferai chou blanc.

— Que dis-tu de tout ce mystère? demanda la comtesse à mademoiselle Parmentier, lorsque Nicolas l'eut quittée.

— Je n'ai plus d'idées, répondit Marinette, ou plutôt je n'en ai qu'une et elle me tient en frayeur perpétuelle...

— La peur est une laide chose qui se communique, reprit madame Chardin, car je me sens, moi aussi, abandonnée de mon courage. Landry n'arrive pas, le capitaine ne m'a rien fait savoir, le général est... bizarre depuis son retour. Il me fuit... et cette lettre... vois comme elle frissonne dans mes doigt tremblants.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai peur... parce que je n'ose pas l'ouvrir. Il me semble qu'elle contient quelque chose de funeste. Si mon mari a été instruit de ce que nous voulons lui cacher; si le nom de ton père, de mon grand-père lui est aujourd'hui connu et que...

— Mais, s'écria Marinette avec une sorte de terreur, sortez bien vite d'inquiétude... c'est trop souffrir... lisez...

— Tu le veux... lisons donc. Ah! chère Antoinette, c'est que je l'aime du plus profond de l'âme. Il est si bon, si généreux, si grand, si glorieux! Tu sauras bientôt par toi-même ce qu'est l'amour vrai, légitime et fier d'une femme qui doit tout, son rang, sa fortune, son bonheur... sa postérité à l'homme dont elle porte le nom... Tu le sauras et me diras à ton tour que le moindre souci du mari doit être un chagrin pour l'épouse lorsqu'elle est, comme moi, comblée... Mais soyons braves, ajouta la comtesse en rompant brusquement le cachet de la lettre dont elle ne s'était pas dessaisie en parlant : Voyons si c'est notre ombre qui nous fait peur...

Marinette s'accouda sur la table pour prêter plus d'attention, et les yeux attachés sur son amie, elle attendait avec anxiété, lorsqu'elle vit la comtesse pâlir, s'agiter, frissonner...

— Qu'avez-vous, madame, au nom du ciel!...

La comtesse jeta un cri d'horrible effroi, se renversa sur le dossier de son fauteuil et se tordit bientôt dans les convulsions douloureuses d'une attaque de nerfs. Mademoiselle Parmentier s'empressa d'abord de la secourir; puis, éperdue, ne sachant que devenir, elle courut à la chambre de son père.

— Mon père, venez vite, lui dit-elle; la comtesse s'est évanouie. Levez-vous, habillez-vous, de grâce, ne tardez pas.

Le bon vieillard, tout malade qu'il était, rassura sa fille, lui promit d'accourir et sauta hors de son lit.

Marinette revint chez sa nièce qu'elle trouva dans le même état. Alors, en attendant le docteur, elle se crut autorisée à prendre connaissance de la lettre qui avait amené cette catastrophe, et ce ne fut pas sans épouvante que le rouge au front, elle lut sur ce papier péniblement arraché des mains crispées de la comtesse :

« Madame, je vous renvoie la lettre que vous destiniez à M. de Chalouze. Il ne l'a pas lue. Défiez-vous des serviteurs qui ont votre confiance, vous voyez que vous avez été trahie. Ah! madame, tous les mots de ce tendre billet me sont entrés au cœur. Il semble que vous les ayez choisis avec une barbarie sans nom, pour qu'ils fussent doux à votre amant et empoisonnés pour votre mari. Que vous ai-je donc fait? grand Dieu! J'avais rêvé que vous seriez ma vie, vous êtes ma mort!

« Hélas! je l'ai souvent affrontée, la mort; je l'ai vue sanglante, terrible, et si je n'en ai pas eu peur, c'est que je ne connaissais pas celle que vous me destiniez. Mais, brisons... je n'ai ni la force ni la volonté de vous faire des reproches, inutiles d'ailleurs... Je vous pardonne... que Dieu vous ait en pitié! Si je vous écris à cette heure, pour moi suprême, c'est que je vous dois un conseil. Je ne sais si l'enfant que vous portez dans vos flancs aura, par la nature, le droit de s'appeler du nom que je vous ai donné, mais de par la loi, je serai son père. Donc, ne l'exposez pas à rougir de ce nom que j'ai honoré pendant près de cinquante ans... Respectez l'opinion publique, ne faites pas que partout comme dans ce pauvre village, on puisse, en vous méprisant, rire de moi... Rire! mon Dieu! Quand vous lirez cette lettre, je me serai probablement vengé... Vous prendrez le deuil pour votre mari, mais ce sera véritablement le deuil d'un autre que portera la cruauté de votre cœur.

« JEAN CHARDIN. »

Mademoiselle Parmentier achevait, à travers ses larmes, la lecture de cette lettre remplie pour elle d'obscurité, lorsque le docteur entra précipitamment. Marinette cacha bien vite le terrible papier et vint s'agenouiller près du fauteuil de la comtesse. Après un moment donné à l'examen de la malade, M. Parmentier rassura sa fille.

— Ce ne sera rien, lui dit-il; mais que s'est-il donc passé? De pareilles crises ont toujours pour causes de violentes secousses morales... un accès de terreur... une nouvelle foudroyante... une catastrophe quelconque... et encore!

— Je ne sais pas vous expliquer, cher père... nous causions paisiblement...

— Enfin, interrompit le docteur, peu importe! ce n'est pas le moment de discourir. Aide-moi...

Grâce aux soins de M. Parmentier, qui avait trouvé sur la toilette divers flacons d'essence, la comtesse revint à elle, ouvrit des yeux hagards, frissonna et fondit en larmes.

— A la bonne heure! s'écria le médecin; donnez-vous-en

de pleurer tant qu'il vous plaira, ma chère dame; vos nerfs se soulageront.

Madame Chardin se souleva vivement sur les bras de son fauteuil et regarda sur la table avec une visible inquiétude.

— Rassurez-vous, lui dit tout bas Marinette, la lettre est dans ma poche... personne ne la lira.

La comtesse remercia d'un sourire amer sa jeune amie, puis sa tête se renversa de nouveau en arrière, et les larmes revinrent accompagnées de sanglots.

— Qu'a-t-elle dit? demanda le docteur, dont l'attention avait été un moment détournée.

— Mais rien... elle pleure... Que faire pour la consoler?

— Ce sont les nerfs qui pleurent, mon enfant, il ne faut pas s'en inquiéter. D'ordinaire, les...

Une détonation coupa la parole au médecin. La comtesse se dressa de toute sa hauteur, le visage pâle, les lèvres frémissantes, les yeux fixes et une main crispée sur l'épaule de Marinette. On devinait qu'elle voulait marcher et n'en avait pas la force, qu'elle voulait crier et n'en avait pas le pouvoir. Ses larmes s'étaient brusquement séchées.

L'épouvante qui, de son âme, se reflétait sur ses traits lui donnait un aspect terrible et navrant. M. Parmentier tressaillit à cette phase inattendue de la crise qu'il croyait avoir vaincue; il crut à un accès de folie.

Quant à Marinette, elle comprenait, dans l'effroi de son cœur, l'horrible angoisse de la pauvre femme que ce coup de feu lugubre venait d'assassiner.

Cette scène muette ne fut pas longue, car une seconde détonation répondit bientôt à la première.

La comtesse recouvra en même temps et la force de se mouvoir et la parole, mais elle ne put pousser qu'un cri déchirant, lamentable, l'un de ces cris dont la note et l'orthographe ne sont nulle part, mais elle ne put faire qu'un pas en avant, et tomba sur le tapis où elle demeura sans souffle, sans mouvement, avec ce rigide caractère des morts foudroyés.

— Ciel! mon Dieu! s'écria le docteur... que se passe-t-il donc ici?... Pourquoi ces coups de feu?.. Eh bien! toi aussi, ma fille, tu vas tomber en syncope!...

— Non, non, pas moi! répondit Marinette se révoltant contre sa faiblesse et s'armant d'un semblant de courage; pas moi... je n'ai pas peur... des coups de fusil... Je n'ai peur que pour elle... relevez-la donc, mon père...

— Mais, mon enfant, aide-moi... je n'ai pas la force, tu le vois bien... tu ne bouges pas!

Marinette, en effet, ne bougeait pas. Tout son corps tremblait; elle était paralysée par la frayeur.

M. Parmentier sonna violemment; le bruit de la sonnette retentit dans les galeries, mais personne n'y répondit. Le docteur sonna de nouveau.

Rien ne bougea; on eût dit que le château était inhabité partout ailleurs que dans cette chambre où régnait une silencieuse épouvante qui commençait à gagner le docteur, impuissant à la combattre.

XIII

Il nous faut rétrograder de quelques pas pour avoir l'explication de cette double détonation qui avait jeté le trouble dans l'âme du général et provoqué la syncope de la comtesse, la terreur de mademoiselle Parmentier.

Revenons donc chez les Bernard que la visite du comte Chardin avait plongés dans un grand étonnement.

Le général les avait quittés depuis plus d'une demi-heure, qu'ils s'interrogeaient encore sur son inexplicable démarche.

— Tout prophète qu'il est, observa madame Bernard, Jules va être bien surpris de cette transformation du cousin. Il était fier et rageur, le voilà humble et doux comme un agneau.

— Faut pas s'y fier, ma chère, les vieux soldats ont la malice des singes. M. le comte est venu nous tirer les vers du nez. Tenons-nous bien, il y a dans tout cela quelque diablerie... Faudra voir.

— Ah! j'entends le pas d'un cheval, s'écria Aglaé... C'est Jules, Dieu soit loué! Ce cher enfant n'a guère de prudence... Voyager ainsi, la nuit, quand tout le monde le jalouse!

Disant cela, madame Bernard courut au-devant de son fils, et elle avait tant de hâte de lui conter les nouvelles, que, lorsqu'il entra au logis, il était déjà sommairement instruit et de l'incendie de la maison Parmentier et de la visite du général.

— Voyons, dit-il après avoir à peine salué son père, donnez-moi des détails sur tout cela.

Aglaé ne se fit pas faute d'allonger le récit en l'émaillant de piquantes observations, et elle n'avait pas fini de discourir, lorsque son fils l'arrêta.

— J'en sais assez, dit-il, et me voilà fixé sur ce qu'il me reste à faire. Vous n'avez pas entendu parler de Landry?

— Non.

— Ni du capitaine de Chalonze?

— Pas davantage. Pour sûr, ils ne sont pas au pays.

— Oui, reprit Jules en se levant brusquement, mais ils pourraient bien arriver demain... demain, mon grand jour... Bah! l'heure est venue de jouer mon va-tout. Si l'on a cru me mystifier, on s'est trompé d'un peu... Rira bien qui rira le dernier.

Il tira sa montre et ajouta :

— Je suis arrivé à temps. Bonne nuit, ma chère mère; nos affaires vont aussi bien que possible, et demain, la fortune de la maison sera faite, ou le château de Rouillac frémira sur ses fondations.

— Est-ce que tu vas te coucher? demanda Saturnin.

— Sans doute, je suis ruiné de fatigue.

— Alors, fais de beaux rêves, garçon; mais, crois-moi, défie-toi de M. le comte... il a un rude poignet, tu sais!...

Jules ne répondit pas et passa dans sa chambre. Aglaé, moins calme que son digne mari, fit mine, elle aussi, de se retirer; mais elle alla coller son oreille à la porte de Jules, qui, après avoir ouvert et fermé assez brusquement plusieurs meubles et mis quelques minutes à certains préparatifs, sortit de son appartement.

— Jules, mon cher enfant, où vas-tu? lui demanda sa mère.

— Comment! vous êtes là?

— Puis-je être ailleurs que sur tes pas, quand je te vois ému, inquiet, chagrin, résolu à je ne sais quelle entreprise dont je m'effraye sans savoir pourquoi? Mon ami, ne sors pas cette nuit, je t'en supplie à genoux.

— Il le faut absolument. Je vais au château... je vais chercher le prix de toutes les peines que je me donne depuis un mois... Rassurez-vous, je ne cours aucun danger.

— Tu me trompes, interrompit Aglaé en frissonnant; si tu ne cours aucun danger, pourquoi donc ce pistolet que je touche là, sous ton habit?

— Eh bien! cette arme vous prouve que je prends des précautions. Je ne vais pas me battre, je vous le jure; mais si, par impossible, j'étais attaqué...

— Attaqué par qui? mon Dieu!

— Je n'en sais rien... la nuit est noire... Enfin, ne me retenez pas; vous me contraindriez à la violence... laissez-moi passer... laissez-moi!

En vain Aglaé s'attacha-t-elle au cou de son fils par l'une de ces fortes étreintes qui puisent leur vigueur dans le dévouement de l'âme; Jules l'écarta et prit la fuite.

— Tu ne m'as pas embrassée! lui cria sa mère... Ah! pensa-t-elle en se traînant à sa poursuite... ça lui portera malheur!

Jules s'était muni des papiers et des deux miniatures trouvés dans la cassette du marquis de Verniac, et il se rendait au château pour réclamer la parole de Mariette.

Cette maison, brûlée juste la veille du délai qu'il avait eu la faiblesse et l'imprudence d'accepter, le refuge choisi par mademoiselle Parmentier, la présence du général qu'il s'expliquait d'ailleurs par une dénonciation probable de Lucrèce, tout devenait suspect à son esprit ombrageux, et il était fermement résolu à avancer d'un jour le dénouement du grand drame dont il s'était fait le principal acteur.

Il voulait se présenter brusquement à mademoiselle Parmentier, et profiter de l'effroi que lui causerait sa présence pour l'obliger à se prononcer devant tous, sous peine des terribles révélations dont il tenait les preuves à la disposition des incrédules. Il marcha vite, car la soirée s'avançait; et, dans sa précipitation, il n'entendit pas le bruit, lointain il est vrai, que faisaient derrière lui les pieds alourdis de sa malheureuse mère. Il passa devant la grille du château et jeta un regard dans les profondeurs ténébreuses de la grande allée. Les fenêtres de la baronne de la Perche, et les fenêtres du petit salon étaient éclairées.

— Bien! se dit-il, on veille. La grille est fermée; je n'ai pas, heureusement, besoin de passe-partout.

Il longea le mur d'enceinte, et sans chercher à ménager le bruit de son escalade, il jeta son échelle de corde à peu près au même endroit que nous lui avons vu choisir lorsque, devant Lucrèce, il avait fait son expédition nocturne.

De loin, et malgré l'obscurité, Aglaé, dont la vue acquérait une mystérieuse pénétration, aperçut une ombre dominant le couronnement de la muraille. L'ombre s'évanouit. Jules Bernard était dans le parc. Il se glissa vivement à travers le massif de lilas qui enveloppait le pavillon de la baronne et que traversait un sentier ombragé de fleurs au printemps, mais embarrassé de branchages dépouillés pour le moment.

A peine s'était-il engagé dans ce sentier, qu'il trébucha, voulut se retenir au bois flexible des lilas, et tomba lourdement les jambes prises dans un cordeau. Au même instant, un éclair brilla dans le massif, et un coup de feu retentit.

— Ah!... les misérables! s'écria Bernard d'une voix étouffée... Au secours!

— On y va!... on y va, répondit le manchot se dressant derrière une haie, près du pavillon, et se jetant tout au travers du fourré: tu vas d'abord nous dire tes noms, prénoms et qualité, ajouta-t-il en abordant sa capture. Enfin! je t'ai pincé, gredin!

— Tu ne t'en réjouiras pas, interrompit Bernard qui, par un suprême effort, s'était saisi de son pistolet, avait ajusté Nicolas à la poitrine et fait feu presque à bout portant.

— Oh! ça me connaît! s'écria le vieux soldat avec un juron plein de mépris; faut du canon pour tuer un cuirassier de Waterloo, mon bon.

Et, secouant son bras qu'une balle venait de traverser de part en part, il porta la main à la gorge de Jules pour le contenir plutôt que pour lui faire mal.

— J'espère que tu vas te tenir tranquille, hein? dit-il sans colère et avec la conscience de l'avantage qu'il avait sur un ennemi terrassé.

Deux soupirs rauques, étranglés, répondirent à cette apostrophe. Le corps que le manchot tenait fixé au sol se débattit dans d'énergiques convulsions, se roidit et ne bougea plus.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc?... Ah! mon Dieu! du sang, s'écria Nicolas; mais non, que je suis bête!... c'est mon bras qui saigne... Parle donc, hé! l'ami... Tonnerre de Brest! Est-ce que mon pistolet était chargé à balle, par hasard!... Est-ce que le coup aurait porté?... Mais, nom d'un petit bonhomme, il est mort!... Ah! coquin de sort,

qu'est-ce que j'ai fait là... faut m'aller noyer... c'est Jules Bernard!... Voyons, voyons, monsieur Bernard, pas de plaisanterie... vous n'êtes pas touché... hein? Nom d'une pipe, il en a!... C'est fait!

Le vieux brave se mit à pleurer; mais il était urgent de recourir à un médecin, car le blessé pouvait n'être qu'évanoui.

Sans se ressentir de sa propre blessure et malgré la pesanteur de son bras ensanglanté, Nicolas chargea Bernard sur ses épaules et l'emporta en courant vers le château. Il n'avait pas entendu, dans sa précipitation, un cri jeté hors du parc, comme un écho à la première détonation. Ce cri, c'était Aglaé qui l'avait poussé. Saisie d'effroi, elle s'était affaissée sur elle-même.

Le second coup de feu l'avait tirée de sa stupeur. Elle s'était levée, muette, mais douée d'une vigueur étrange, et s'était approchée de la muraille où ses ongles avaient trouvé la corde nouée de Jules. S'élançant aussitôt sur cette corde, elle y grimpa avec l'agilité d'une chatte à laquelle on aurait ravi sa nichée, parvint à la crête du mur, entendit, loin devant elle, les pas pressés et sonores de Nicolas, sauta dans le parc, roula sur la terre que venait de fouler son fils, se releva vaillamment et prit sa course vers le château en criant :

— Jules, Jules, me voilà!... je suis à toi!... j'arrive!

De son côté, Nicolas avait rapidement franchi, et par la ligne la plus courte, l'espace qui le séparait du château. Avant d'atteindre le perron, il rencontra des domestiques accourus au bruit des coups de feu, leur demanda du secours, des flambeaux, le docteur Parmentier, la baronne, et battit la campagne comme dans un accès de fièvre chaude.

En un instant, les gens de service furent assemblés dans le vestibule, se livrant aux commentaires de la frayeur et de la superstition stupéfaites.

— M. Jules! Ah! Dieu! Hélas! quel malheur...

— Laissez donc tous vos hélas! s'écria le manchot... Appelez M. Parmentier... appelez le docteur.

— Il est bien temps, répondit le cocher de la baronne; ne voyez-vous pas que le pauvre diable est mort?

— Mort! répéta Nicolas en étendant le corps sur le billard, mort! Est-ce bien vrai, mes amis? alors c'est moi qui l'ai tué.

Dans les mouvements qu'il imprimait au cadavre pour lui demander quelques signes de vie, Nicolas fit tomber d'une poche un paquet volumineux fermé à la cire.

— Tiens! dit un valet de pied, la balle aura passé par là. Voyez le trou.

— C'est vrai, c'est vrai! répétèrent les assistants pendant que Nicolas, vaincu par la douleur, recommençait à pleurer.

— Me dira-t-on enfin quel est ce tapage? demanda madame de la Perche en se montrant sur le seuil du vestibule.

Chacun s'écarta pour lui laisser voir le sujet de l'émotion générale.

— Eh bien! reprit-elle, un homme évanoui. Est-ce raison de tant crier. Ah! M. Jules Bernard... Qu'on fasse descendre le médecin. Appelez le général.

— Il n'a besoin ni de médecin ni de prêtre, répondit le cocher.

— Je l'ai tué, madame, dit le manchot.

— Vous!.. En effet, vous êtes couvert de sang.

— Oh!... il est à moi, celui-là, murmura Nicolas, et voilà longtemps qu'il coule... Mais je ne sens pas mon mal!

— C'est vrai qu'il est blessé, lui aussi!

— Ils se seront battus!

— Appelez donc le docteur, le général et M. le marquis, s'écria la baronne; vous êtes là, immobiles, nigauds... Gardez-vous bien de rien dire à ma fille... Fermez les portes... ne laissez entrer personne... Nous aurions bientôt tout le village dans le château...

— Madame la baronne, dit le valet de pied, nous avons ramassé ce paquet tombé des poches du défunt.

— Que voulez-vous que j'en fasse? Gardez cela pour la justice.

— C'est que l'adresse de madame est dessus.

— Allons donc!

— En vérité, madame peut voir.

— La baronne lut à voix haute et à la clarté d'un flambeau que lui tint un valet :

« A madame la baronne de la Perche, au château de Rouillac (papiers de famille). »

— Quand le général et M. le marquis seront descendus, vous les prierez de passer chez moi, dit-elle à ses gens; tenez avec soin les portes fermées. Quel scandale, grondat-elle en rentrant dans ses appartements; quel horrible pays! c'est la forêt Noire, moins la poésie du brigandage; et j'y vivrais, moi! Non, mille fois non! Soit Gascon qui voudra, je me ferai plutôt Chinoise. Et ces paperasses, que me veulent-elles? quelque supplique de ces mendiants Bernard et compagnie.

Madame de la Perche poussa la porte de sa chambre et dit à Rose, la femme de confiance qui avait tous ses secrets :

— En voilà d'une belle, ma pauvre Rose! et tu vas, comme moi, chérir de plus en plus les chenapans de l'Armagnac. Devineras-tu sur quels pigeons on a tiré tout à l'heure ces coups de fusil qui nous ont fait sauter?

— Non, madame, mais j'ai eu bien peur.



— Ce sont MM. Nicolas et Jules Bernard qui se sont fait la politesse de se mitrailler dans le parc.

— M. Jules Bernard, dites-vous! M. Jules...

— Eh bien! après? te voilà tout époumonée. Nicolas est Normand, le Bernard est Gascon, ils se détestaient, sans doute... Bref, et je n'en suis pas fâchée, c'est le Normand qui en est quitte.

— Et M. Bernard? demanda Rose, dont les lèvres tremblotaient visiblement.

— M. Bernard est là-bas, couché sur le billard.

— Blessé?

— Mort... Si le cœur t'en dit, va le voir... mais il n'est pas beau, je t'en préviens... Ah çà! qu'as-tu? Te voilà pâle comme ce pauvre diable que je ne plains guère, après tout; ne vas-tu pas pleurer?

— Moi! non, madame, non... Mais enfin... la mort d'un homme... d'un chrétien...

— Eh! ma chère, il y a chrétien et chrétien... D'ailleurs, M. le curé de Rouillac assure que le paradis est peuplé de Gascons, et il dit cela naïvement, le cher homme, tant il aime ses ouailles. Un beau troupeau que le sien! Décidément, tu as une sensibilité formidable, va-t'en pleurer chez toi... j'ai à lire ce fatras de papiers.

Rose, se leva en trébuchant, et passa, non pas dans sa chambre, mais dans le vestibule...

— C'est singulier, se dit la baronne, cette fille sanglote à la mort d'un homme qu'elle disait détester. Décidément les têtes tournent, dans ce pays du diable.

Madame de la Perche approcha sa lampe et fit sauter les cachets du paquet trouvé sur Jules Bernard. Les deux miniatures roulèrent sur la table.

— Eh! mon Dieu! s'écria la fille de la comtesse de Rouillac, voilà un portrait de femme qui... En vérité, c'est le portrait de ma mère!

XIV

A force de sonner et d'appeler à l'aide, le docteur Parmentier s'était fait entendre de Cazille qui habitait loin des appartement de la comtesse, et l'excellente femme était accourue.

Comme elle entrait chez madame Chardin, plusieurs domestiques arrivèrent.

— Venez vite, monsieur le docteur, dit l'un d'eux, il y a un mort en bas.

— Un mort! Quel homme?

— M. Jules Bernard.

— Allons donc! s'écria Cazille pendant que Marinette, debout, respirant à peine, s'efforçait de dominer la terrible émotion que lui causait cette nouvelle.

— Oui, reprit le domestique, il est bien mort... c'est le gendarme qui l'a tué... N'avez-vous pas entendu tout à l'heure deux coups de feu?

— Eh bien! dit le docteur souriant à la comtesse, qui paraissait reprendre ses sens, s'il est mort, il n'a pas besoin de moi, tandis qu'ici j'ai de la besogne, et...

M. Parmentier fut interrompu par la soudaine irruption que le général fit dans sa chambre. Écartant de droite et de gauche les assistants, le comte vint tomber aux pieds de sa femme que le docteur avait placée sur une chaise longue.

La comtesse jeta un grand cri, et, retrouvant des forces dans la joie de son cœur, elle prit à deux mains la tête de son mari, l'appuya sur son sein et fondit en larmes.

— Pardon! pardon! murmura le général, pardon;

— Allez-vous-en donc, vous autres! cria Cazille aux domestiques; est-ce que les affaires des maîtres vous regardent?

Et elle poussa par les épaules tous les curieux.

— Viens, chère petite, dit Parmentier à sa fille; le médecin n'a rien à faire ici pour le moment. Le baume souverain est trouvé.

— Docteur! docteur! s'écria le général en se dégageant des mains enlacées de la comtesse, dites-vous vrai, ne devons-nous pas craindre?...

— Monsieur, répondit à demi-voix le docteur en attirant le général vers la porte de la chambre, je ne sais à quoi attribuer l'évanouissement de madame la comtesse, mais de ma vie de médecin je n'en ai vu d'aussi violent et... dans l'état...

— Ciel!

— Ces sortes de crises ont trop souvent des suites funestes. Je vous laisse, parce que votre présence est salutaire, bienfaisante, mais je reviendrai dans quelques instants, nous aurons de grandes précautions à prendre.

Le général retourna, consterné, près de sa femme, qui lui dit:

— Cher ami... Jean mon bien-aimé, je n'ai pas entendu le docteur, mais j'ai deviné ses paroles... sois sans inquiétude... *il* vivra, puisque te voilà.

— Mais je suis un monstre... tu dois me haïr, me mépriser?

La comtesse mit un doigt sur ses lèvres, répondit par un délicieux sourire aux remords effrayés du repenti, et, rapprochant sa tête, elle mit sur son front brûlant le tendre baiser du pardon, de l'oubli, du bonheur.

— Je sais à peu près tout, dit le général; Chaleuze m'a rapidement raconté...



— Ah ! l'indiscret !

— Il fallait bien qu'il parlât... Je l'accusais... je voulais le tuer... je l'assassinais...

— Pauvre capitaine !... après toi le meilleur des hommes... Eh bien ! seras-tu notre complice ? Nous aideras-tu à tromper ma mère et mon grand-père ?

— Pourquoi en avoir douté ? Ne suis-je pas ton meilleur ami ?

— Nous voilà donc bien forts contre Jules Bernard.

— Il n'est plus à craindre ; le ciel en a fait justice.

— Comment ?

— Il est mort.

— Mort ! lui, Jules !

— Tué par Nicolas ; où et comment, je n'en sais rien. Nicolas est blessé ; il s'accuse de meurtre et se désole.

— Mais, interrompit vivement la comtesse, il faut prévenir M. de Chalouze. La justice va mettre les scellés sur les papiers de ce malheureux... les Bernard peuvent s'emparer de ce terrible secret. Ne perds pas une minute, mon ami, vois à tout cela ; nous sommes, je le crains, plus exposés que jamais. Quand le docteur aura pansé la blessure de Nicolas, il sera bon de me le renvoyer, car sa présence est de trop dans ce tumulte... Vite, vite, sois sans inquiétude, je me sens très-bien. Il faut aussi interroger Nicolas... je voudrais voir Marinette... Mais pas un mot à cette chère enfant, elle se croirait perdue.

Le général obéit aux pressants désir de sa femme, et redescendit dans la salle basse où il devait retrouver un spectacle devant lequel, dans sa préoccupation, il s'était à peine arrêté lors de sa rentrée au château.

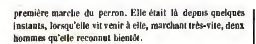
Voici ce qui s'était passé.

Nous avons laissé Aglaé Bernard suivant de loin le concierge Nicolas. Malgré son lourd fardeau, Nicolas avait une grande avance sur la mère de Jules qui, s'égarant d'ailleurs dans les détours du parc, était arrivée devant le perron d'honneur, lorsque, par ordre de la baronne, les portes du vestibule avaient été fermées. Chemin faisant, Aglaé s'était sensiblement calmée. Ses premières terreurs s'étaient dissipées.

La double détonation qu'elle avait entendue pouvait s'expliquer par des coups de feu perdus dans les ténèbres. Elle n'avait entendu aucun cri, aucun appel, et les pas de l'homme fuyant à travers les massifs du parc pouvaient et devaient être ceux de Jules, se dirigeant vers le château.

Elle résolut donc de ne pas se livrer à des hasards qui pourraient compromettre le succès des projets mystérieux de son fils ; et, trouvant les portes du château fermées, elle se dit que le mieux serait d'attendre aux aguets, aux écoutes, qu'un événement quelconque se produisît.

Elle se posta donc derrière un vase étrusque posé sur la



première marche du perron. Elle était là depuis quelques instants, lorsqu'elle vit venir à elle, marchant très-vite, deux hommes qu'elle reconnut bientôt.

— Tiens, se dit-elle, le capitaine est arrivé, lui aussi. Jules avait raison de s'en défier... Hum! il est avec le général!... ce sont eux qui auront tiré des coups de pistolet... ils se seront battus pour la belle... et moi qui avais peur pour Jules! que je suis donc sotte!

Dans un mouvement de joie que fit Aglaé, elle agita ses bras, et le capitaine vit flotter leur ombre. Il marcha droit à elle, pendant que le comte frappait à la porte du vestibule.

— Eh! parbleu, madame Bernard, que faites-vous là? demanda de Chalouze.

— Je fais comme mon cousin, répondit Aglaé, j'attends qu'on m'ouvre.

— A cette heure! Qui demandez-vous au château?

— Mon fils.

— Votre fils?

— Eh! oui donc! ça vous étonne?

— Ouvrira-t-on! cria le général en frappant, pour la troisième fois, à coups redoublés.

— Ne vous fâchez pas, cousin, dit ironiquement Aglaé... on est sans doute très-occupé chez vous.

Et elle ajouta mentalement :

— Faut croire que Jules leur en raconte de sévères, le cher enfant, puisqu'ils sont tous sourds, là-dedans, et barricadés.

— Enfin! dit le comte, il est heureux que vous vous soyez décidés à me laisser entrer. Quelle est cette manie de tirer les verrous quand je suis dehors?

Et il se précipita dans le vestibule, juste au moment où Rose, la femme de chambre de la baronne, y entrait par une porte opposée.

— Où est la comtesse? demanda-t-il.

— Chez elle... Mais voyez donc, mon général... voyez.

Le comte s'avança, jeta un regard distrait sur le cadavre, s'arrêta, entendit un profond soupir à ses côtés, et vit Rose qui se retenait à la boiserie pour ne pas défaillir.

— Ah! mon général, c'est moi... c'est moi qui l'ai tué, dit le concierge.

Ces mots étaient à peine prononcés, et le général en cherchait le sens, lorsqu'il entendit derrière lui un cri déchirant, un cri de formidable douleur.

Il se retourna et vit Aglaé Bernard s'élancer d'un bond de lionne en fureur, au milieu du groupe qui lui cachait le corps de son fils.

La malheureuse femme avait entendu parler de mort. Un accès de folle terreur l'avait de nouveau saisie ; elle s'était précipitée, avait aperçu la tête livide de son fils, et en tombant près de lui, après avoir touché son front, ses mains, son cœur, son sang, elle avait regardé autour d'elle avec des yeux pleins d'effrayante lumière ; puis, d'une voix où la vengeance écrasait la douleur, elle avait dit :

— Qui donc, ici, l'a tué?

— Moi, répondit gravement le vieux soldat ; moi seul...

Aglaé s'élança, mais une main de fer la retint dans son élan. Elle se débattit un instant sous la rude étreinte du marquis de Chalouze, et retomba épuisée sur le cadavre de Jules, qu'elle couvrit de baisers tachés de sang.

— Ce n'est pas cet honnête homme qui a tué votre fils, lui dit le capitaine ; c'est vous, madame, pour l'avoir élevé dans le crime, et après vous, c'est Dieu qui vous a châtiés tous les deux.

Le général n'avait pas attendu la fin de cette scène affreuse. Il s'était enfui, appelé près de la comtesse par des devoirs pour lui pressants, et lorsqu'il redescendit dans le vestibule, il trouva la salle encombrée de curieux accourus du village où l'alarme avait été donnée.

Le maire et le curé étaient là.

Saturnin Bernard, ignorant qu'il s'agissait de son fils, n'avait pas voulu répondre aux coups dont on avait ébranlé sa porte.

Le docteur Parmentier avait pansé le bras de Nicolas et était retourné près de la comtesse, après avoir ordonné à Cazille de ne pas quitter Marinette et de la tenir enfermée chez elle.

Le général fit atteler une voiture dans laquelle le curé se plaça avec le mort, Aglaé Bernard demi-morte et le maire.

Lorsque le funèbre convoi fut parti, le général, Chalouze et Nicolas restèrent seuls dans la salle.

— Raconte-moi ton affaire, dit le comte au manchot.

— Eh! mon Dieu, mon général, c'est bien simple. Je guettais depuis plus d'un mois un mauvais sujet qui, la nuit, escaladait le mur du parc. Le maraudeur avait des habitudes irrégulières, car il m'a mis en défaut et m'a fait passer une vingtaine de nuits blanches. J'avais remarqué cependant, et cela tout dernièrement, qu'il prenait de préférence le sentier des lilas, et il m'est venu à l'idée de tendre un piége près du pavillon. J'ai barré le sentier du massif avec deux cordes, dont l'une était fixée, d'un côté, à la détente d'un pistolet solidement attaché au pied d'un arbre. Mon homme devait trébucher sur les cordes, tomber et faire partir le coup. Moi, j'étais embusqué derrière le pavillon. Le coup de feu n'était que pour m'avertir, et parole d'honneur, je croyais mon pistolet chargé seulement à poudre. Mais pas du tout, il paraît que j'y avais, dans le temps, coulé une balle, ce dont je ne me souvenais pas. Bref, M. votre cousin a cabriolé sur les cordes, et ma satanée balle l'a frappé en pleine poitrine. J'en serai désolé tant que je vivrai ; mais faut croire tout de même que M. Jules avait de mauvaises intentions, car touché comme il l'était, il a encore eu la force de m'envoyer du plomb... vous voyez.

— Et ton bras?

— Oh! ce n'est rien!... une torgnole... voilà tout... l'os est intact, à ce que dit le docteur. Vaudrait mieux que je fusse mort, plutôt que ce pauvre diable, car entre nous, c'est peut-être histoire d'amourette.

— Qu'en sais-tu?

— Dame! je ne voudrais nuire à personne, mais j'ai une idée et quelques raisons pour l'avoir. Rose, la femme de chambre de madame la baronne, avait du goût pour défunt M. Jules. Je les ai surpris quelquefois faisant la causette dans le bas du coteau, et si vous aviez vu le chagrin de cette fille lorsqu'elle a contemplé, là, tout à l'heure, le corps de ce jeune homme, vous auriez eu la même pensée que moi. Elle pleurait comme on pleure son amant...

— Voilà comment tout s'explique, interrompit le capitaine. Voilà pourquoi vous avez reçu la lettre qui m'était destinée... Bernard et Rose s'entendaient.

— Je n'en ai pas moins tué un homme! soupira le manchot.

— Tiens-toi tranquille, répondit le général. On n'a jamais tué plus grand scélérat, et ce meurtre te sera compté en paradis. Retourne chez toi, prends du repos, et, pour te consoler, dis-toi que tu m'as rendu un signalé service.

— Tiens! murmura le concierge, comme vous prenez ça, vous... enfin!

— Encore un mot, mon ami, reprit de Chalouze au moment où Nicolas allait sortir du vestibule, a-t-on fouillé le mort? avez-vous remarqué...

— On ne l'a pas fouillé, mon capitaine, mais il est tombé, de l'une de ces poches un gros paquet sous enveloppe.

— Ah! et qu'a-t-on fait de ce paquet? demanda vivement le général.

— On l'a remis à madame la baronne, à laquelle il était adressé.

— A la baronne?

— Oui. Il y avait écrit dessus, à ce qu'on dit du moins:

« Madame la baronne de la Perche, au château de Rouillac (papiers de famille). »

— Et la baronne a emporté ce paquet?

— Oui, mon général.

Le comte et le capitaine se regardèrent avec stupéfaction.

— Après tout, reprit le général, il vaut mieux que ces

papiers soient là qu'au cabinet du procureur du roi... Allons, Nicolas, bonsoir et merci!... Va te coucher.

— J'y vais, mon général... vous êtes bien bon.

— Et maintenant, que faire? demanda Chalouze, interdit et chagrin.

— Entrons chez ma belle-mère; peut-être n'a-t-elle encore rien lu, car elle est paresseuse, la bonne femme.

— Oui! mais elle est bien curieuse, la chère dame.

XV

Plus curieuse, en effet, que paresseuse, la baronne de la Perche achevait de lire ses papiers de famille, lorsque le général et le capitaine entrèrent dans sa chambre. Cette lecture avait opéré toute une révolution dans l'esprit de l'orgueilleuse châtelaine, car elle ne trouva pas mauvais, elle si absolue sur l'étiquette, que son gendre et le marquis se fussent donné le privilége d'ouvrir sa porte sans en avoir reçu permission. Elle ne leva les yeux qu'après un long moment pendant lequel le comte et le capitaine se tinrent silencieux, immobiles près de son fauteuil et dans une émotion difficile à décrire. Tout à coup, se redressant, elle montra son visage profondément altéré. D'un premier mouvement, elle voulut cacher le manuscrit que ses mains impatientes avaient froissé en plusieurs endroits.

— Eh bien! demanda-t-elle au général d'une voix sourde et saccadée, que me voulez-vous, monsieur?

— Nous arrivons trop tard, et j'en suis profondément affligé, répondit le comte; vous connaissez ma franchise, ne doutez donc pas de ma sincérité!

Veuillez m'écouter jusqu'au bout. Les papiers que vous venez de parcourir vous ont révélé...

— Les auriez-vous connus avant moi?

— Je ne les ai pas lus, mais ils renferment un secret que votre fille, M. de Chalouze et moi possédons.

— Et vous me le cachiez?

— Nous en feriez-vous un reproche, quand nous ne songions qu'à vous préserver d'un chagrin?

— Un chagrin, monsieur le comte, s'écria la baronne avec élan, un chagrin! C'est vous qui parlez ainsi, lorsque j'éprouve la joie de retrouver mon père!...

— Ah! madame, dit le capitaine, saisissant une main de la baronne et la portant à ses lèvres, la pensée que vous venez d'exprimer là est digne du plus grand cœur, elle fait mon admiration, et je vous en remercie au nom de cette noblesse, à laquelle vous êtes si justement fière d'appartenir.

— Pour qui donc m'aviez-vous prise jusqu'ici? répondit la baronne, et de quel droit...

— Vous êtes la meilleure des femmes, interrompit le général, et c'est à moi de vous demander pardon d'avoir attendu jusqu'à ce jour pour le déclarer.

Madame de la Perche sourit à ce propos, comme si elle eût voulu faire entendre qu'elle prenait la réponse pour une aimable gasconnade, puis elle dit avec autant de fermeté que de douceur :

— Il est possible que je vous étonne, mais si vous ne me connaissiez pas, apprenez, messieurs, à me connaître. J'ai été élevée dans de sévères principes de respect à la religion, de respect à la famille, et, comme si elle eût pressenti ce qui devait arriver un jour, ma tendre et vertueuse mère m'a enseigné, dès ma plus jeune enfance, que les enfants sont maudits lorsqu'ils s'érigent en juges du passé de leurs pères. Ces saintes leçons je les ai pieusement retenues. Mon père est mon père, le comte de Rouillac ne m'est rien, mademoiselle Parmentier sera ce qu'elle est, ma sœur. Ce que je dis, j'en fais serment sur l'image chérie que voilà.

Ici la baronne porta rapidement à ses lèvres le portrait de la malheureuse comtesse de Rouillac.

— Je vous assure, s'écria le général, que nous quitterons ce pays où vous vous déplaisez... nous vivrons à Paris.

— Pourquoi donc? j'aime la Gascogne, aujourd'hui.

— Moi, je la déteste, pour les ingrats que j'y ai trouvés, pour les jaloux qui m'y ont accueilli et m'ont, pendant quelques jours, rendu le plus malheureux des hommes.

— Les ingrats et les jaloux sont de tous les pays, général. Quant à moi, je serai toujours reconnaissante envers cette contrée qui m'a rendu ma véritable famille. Mais instruisez-moi de tous ces singuliers événements. Comment se fait-il que ce malheureux Bernard ait possédé les papiers du marquis de Verniac?

— Chalouze va vous expliquer cette ténébreuse histoire, répondit le général; permettez que j'aille savoir si ma femme n'a pas été troublée par le drame dont nous avons été témoins ce soir... Je reviendrai bientôt vous trouver, car nous aurons une grande détermination à prendre.

Le capitaine fit à la baronne le récit complet de tout ce qui s'était passé à Perron depuis la mort du métayer Lataste; il parla de son voyage, mais passa sous silence l'accès de furieuse jalousie du général et la scène qui s'en était suivie.

— Il faut, dit la baronne, que ce misérable Bernard ait eu, au château même, quelque complice de ses infamies.

— Sans doute, et je crois savoir que votre femme de chambre a fait éclater une douleur, peut-être exagérée, en présence de la dépouille de ce malfaiteur.

— Attendez donc... vous êtes dans le vrai... Eh! mon Dieu! à qui se fier!

Disant cela, la baronne sonna.

— Que faites-vous? demanda de Chalouze.

— Je sonne Rose, nous allons l'interroger.

Rose ne se présenta pas. La baronne sonna de nouveau, mais en vain.

— Veuillez m'accompagner, dit-elle au marquis; la chambre de cette fille est ici près, nous allons y entrer par surprise.

Madame de la Perche prit un bougeoir, et, suivie du capitaine, elle ouvrit, avec une clef qu'elle avait en réserve, la porte de Rose. Une violente odeur de charbon annonça que, là aussi, se dénouait un drame sinistre.

Chalouze courut à une fenêtre et l'ouvrit précipitamment, pendant que la baronne, écartant les rideaux de l'alcôve, reculait d'épouvante à l'aspect de sa femme de chambre étendue, tout habillée, sur son lit.

La malheureuse fille tenait entre ses mains crispées un portrait au crayon de Jules Bernard, œuvre grossière d'un artiste apprenti.

Plusieurs petits billets étaient dispersés sur la couverture du lit.

— Je cours chercher le docteur, dit de Chalouze; ne laissez rien traîner, emparez-vous de tous ces papiers.

— Le docteur! murmura la baronne avec un tremblement de la voix qui fit tressaillir le capitaine.

— Ah! madame, c'est juste, reprit de Chalouze; l'épreuve sera pour vous terrible, mais le ciel vous contemple, et il s'agit de rendre à Dieu une âme qui peut encore être sauvée... Vous ne vous trahirez pas, n'est-il pas vrai? C'est un médecin, ce n'est pas le comte de Rouillac que vous allez voir...

— Je serai forte, monsieur... faites votre devoir.

La baronne attendit avec calme; mais lorsque des pas précipités lui annoncèrent l'approche de M. Parmentier, elle se sentit prête à tomber en faiblesse. Le docteur entra seul.

Après l'avoir conduit, le capitaine était allé prévenir le général et la comtesse de la scène émouvante qui se déroulait au-dessous d'eux.

La baronne fut à la hauteur du rôle pathétique que le destin lui avait réservé. Elle se trouvait en présence d'un homme poursuivi, jusqu'alors, de ses mordantes railleries, d'un homme dont la jeunesse flétrie avait été, tout au moins, scandaleuse pour sa race, et c'était son père qu'elle voyait en lui.

— Mais, s'écria en entrant M. Parmentier, l'enfer est donc à Rouillac, cette nuit...

La baronne ne répondit pas. Elle était absolument absorbée dans sa contemplation.

Une sueur froide inondait son front. Elle se sentait attirée vers son père, entraînée à tomber à ses genoux; elle se sentait en même temps combattue, repoussée, excitée à fuir.

Sa voix était glacée, ses pieds fixés au carreau, ses yeux seuls, démesurément ouverts, regardaient et regardaient toujours.

— Retirez-vous, madame, dit le docteur; l'air est malsain dans cette chambre... Je vous en supplie, ne restez pas là... vous paraissez déjà suffoquée... Tenez, ajouta-t-il tout en s'occupant de la malade et offrant, de la main gauche, un flacon, respirez ceci... je vous réponds de cette jeune fille, c'est vous qui l'avez sauvée en ouvrant sa porte, l'asphyxie est déjà conjurée.

Madame de la Perche saisit le flacon, et, comme par mégarde, elle effleura de ses lèvres, sans la baiser, cette main qui avait porté l'anneau de sa mère.

Puis, sans proférer un seul mot, elle s'enfuit jusque dans son appartement, où elle tomba dans un fauteuil, épuisée de lassitude. Le général et Chalouze arrivèrent bientôt. Madame de la Perche demanda d'abord des nouvelles de sa fille. Rassurée à cet endroit, croyant la comtesse paisiblement endormie, elle raconta ce qu'elle venait de faire.

— Vous êtes notre providence, lui dit le comte; désormais tout sera facile.

— Il est donc bien entendu, ajouta le capitaine, que le secret sera gardé entre nous cinq, vous, madame, le général, la comtesse, mademoiselle Parmentier et moi?

— Et M. Landry? demanda la baronne avec une douceur d'agneau, ne le comptez-vous pas? Ma petite sœur ne lui a-t-elle pas donné son cœur, n'est-ce pas un parfait galant homme?

— Décidément, ma chère mère, répondit le général, vous êtes en état de grâce, et je ne sais plus comment vous admirer. Oui, nous marierons ces beaux enfants, pour notre joie, pour leur bonheur. Landry se taira, j'en réponds, et dans le pays comme dans la famille, le docteur Parmentier sera seul à ne pas savoir combien le comte de Rouillac a d'enfants petits ou grands... à moins que les Bernard, instruits par Jules...

— Ne craignons rien de ce côté, dit le capitaine. Jules avait si forte dose de vanité, si haute opinion de son intelligence et tant de dédain pour son entourage, qu'il aura voulu embrouiller, seul, toutes les ficelles de son intrigue. Je parierais ma tête que l'éveillé Saturnin, sa digne moitié et les dames Rosier n'ont pas le premier mot de notre secret.

— Dieu vous entende! répondit la baronne. Mais, assez là-dessus pour ce soir. Allez, messieurs, savoir où en est ma femme de chambre, dont j'ai lu la sotte correspondance. Cette péronnelle était la maîtresse de M. Jules Bernard, qui s'en servait pour avoir deux yeux et deux oreilles au château. Demain, j'enverrai ces chiffons et ce portrait barbouillé à mademoiselle Lucrèce; elle verra de quoi son cher fiancé était capable.

Le général et de Chalouze se rendirent chez Rose, mais ils rencontrèrent, en chemin, le docteur qui leur dit :

— C'est fini, elle a repris ses sens et m'a beaucoup remercié de l'avoir arrêtée à temps; je vous assure qu'elle n'y reviendra plus, car elle a terriblement souffert. Il suffit qu'on lui donne une garde pour la veiller cette nuit; demain elle sera guérie et du suicide et de l'amour. On me permettra de m'aller coucher à présent, je suppose. Pour un homme qui a eu la fièvre ce matin, j'espère que je me suis donné quelque mal. Un évanouissement... entre parenthèses, vous n'avez pas de suites fâcheuses à redouter, monsieur le comte, et c'est miracle... — un homme blessé, un homme mort, et une femme voulant mourir... Malepeste, quelle besogne! Bien le bonsoir, messieurs, dormez en paix.

Lorsque le général remonta chez sa femme, il la trouva causant avec Marinette. Alors, rappelant le capitaine de Chalouze, il dit :

— Ma foi! mes enfants, puisqu'il est certain qu'aucun de nous ne dormira de la nuit, et que déjà les coqs chantent dans la campagne, parlons de nos affaires, et parlons-en gaiement, n'est-ce pas, ma chère jolie tante?

Marinette baissa les yeux en souriant.

— Dame! reprit le comte, nous n'avons pas de temps à perdre, car Landry va nous arriver au premier jour, et il faut bien que nous sachions comment le recevoir, ce brave garçon.

Au même instant, et avant que mademoiselle Parmentier eût essayé de répondre, un claquement de fouet retentit dans le vallon, puis un grand bruit de grelots sonna sur la rampe de Rouillac, et enfin les roues d'une voiture lancée à toute vitesse firent entendre leur trépidation dans la cour d'honneur.

Comme on le pense bien, la comtesse s'était écriée la première :

— C'est lui! c'est lui!

On n'en doute pas, Marinette, qui avait caché son doux visage dans ses deux mains, s'était sentie bouleversée jusqu'au fond de l'âme.

— Ce ne peut être que Landry, ajouta le général. Eh bien! je vais à sa rencontre : que faut-il lui dire?

— Que demain nous signerons au contrat, répondit la comtesse.

— Et mon père? observa Marinette.

— Ce sera l'affaire de Cazille, dit en riant de Chalouze. Le bon docteur n'a jamais su lui résister.

— Alors, mon cher Hector, reprit le général, venez avec moi recevoir mon neveu; vous lui donnerez l'hospitalité dans votre chambre, où vous bavarderez tant qu'il vous plaira. Quant à nous, il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire. Dormira qui pourra, je prends la permission d'aller me mettre au lit.

Comme le général et son aide de camp sortaient de l'appartement de la comtesse, Cazille s'y précipita en criant, tout essoufflée :

— Ciel de Dieu! je suffoque, mademoiselle... il est en bas... je l'ai vu... je lui ai sauté au cou. Ah! le pauvre garçon! comme il nous aime! je vais vous l'amener...

— Merci, interrompit avec gaieté le général; il est deux heures du matin, faites-moi le plaisir d'aller vous coucher.

XVI

Ce chapitre n'est qu'une conclusion.

En effet, que pourrions-nous ajouter qui ne fût deviné, et tout conteur ne doit-il pas, après le récit des tourments de l'âme, laisser à qui l'écoute le soin ou le plaisir d'arranger à sa guise le bonheur des personnages auxquels il s'est intéressé.

Quand nous dirions que dans cette nuit agitée, le comte Albert de Rouillac (le docteur Parmentier) fut seul à goûter un sommeil paisible, au château de ses pères, n'écririons-nous pas une naïveté?

Mystérieux décret d'en haut! le comte de Rouillac était la cause de tout ce bouleversement qui tint en éveil la baronne de la Perche, le général Chardin, la comtesse Sydonie, le capitaine de Chalouze, la douce Marinette, le passionné Landry, Cazille et le manchot Nicolas; chacun de ces acteurs du drame que nous avons raconté attendit, impatiemment, un lendemain qui devait éclairer pour tous une vie nouvelle. Le docteur Parmentier, lui, n'attendait rien, ni lumière pour son esprit, ni messager pour son cœur, et il s'était endormi la conscience satisfaite des secours que son art avait prodigués autour de lui. C'est qu'évidemment le ciel avait pardonné son passé à ce pauvre converti, pour tout le bien que, depuis près de vingt ans, son repentir faisait aux hommes.

Le marquis de Chalouze avait parlé d'or. Ce fut Cazille que Marinette et la comtesse chargèrent d'entamer, près du docteur, la négociation du mariage de Landry, et, à cette bonne besogne, elle n'eut pas à dépenser l'adresse que nous lui connaissons. Elle attaqua, comme on dit, le taureau par les cornes, en montrant la belle lettre écrite, en son nom, à Landry par Jules Bernard.

Le silence de Landry expliqué par la perfidie de son rival, le docteur ne pouvait que bénir ses deux enfants, et il y mit toute sa joie, toute sa tendresse.

La journée se passa en fête au château, fête de famille, c'est-à-dire bonheur vrai, rare trésor après lequel nous courons tous, et que, trop souvent, les plus pressés d'entre nous n'atteignent pas.

Ce fut à peine si les magistrats arrivés à Rouillac pour informer sur la mort de Jules Bernard, troublèrent la sérénité qui régnait au château. Mademoiselle Rose fit des aveux complets quant à ses relations avec Bernard, et il fut démontré que cet *imprudent* jeune homme avait joué sa vie dans une aventure de basse galanterie; que le piége tendu par Nicolas contre un maraudeur avait malheureusement trop bien fonctionné. Le vieux brave eut à subir, plus tard, le châtiment peu sévère que la loi réserve aux coupables de mort par imprudence, et le général paya la pension viagère que Saturnin Bernard eut l'effronterie de se faire assigner par le tribunal d'Auch.

A la visite du procureur du roi succéda la visite du notaire mandé de Miradoux, et le contrat de mariage de Marie-Antoinette Parmentier et de Victor Landry fut rédigé, coté, signé, paraphé.

Le général comte Chardin donna cent mille francs à son neveu. Quant au pauvre docteur, lorsque le notaire lui demanda quel était l'apport de sa fille, il répondit :

— Ce que Dieu donne aux anges, monsieur, rien de moins, hélas!

— Et comme ce n'est pas assez pour M. Landry qui n'est pas un séraphin, ajouta la baronne avec sa rondeur habituelle, je lui reconnais, moi, à cette chère enfant, sur mon douaire, un revenu de cinq mille livres... Ecrivez cela, monsieur le notaire.

Pendant que le général et de Chalouze adressaient un regard plein d'admiration à la baronne, pendant que le docteur, les larmes aux yeux, croyait rêver, la comtesse Sydonie et Marinette s'emparaient des mains de la généreuse donatrice.

— Chère bonne mère, lui dit la comtesse. Dieu vous le rendra...

— Ne sommes-nous pas sœurs, répondit tout bas la baronne s'adressant à Marinette, et ne devons-nous pas, un jour, tout partager!

Trois semaines après l'enterrement de Jules Bernard, la petite église de Rouillac fut tendue de blanc, remplie de fleurs et de lumières. Marinette, belle à ravir, vint s'agenouiller au pied de cet autel, où le bon Landry avait déposé seize bouquets pour appeler, sur sa bien-aimée en danger de mort, la protection de la mère des affligés, et le curé Dubois fit, ce jour-là, le meilleur de ses sermons, sa plus touchante exhortation.

Tout le village, M. le maire en tête, assista à cette heureuse cérémonie. Nous disons tout le village, en exceptant néanmoins les époux Bernard et les dames Rosier; les Bernard, pour cause de deuil, les Rosier par rage de jalousie. Au dîner que donna le général, parrain de la mariée, M. le maire porta un toast à l'hymen couronné par la gloire, et il expliqua sa pensée fort obscure au début, par une filandreuse tartine que, cette fois, le général, encensé à outrance, eut le courage d'écouter jusqu'au bout.

Cazilie fut de toutes les fêtes; et pour ne rien perdre dans cette grande journée qui était sa joie suprême, elle exigea qu'on lui permît de servir à table, tout au travers des grands laquais en habits noirs et en livrée, qu'elle embrouilla par ses contre-marches empruntées.

Peu de jours après les noces, le docteur dit à sa fille et à son gendre :

— Mes enfants, j'ai écrit à un jeune architecte d'Agen que les gazettes vantent beaucoup, et je lui ai donné rendez-vous à Perron. Voulez-vous m'accompagner?... vous me communiquerez vos idées.

— A propos de quoi, cher père? demanda Marinette.

— Eh! pardienne! notre maison n'a-t-elle pas brûlé? Comptez-vous rester ici la vie éternelle? Il faut faire rebâtir.

— Victor n'aime pas les champs, mon petit père, et moi...

— Toi, tu aimes les châteaux?

— Celui-ci est si beau, on y est si bien!

Le docteur baissa les yeux, étouffa un soupir et reprit :

— Je ne peux pas te le donner, belle ambitieuse, aussi faut-il en sortir.

— N'est-ce que cela? dit Landry. Eh bien! mon oncle m'a déclaré que si nous le quittions, il nous ferait ramasser par la gendarmerie. Vous comprenez qu'il faut obéir, vivre et mourir ici.

— Pour rien au monde, je ne consentirais à contrarier le bon général, ajouta Marinette.

— Ouais! c'est fort bien dit tout cela, répliqua le docteur. Enfin, je verrai à m'en expliquer avec M. le comte.

Et il résulta de l'explication que M. Parmentier vécut deux années entières au château de Rouillac, au sein d'une famille heureuse de charmer son aimable vieillesse, famille dans laquelle il ne rencontra jamais que des amis hospitaliers et généreux, sans se douter qu'il fallait voir dans les délicates prévenances de la baronne, dans les tendresses ingénieuses de la comtesse Sydonie, dans le respect affectueux du général, la pratique pieusement et ardemment suivie du quatrième commandement de Dieu qui est la loi de la nature enseignée par le Créateur.

Ce vieillard, dont les jours, comme les flots des mers profondes, passèrent de la tempête au calme, reflétant soit le sillonnement de la foudre, soit l'azur d'un beau ciel, ce terrible jouet des passions humaines, ce doux bienfaiteur de la souffrance s'éteignit sans terreurs, tant il se sentait gracié là-haut, et il mourut, deux ans après le mariage de Marinette, bénissant et remerciant tous ceux qui pleuraient à son chevet, adorant la volonté mystérieuse qui lui permettait de rendre son dernier souffle là où il avait jeté son premier cri.

Une heure avant d'expirer, comme il avait toute sa raison, tout son cœur, il dit à la comtesse Sydonie et à la baronne de la Perche :

— Vous avez été si bonnes, si secourables pour moi, mesdames, que je veux vous demander la permission de vous embrasser toutes les deux... c'est toujours paternel le baiser d'un mourant.

La comtesse et la baronne se précipitèrent dans ses bras défaillants :

— Oui, dirent-elles, vous étiez notre père.

— Merci, mes enfants... alors... soyez longtemps mes filles en aimant ma Marie-Antoinette comme une sœur.

Ce fut là son dernier mot.

Deux jours après, un cercueil armorié fut conduit au cimetière du modeste village et déposé sur le lieu même où le caveau des comtes de Rouillac avait été démoli en 1793. La tombe ne porta que cette simple inscription :

Au comte Albert-Antoine de Rouillac, né le 12 février 1764, décédé le 16 octobre 1862. — ses enfants et petits-enfants désolés.

Le docteur Parmentier était mort le jour anniversaire de l'odieuse décapitation de son auguste souveraine.

Les fortes têtes de Rouillac se demandèrent ce que cette étrange inscription voulait dire, et ils la prirent tout d'abord pour une mauvaise plaisanterie. Mais bientôt les journaux du temps leur apprirent que madame Victor Landry était devenue riche de plus d'un million, légué à son père par le marquis de Verniac; et, comme cette nouvelle ne satisfaisait qu'à moitié leur curiosité, Cazille se chargea de leur raconter la vérité tout entière, ce qu'elle fit avec la verve de ses plus beaux jours.

Aglaé Bernard était morte de consomption six mois avant le docteur. Saturnin ne la pleura guère et vécut fort vieux, mais infirme et fui des honnêtes gens. Cornélie Rosier mourut d'une indigestion de pain tendre dans l'année qui suivit le mariage de Marinette, et Lucrèce monta en graine d'autant plus aisément qu'elle avait perdu sa beauté en s'empoisonnant de colère et de bile verte, à chaque bonheur tombé des nues sur la famille Parmentier. Vieille fille, elle est encore aujourd'hui affolée de jalousie, quoique laide comme le péché.

Cazille a fait, pendant longtemps, sauter les garçons de madame Landry; tandis que Nicolas faisait des moustaches aux poupées des fillettes du jeune ménage. Cazille est encore femme de charge au château, et le vieux brave, devenu aveugle, y a doublé, à quatre-vingts ans, ses devoirs de concierge des fonctions d'un chanoine, en admettant, toutefois, que les chanoines n'ont rien à faire, ce qui pourrait bien n'être pas vrai.

Peu après la mort de M. Parmentier, et à propos du testament du marquis de Verniac, le général, la comtesse et ses deux enfants, — car elle en a deux, fille et garçon, — la baronne de la Perche et le commandant de Chalouze partirent pour Paris.

Lorsque les droits du légataire furent attestés, reconnus, valides, Chalouze dit au comte :

— Eh bien, mon général, retournons en Gascogne. Madame de la Perche y est gaiement résignée.

— Non pas moi, mon ami.

— Pourquoi donc ?

— Il y avait à Rome, cher Hector, au temps de Marius et de Sylla, un certain Aurélius...

— Connu ! interrompit Chalouze en riant de tout cœur. Enfin ! vous voilà convaincu. Vous reconnaissez avec Montaigne que, dans le meilleur des mondes, les *pays*...

— Sont d'abominables ingrats, de détestables jaloux qui m'ont fait la vie dure ! Je les envoie à tous les diables.

— Qui les rejettent au monde entier, riposta le marquis ; il faut savoir vivre avec eux.

FIN.

Sceaux. — Typographie de E. Depée.